This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 266 572

GIFT OF
Mrs W. R. Daniels

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

3e SÉRIE IN-12

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Funérailles de S.t François Xavier.

VIE
de Saint François Xavier
Apôtre des Indes
ET DU JAPON

Xavier dit sa 1re messe dans l'Eglise de Vicence

Tours

A. d. Mame & Cie

ÉDITEURS.

UNIV. OF
CALIFORNIA

DE

SAINT FRANÇOIS XAVIER

APOTRE DES INDES ET DU JAPON

PAR

LE P. BOUHOURS

—

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

1868

UNIV. OF
CALIFORNIA

BX4700
F8B6

Gift of Rev. W. R. Daniels

H H

VIE

DE

SAINT FRANÇOIS XAVIER

LIVRE PREMIER

François Xavier, cet homme extraordinaire dont la vie apostolique rappela, dans ces derniers temps, les merveilles des premiers siècles du christianisme, était né en Navarre, et, suivant des témoignages authentiques, il tirait son origine du sang des rois de ce pays.

Il eut pour père don Jean Jasse, qui occupait une des premières places au conseil d'État sous le règne de Jean III.

Sa mère, fille unique de don Martin Azpilcuète, et de Jeanne Xavier, et seule héritière, par conséquent, de ces deux familles, les plus illustres du royaume, se nommait Marie Azpilcuète Xavier. Elle était d'une beauté rare, et d'une vertu plus remarquable encore. Par son mariage avec don Jasse, elle devint mère de plusieurs enfants : le cadet de tous fut François. Il naquit au château de Xavier, le 7 avril 1506. Ce château, situé au pied des Pyré-

52105

nées, à sept à huit lieues de Pampelune, appartenait depuis deux cent cinquante ans environ à la maison de sa mère : ses aïeux l'avaient reçu du roi Thibaud Ier, en récompense des services signalés rendus par eux à la couronne de Navarre ; c'est de là qu'ils prirent le nom de Xavier au lieu de celui d'Asnarez, qui était le nom de leur famille.

On fit porter à François, aussi qu'à quelques-uns de ses frères, le même nom de Xavier, afin que ce nom si glorieux, qui n'était plus représenté que par une seule femme, ne s'éteignît pas avec elle.

La Providence, qui avait choisi François Xavier pour la conversion d'une infinité de peuples, lui donna toutes les qualités naturelles que demandent les fonctions d'un apôtre. Il avait le corps robuste, la complexion vive et ardente, un génie sublime et capable des plus grands desseins, un cœur intrépide, beaucoup d'agrément en son extérieur, surtout l'humeur gaie, complaisante, et propre à se faire aimer ; avec cela néanmoins une extrême horreur de tout ce qui peut blesser la pureté, et une forte inclination pour l'étude.

Son père et sa mère lui inspirèrent la crainte de Dieu dès son enfance, et eurent un soin particulier de son éducation. Il ne fut pas plutôt en âge d'apprendre quelque chose, qu'au lieu d'embrasser la profession des armes, à l'exemple de ses frères, il se tourna de lui-même du côté des lettres. Comme il avait l'intelligence facile, la mémoire heureuse, l'esprit pénétrant, il avança extrêmement en peu d'années.

Quand il sut bien la langue latine, et qu'on reconnut que la science était toute sa passion, on l'envoya à l'université de Paris, la plus célèbre de l'Europe.

Il vint à Paris dans sa dix-huitième année, et il étudia d'abord en philosophie. On ne saurait croire avec quelle ardeur il dévora les premières difficultés de la logique. Quelque disposition qu'il eût pour des connaissances si subtiles et si épineuses, il travaillait sans relâche, afin de surpasser tous ses compagnons, et jamais écolier peut-être ne joignit ensemble tant de facilité et tant de travail.

Xavier ne pensait qu'à devenir un excellent philosophe, lorsque son père songea à le retirer des études, après l'y avoir entretenu un an ou deux; mais, sur les conseils de Madeleine Jasse, sa fille, abbesse du couvent de Sainte-Claire de Candie, il renonça à ce projet. Xavier continua donc sa philosophie; il y réussit tellement, qu'ayant soutenu des thèses à la fin du cours avec un applaudissement général, et étant ensuite passé maître ès arts, on le jugea digne d'enseigner la philosophie lui-même. Son esprit parut plus que jamais dans ce nouvel exercice, et il s'y acquit une haute réputation. Les louanges que tout le monde lui donnait satisfaisaient extrêmement sa vanité: il était bien aise d'augmenter la gloire de son nom par la voie des lettres, et il se flattait que le chemin qu'il avait pris le mènerait à quelque chose de grand.

Mais Dieu avait bien d'autres pensées sur Xavier, et ce n'était pas pour les grandeurs périssables que la Providence l'avait conduit à Paris. Lorsque ce jeune maître de philosophie commença son cours, Ignace de Loyola, qui avait renoncé au monde et formé le plan d'une compagnie savante toute dévouée au salut des âmes, vint en France pour achever ses études, que les traverses qu'il eut en Espagne après sa conversion l'avaient obligé d'interrompre.

Il ne fut pas longtemps dans l'université de Paris sans entendre parler de Xavier, ni sans le connaître. Ce professeur navarrais, qui enseignait au collége de Beauvais, mais qui demeurait au collége de Sainte-Barbe, avec Pierre le Fèvre, Savoyard, parut à Ignace très-propre au ministère évangélique, aussi bien que son compagnon. Afin de les gagner plus aisément l'un et l'autre, il se logea avec eux, et ne manquait pas de les exhorter à la perfection chrétienne.

Le Fèvre, qui était docile et qui n'aimait pas le monde, se rendit sans peine; mais Xavier, naturellement fier, et dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, résista fort au commencement. La conduite et les maximes d'Ignace, qui vivait en pauvre et n'estimait que la pauvreté, le faisaient passer pour une âme basse dans l'esprit de notre jeune gentilhomme; aussi Xavier le traitait-il avec beaucoup de mépris, se moquant de lui à toute heure, et tâchant en toutes manières de le rendre ridicule.

Ignace ne laissait pas, en toutes rencontres, de représenter à Xavier l'importance de l'affaire du salut, par ces paroles de Notre-Seigneur: « Que sert à un homme de gagner tout l'univers, et de perdre son âme? » Mais, voyant qu'il ne pouvait rien sur un cœur plein de l'amour de soi-même et aveuglé de l'éclat d'une fausse gloire, il s'avisa de le prendre par son faible.

Après s'être réjoui plus d'une fois avec lui des rares talents que la nature lui avait donnés, et l'avoir loué principalement de son bel esprit, il se mit à lui chercher des écoliers pour le faire valoir par la foule de ses auditeurs; il les lui menait jusque dans sa

classe, et en les présentant il faisait toujours l'éloge du maître.

Xavier était trop vain pour ne pas recevoir agréablement les louanges, de quelque part qu'elles vinssent, et il avait aussi le cœur trop bien fait pour ne pas sentir les bons offices d'un homme qu'il traitait si mal; il en fut d'autant plus touché qu'il croyait les mériter moins. Il apprit en même temps que celui qui avait l'air d'un homme de néant, et dont la personne semblait si abjecte, était d'une des plus nobles maisons de Guipuscoa; que son courage répondait à sa naissance, et que le seul amour de Dieu lui avait fait choisir un genre de vie si éloigné de sa condition et de son humeur. Cette connaissance lui fit regarder Ignace avec d'autres yeux, et le porta même à entendre sans répugnance des discours qui choquaient toutes ses inclinations naturelles, comme si la qualité et la vertu de celui qui parlait eussent donné de l'agrément et du poids à ses paroles.

Sur ces entrefaites, l'argent ayant manqué à Xavier, Ignace, qui venait de faire un voyage en Flandre et en Angleterre, d'où il avait apporté de grosses aumônes, l'assista dans un besoin si pressant, et acheva de gagner par là ses bonnes grâces.

L'hérésie de Luther commençait à se répandre par l'Europe; et c'était un artifice des luthériens d'avoir dans les universités catholiques des gens de leur secte qui insinuassent peu à peu les nouvelles opinions aux écoliers et aux maîtres.

Xavier, naturellement curieux, prenait plaisir à ces nouveautés; et il s'y serait laissé aller de lui-même si Ignace ne l'eût retenu. C'est ce qu'il écrivit lui-même, peu de temps après, à son frère aîné, don Azpilcuète. Cette lettre montre clairement que

Xavier, bien loin de porter la foi à des peuples idolâtres, l'aurait peut-être perdue s'il n'était tombé entre les mains d'un compagnon tel qu'Ignace.

Ce n'était pas assez de préserver Xavier de l'erreur, il fallait le détacher tout à fait du monde. Ces dispositions favorables encouragèrent Ignace à poursuivre son dessein, et lui donnèrent lieu d'espérer un heureux succès. Ayant un jour trouvé Xavier plus docile qu'à l'ordinaire, il lui répéta ces paroles plus fortement que jamais : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, et de perdre son âme? » Il lui dit ensuite qu'un cœur aussi noble et aussi grand que le sien ne devait pas se borner aux vains honneurs de la terre, que la gloire seule du ciel était un objet digne de son ambition, et que le bon sens voulait que l'on préférât ce qui dure éternellement à ce qui passe comme un songe.

Xavier entrevit alors le néant des grandeurs mondaines. Ce ne fut cependant qu'après de sérieuses réflexions, après bien des combats intérieurs, que, vaincu enfin par la force des vérités éternelles, il prit une ferme résolution de vivre selon les maximes de l'Évangile, et de marcher sur les pas de celui qui lui avait fait connaître son égarement.

Il se mit donc sous la conduite d'Ignace. Les conseils d'un directeur aussi éclairé facilitèrent à Xavier le chemin de la perfection, qui lui était inconnu. Il apprit de son nouveau maître que le premier pas qu'on doit faire, quand on veut se convertir tout de bon, est de travailler à vaincre la passion qui nous domine davantage. Comme l'amour de la gloire avait le plus d'empire sur lui, il ne pensa dès les premiers jours qu'à s'humilier et à se confondre dans la vue de son néant et de ses péchés. Mais,

comme il sut qu'on ne peut abattre l'orgueil de l'esprit sans mortifier la chair, il entreprit de dompter son corps par le cilice, par le jeûne et par les autres rigueurs de la pénitence.

Quand le temps des vacances fut venu, il fit les exercices spirituels, que ses leçons de philosophie l'avaient empêché de faire plus tôt. Ces exercices sont ceux qu'Ignace, inspiré de Dieu, avait composés à Manrèze. Il commença sa retraite avec une ferveur excessive, jusqu'à passer quatre jours entiers sans prendre aucune nourriture. Les choses divines occupaient jour et nuit toutes ses pensées.

C'est en méditant à loisir les grandes vérités du christianisme, et surtout les mystères de Notre-Seigneur, selon la méthode d'Ignace, qu'il fut changé tout à fait en un autre homme, et que l'humilité de la croix lui parut plus belle que toute la gloire du monde.

C'est pourquoi, ayant achevé le cours de philosophie qu'il enseignait, et qui dura trois ans et demi, selon la coutume de ce temps-là, il étudia en théologie par le conseil d'Ignace, dont il était le disciple déclaré.

Cependant Ignace, qui se sentait appelé en terre sainte pour la conversion des Juifs et des infidèles, s'ouvrit là-dessus à Xavier, comme il avait déjà fait à le Fèvre et à quatre autres jeunes hommes fort savants qui avaient embrassé son genre de vie.

Tous sept résolurent d'un commun accord de s'engager par des vœux exprès à quitter leurs biens et à faire le voyage de Jérusalem, ou, en cas que dans un an ils ne trouvassent point la commodité de passer la mer, à s'aller jeter aux pieds du souve-

rain pontife, pour servir l'Église en quel lieu du monde qu'il lui plût de les envoyer.

Ils firent ces vœux à Montmartre, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, l'an 1534.

Vers la fin de l'année suivante, Xavier partit de Paris avec le Fèvre, Laynez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla, et trois autres théologiens que le Fèvre avait gagnés en l'absence d'Ignace, qui, pour des raisons importantes, fut obligé de prendre les devants, et qui les attendait à Venise.

Un peu avant leur départ, Xavier, que sa ferveur emportait quelquefois trop loin, s'était lié les bras et les cuisses avec de petites cordes, pour se punir de je ne sais quelle complaisance qu'il avait eue en sautant et en courant mieux que les jeunes gens de son âge; car il était fort agile, et de tous les jeux d'écolier il n'avait guère aimé que les exercices du corps.

Quoique les cordes fussent fort serrées, il crut qu'elles ne l'empêcheraient pas de marcher; mais à peine fut-il en chemin, qu'il sentit d'extrêmes douleurs. Il souffrit son mal le mieux qu'il put, et le dissimula jusqu'à ce que les forces lui manquassent. Le mouvement lui avait fort enflé les cuisses, et avait même fait entrer les cordes si avant dans la chair, qu'elles ne paraissaient presque plus, de sorte que les chirurgiens à qui ses compagnons le firent voir, déclarèrent que les incisions qu'on pourrait faire ne serviraient qu'à augmenter ses douleurs, et que le mal était incurable.

Dans une conjoncture si fâcheuse, le Fèvre, Laynez et les autres eurent recours à Dieu, et ce ne fut pas inutilement. Dès le lendemain Xavier trouva, en s'éveillant, les cordes tombées, ses cuisses

sans aucune enflure, et seulement les marques des cordes sur la chair. Ils rendirent tous des actions de grâces au Ciel du soin que la Providence prenait déjà d'eux; et, quelque mauvais que fussent les chemins en une saison très-rude, ils continuèrent leur voyage avec allégresse.

Dès qu'ils furent arrivés à Venise, ils ne soupirèrent tous qu'après les saints lieux. Ignace, qu'ils furent ravis de revoir, et qu'ils reconnaissaient pour leur père, fut d'avis que, en attendant qu'ils allassent recevoir la bénédiction du pape pour le voyage de Jérusalem, chacun d'eux s'employât à des œuvres de miséricorde dans les hôpitaux de la ville.

L'hôpital des Incurables fut le partage de Xavier: non content de s'occuper tout le jour à panser les plaies des malades, à faire leurs lits, et à leur rendre d'autres services plus bas, il passait les nuits entières auprès d'eux. Mais ces soins ne se bornaient pas au soulagement du corps. Quoiqu'il ne sût guère l'italien, il parlait très-souvent de Dieu, et il exhortait surtout les plus libertins à la pénitence, en leur faisant comprendre le mieux qu'il pouvait que si leurs maladies corporelles étaient incurables, celles de leurs âmes ne le sont pas; que, quelque énormes que soient nos crimes, nous devons toujours avoir confiance en la miséricorde de Dieu, et que les pécheurs n'ont qu'à vouloir sincèrement se convertir, pour obtenir la grâce de leur conversion.

Deux mois se passèrent dans ces exercices de charité; après quoi il se mit en route pour Rome, avec les autres disciples d'Ignace, qui demeura seul à Venise.

Étant arrivé à Rome, son premier soin fut de visiter les églises et de se consacrer au ministère

évangélique sur le sépulcre des saints apôtres. Il eut occasion de parler plus d'une fois devant le pape; car Paul III, qui aimait les lettres et se faisait entretenir durant le repas par de savants hommes, voulut que ces étrangers, dont on lui avait tant loué la capacité, le vinssent voir plusieurs jours de suite, et qu'en sa présence ils traitassent tous divers points de théologie.

Après avoir reçu la bénédiction du saint-père pour le voyage de la terre sainte, et obtenu pour ceux qui n'étaient point prêtres la permission de recevoir les ordres sacrés, ils retournèrent à Venise. Xavier y fit vœu de pauvreté et de chasteté perpétuelles, avec les autres, entre les mains de Jérôme Veralli, nonce du pape; et ayant repris son poste dans l'hôpital des Incurables, il y continua jusqu'au temps de l'embarquement les exercices de charité que le voyage de Rome l'avait contraint d'interrompre.

Cependant la guerre qui s'alluma entre les Turcs et les Vénitiens rompit le commerce du Levant et ferma la porte de la terre sainte, tellement que le navire des pèlerins de Jérusalem ne partit point cette année-là comme il avait fait les autres années. Xavier en eut un grand chagrin; il s'en consola néanmoins dans la vue des ordres de la Providence; mais en même temps, pour se rendre plus utile au prochain, il se disposa à recevoir la prêtrise, et la reçut avec des sentiments de piété, de ferveur et de confusion qui ne se peuvent exprimer.

La ville lui sembla peu convenable pour se préparer à sa première messe. Il alla chercher un lieu solitaire, où, séparé de tout commerce des hommes, il ne fût occupé que de Dieu seul. Il trouva près de Monsélice, bourgade peu éloignée de Padoue, une

maison couverte de chaume, abandonnée et tout en ruine. Ce fut là qu'il passa quarante jours exposé aux injures de l'air, couchant sur la dure, châtiant rudement son corps, jeûnant tous les jours, et ne vivant que d'un peu de pain qu'il mendiait aux environs, mais goûtant toutes les douceurs du paradis dans la contemplation des vérités de la foi.

Xavier, ainsi disposé, dit enfin sa première messe à Vicence, où Ignace fit venir tous ses compagnons; et il la dit avec une telle abondance de larmes, que ceux qui y assistèrent ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer.

Peu de temps après il tomba dans une maladie grave, par suite de la vie austère et laborieuse qu'il menait; mais le secours du Ciel ne lui manqua point dans ce danger; et dès que sa santé fut rétablie, Ignace l'envoya avec Bobadilla en mission à Bologne. Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, Xavier se livra avec son ardeur accoutumée aux exercices du saint ministère, et il serait difficile de dire tout le bien qu'il fit; mais ces travaux continuels épuisèrent sa forte constitution, et il retomba malade.

Cependant tout faible et décharné qu'il était, il ne laissait pas de se traîner aux places publiques pour exciter les passants à la pénitence. Quand la voix lui manquait, son visage pâle, où l'image de la mort était peinte, parlait pour lui, et sa présence seule faisait des fruits admirables.

Lorsque Xavier s'employait ainsi à Bologne, il fut appelé à Rome par le père Ignace, qui s'était déjà présenté au pape pour lui offrir son service et celui de ses compagnons. Paul III agréa les offres de ces nouveaux ouvriers, et voulut qu'ils commençassent dans Rome à prêcher sous l'autorité du saint-siége.

Les principales églises leur furent assignées pour cela, et l'on donna à Xavier celle de Saint-Laurent *in Damaso*.

La maladie l'ayant enfin quitté et ses forces étant revenues, il prêcha avec plus de vigueur et plus de véhémence que jamais. La mort, le jugement et l'enfer étaient le sujet ordinaire de ses discours. Il proposait ces vérités terribles simplement, mais d'une manière si touchante, que le peuple, qui venait en foule à ses sermons, sortait toujours de l'église gardant un profond silence, et songeant bien moins à louer le prédicateur qu'à se convertir.

La famine qui désola Rome alors donna lieu à nos saints missionnaires de soulager une infinité de misérables qui languissaient sans aucun secours dans les places de la ville. Xavier fut le plus ardent à leur chercher des lieux de retraite et à leur procurer des aumônes pour les faire subsister : il les portait lui-même sur ses épaules aux maisons qui leur étaient destinées, et leur rendait là tous les services imaginables.

Cependant Jacques Govea, Portugais, qui avait connu Ignace, Xavier et le Fèvre à Paris, et qui était principal du collége de Sainte-Barbe lorsqu'ils y demeuraient tous trois ensemble, étant venu à Rome pour des affaires importantes dont le Portugal le chargea, et voyant les fruits que faisaient ces prêtres de sa connaissance, manda au roi Jean III que des hommes comme ceux-là, savants, humbles, charitables, brûlants du zèle des âmes, infatigables au travail, amateurs de la croix, et ne cherchant que la plus grande gloire de Dieu, étaient tous propres à planter la foi dans les Indes orientales. Il ajoutait que, si l'on voulait avoir de ces excellents ouvriers,

il ne fallait qu'en demander au souverain pontife, qui disposait d'eux absolument.

Jean III, le plus religieux prince de son siècle, écrivit à ce sujet à son ambassadeur don Pedro Mascaregnas, et lui ordonna d'obtenir du pape pour le moins six de ces hommes apostoliques dont parlait Govea. Le pape renvoya l'affaire au père Ignace. Celui-ci répondit à Mascaregnas que de dix qu'ils étaient, il ne pouvait lui en donner que deux tout au plus. Il nomma donc Simon Rodriguez, Portugais, et Nicolas Bobadilla, Espagnol. Le premier était occupé à Sienne, et l'autre dans le royaume de Naples, suivant les intentions du saint-père. Quoique Rodriguez eût la fièvre quarte quand il fut rappelé de Sienne, il ne laissa pas de s'embarquer, peu de temps après, sur un navire de Lisbonne qui partait de Civitâ-Vecchia; et il emmena avec lui Paul de Gamerin, qui s'était joint à eux depuis quelques mois.

Pour Bobadilla, à peine eut-il gagné Rome, qu'il tomba malade d'une fièvre continue.

Mascaregnas, qui quittait son ambassade, et qui voulait mener en Portugal le second missionnaire qu'on lui avait promis, était à la veille de son départ lorsque le missionnaire arriva. Ignace, voyant Bobadilla hors d'état de se mettre en route, pensa devant Dieu à remplir sa place, ou plutôt à choisir celui que Dieu même avait élu. Un rayon céleste l'éclaira d'abord, et lui fit connaître que François Xavier était ce vase d'élection. Il l'appelle au même moment, et, tout rempli de l'esprit divin : « Xavier, lui dit-il, j'avais nommé Bobadilla pour les Indes; mais le Ciel vous nomme aujourd'hui, et je vous l'annonce de la part du vicaire de Jésus-Christ.

Allez, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, où le saint-siége vous envoie, et embrasez tout du feu qui vous brûle. »

Xavier répondit, les larmes aux yeux et la rougeur sur le front, qu'il ne pouvait assez s'étonner qu'on pensât à un homme aussi faible et aussi lâche que lui pour un emploi qui ne demandait pas moins qu'un apôtre; qu'il était pourtant prêt à obéir aux ordres du Ciel, et qu'il s'offrait de bon cœur à tout pour le salut des Indiens. Ensuite, faisant éclater la joie qu'il sentait au fond de l'âme, il dit confidemment à son père Ignace que ses vœux étaient accomplis; que depuis longtemps il soupirait après les Indes, sans oser le dire.

Comme Xavier ne fut averti pour le voyage des Indes que la veille du départ de Mascaregnas, il n'eut que le temps qu'il fallait pour faire raccommoder sa soutane, dire adieu à ses amis, et aller baiser les pieds du saint-père, qui, après lui avoir souhaité une spéciale assistance de Dieu dans tous ses travaux, l'embrassa tendrement plus d'une fois et lui donna sa bénédiction.

Xavier partit, en la compagnie de Mascaregnas, le 15 mars de l'année 1540, sans autre bagage qu'un bréviaire.

Le voyage de Rome à Lisbonne fut toujours par terre, et dura plus de trois mois. On avait donné un cheval à Xavier, par l'ordre de l'ambassadeur; mais dès qu'on fut en chemin ce cheval devint commun. Le père descendait souvent pour soulager les valets qui suivaient à pied, ou changeait de cheval avec ceux qui n'étaient pas bien montés. Aux hôtelleries il se faisait le valet de tout le monde, et pansait quelquefois les chevaux par un excès de ferveur qui

lui fit oublier en ces occasions la dignité de son caractère. Il cédait sa chambre et son lit aux gens qui n'en avaient point, et ne se couchait guère qu'à terre ou sur la paille dans une écurie, toujours gai, au reste, et tenant des discours agréables qui faisaient rechercher sa compagnie, mais y mêlant toujours quelque chose qui édifiait les maîtres et les serviteurs, et inspirait des sentiments de piété aux uns et aux autres.

Ils allèrent par Lorette, où ils demeurèrent plus de huit jours, et continuèrent leur chemin par Bologne.

Toute cette ville se remua au passage de Xavier; elle lui était très-affectionnée, et le regardait en quelque sorte comme son apôtre. Les petits et les grands voulurent le voir; la plupart lui découvrirent l'état de leur conscience; plusieurs s'offrirent à lui pour aller aux Indes; tous pleurèrent en le voyant partir, pensant qu'ils ne le reverraient jamais.

Étant sortis de France et ayant passé les Pyrénées du côté de la Navarre, lorsqu'ils approchaient de Pampelune, Mascaregnas fit réflexion que le père François (c'est ainsi qu'on appelait Xavier communément) ne parlait point d'aller au château de Xavier, qui était peu éloigné de leur chemin. Il l'en avertit, et l'en pressa même jusqu'à lui représenter que, quittant l'Europe pour n'y revenir peut-être jamais, il ne pouvait pas se dispenser de rendre une visite à sa mère, qui vivait encore.

Les remontrances de l'ambassadeur ne firent aucun effet sur notre saint, qui, depuis qu'il eut abandonné tout pour Dieu, ne crut plus avoir rien au monde, et qui d'ailleurs était persuadé que la chair et le sang sont ennemis de l'esprit apostolique.

Il suivit le droit chemin, et dit seulement à Mascaregnas qu'il se réservait à voir ses parents au ciel, non en passant et avec le chagrin que les adieux causent d'ordinaire, mais pour toujours et avec une joie toute pure.

Ils arrivèrent à Lisbonne vers la fin du mois de juin. Xavier se retira à l'hôpital de Tous-les-Saints, où Rodriguez, qui était venu par mer, avait pris son logement.

Trois à quatre jours après, ils furent appelés tous deux à la cour. Le roi et la reine reçurent Xavier comme un saint, sur le rapport de Mascaregnas, et lui témoignèrent toute la bienveillance possible.

Quoiqu'un officier du palais eût ordre de préparer pour Xavier et pour Rodriguez un logement honnête et commode, ils retournèrent à leur hôpital et y demeurèrent toujours. Ils ne voulurent pas même recevoir ce qui leur fut assigné par la cour pour leur nourriture; ils allaient demander l'aumône par la ville à certaines heures réglées, et vivaient en pauvres, selon la manière de vie qu'ils s'étaient prescrite.

Comme l'embarquement ne devait se faire qu'au printemps de l'année suivante, et que ces hommes apostoliques ne savaient ce que c'est que d'être oisifs, Xavier se donna bientôt de l'emploi, et fit à Lisbonne ce qu'il avait fait à Venise, à Bologne et à Rome, pendant plus de deux années. Mais, outre qu'il assistait jour et nuit les malades de l'hôpital, qu'il visitât tous les jours les prisonniers, et qu'il faisait plusieurs fois la semaine le catéchisme aux enfants, il traitait souvent avec les principales personnes de la cour, et les engageait aux exercices spirituels du père Ignace.

Le père Simon Rodriguez s'occupait, de son côté, au service du prochain avec la même méthode et le même esprit.

Les deux missionnaires ne travaillèrent pas en vain à Lisbonne. Dès les premiers jours, la dévotion se mit dans le peuple : on vit tout le monde fréquenter les sacrements, dont personne ne s'approchait guère que le carême; et ce saint usage se répandit insensiblement par toutes les villes. Plusieurs qui différaient leur conversion de jour en jour se donnèrent tout à coup à Dieu, et renoncèrent même au siècle. On vit aussi alors de touchantes réconciliations et des conversions admirables et inespérées.

L'accablement où étaient les deux ouvriers évangéliques les obligea à la fin d'accepter la nourriture qui leur avait été assignée par l'ordre du prince; car ils crurent employer mieux leur temps à servir les âmes qu'à chercher dans la ville de quoi vivre. Ils ne cessaient pas néanmoins de mendier une fois ou deux la semaine pour entretenir toujours l'esprit de mortification et de pauvreté : c'était aussi dans ces sentiments que, prenant pour eux assez peu de ce qu'on leur envoyait du palais, ils distribuaient tout le reste aux pauvres.

Pendant que les deux missionnaires destinés aux Indes étaient ainsi occupés et attendaient avec impatience le temps propre à la navigation, le roi, considérant tout le bien qu'ils avaient fait en si peu de temps parmi la noblesse et parmi le peuple, songea à les retenir en Portugal. Il lui semblait que l'intérêt de son royaume devait lui être plus cher que celui des terres étrangères, et que ces nouveaux ouvriers feraient plus de fruit dans un pays catholiques que dans les contrées barbares.

Cette résolution affligea d'autant plus Xavier et Rodriguez, qu'ils soupiraient l'un et l'autre après l'Orient. Toute leur ressource fut d'écrire à Rome et d'implorer l'assistance du père Ignace. Le père en parla au pape; mais Sa Sainteté ne voulut rien décider là-dessus, et remit l'affaire à la volonté des Portugais; de sorte qu'Ignace manda aux deux pères que le roi leur tenait la place de Dieu, et qu'ils devaient lui obéir aveuglément. Il écrivit en même temps à don Pedro Mascaregnas que Xavier et Rodriguez étaient à la disposition du prince, et qu'ils demeureraient toujours en Portugal si Sa Majesté le voulait; qu'il croyait néanmoins qu'on pouvait prendre un moyen terme : c'était de garder Rodriguez pour le Portugal, et de laisser aller Xavier aux Indes.

Le roi agréa le partage qu'Ignace avait fait, et l'on s'en tint là, comme si Dieu eût parlé lui-même. Xavier, transporté de joie à cette nouvelle, loua la bonté divine, qui le choisissait de nouveau pour la mission d'Orient, ou plutôt qui exécutait ses desseins éternels malgré les contradictions des hommes.

Le temps de l'embarquement étant venu, il fut appelé un jour au palais : le roi lui présenta ensuite quatre brefs expédiés de Rome la même année, dans deux desquels le souverain pontife faisait Xavier nonce apostolique, et lui donnait des pouvoirs très-grands pour étendre et maintenir la foi dans tout l'Orient. Sa Sainteté le recommandait, dans le troisième, à David, empereur d'Éthiopie, et, dans le quatrième, à tous les princes qui possédaient les îles de la mer ou de la terre ferme, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du Gange.

Peu de jours avant l'embarquement, don Antoine d'Ataïde, comte de Castagnera, qui avait l'intendance des provisions de l'armée navale, avertit Xavier de faire un mémoire des choses qui lui étaient nécessaires pour le voyage, et l'assura, de la part du roi, que rien ne lui manquerait. « On ne manque de rien, repartit le père en souriant, quand on n'a besoin de rien. Je suis très-obligé au roi de sa libéralité, et je vous le suis de vos soins; mais je dois encore davantage à la Providence, et vous ne voulez pas que je m'en défie. »

Le comte de Castagnera, qui avait eu un ordre exprès de fournir tout abondamment au père Xavier, lui fit de fortes instances, et le pressa tant de prendre quelque chose, de peur, disait-il, de tenter la Providence, qui ne fait pas toujours des miracles, que Xavier, pour ne pas paraître opiniâtre ou présomptueux, demanda quelques petits livres de piété, dont il prévoyait qu'il aurait affaire dans les Indes, et un habit de gros drap pour se garantir des froids excessifs qu'on a à souffrir au delà du cap de Bonne-Espérance.

Le comte, étonné de ce que le père ne demandait rien davantage, le supplia d'user mieux des offres qu'on lui avait faites; mais voyant que toutes les prières étaient inutiles : « Vous ne serez pas tout à fait le maître, lui dit-il avec un peu de chaleur, ou du moins vous ne refuserez pas un valet, dont vous ne sauriez vous passer. — Tant que j'aurai ces deux mains, répliqua Xavier, je n'aurai point d'autre valet. — Mais la bienséance veut que vous en ayez, reprit le comte : car enfin vous avez une dignité que vous ne devez pas avilir; et il serait honteux de voir un légat apostolique laver son linge

à bord d'un navire et s'apprêter lui-même à manger. — Je prétends bien, dit Xavier, me servir et servir les autres sans déshonorer mon caractère; pourvu que je ne fasse point de mal, je ne crains pas de scandaliser le prochain, ni de perdre l'autorité que le saint-siége m'a commise. Ce sont ces respects humains et ces fausses idées de bienséance qui ont mis l'Église en l'état où nous la voyons présentement. »

Une réponse si positive ferma la bouche à Castagnera. Il loua fort ensuite le père Xavier; et il disait publiquement qu'il avait eu beaucoup plus de peine à combattre ses refus qu'à satisfaire les désirs des autres.

Le jour du départ arriva enfin, et, tout étant prêt pour mettre à la voile, Xavier se rendit au port avec les deux compagnons qu'il menait aux Indes : le père Paul de Camerin, Italien, et François Mansilia, Portugais, qui n'était pas encore prêtre. Simon Rodriguez le conduisit jusqu'à la flotte, et c'est là que, s'embrassant tous deux tendrement : « Mon frère, dit Xavier, voici les dernières paroles que je vous dirai jamais. Nous ne nous verrons plus en ce monde, souffrons patiemment notre séparation; car il est certain qu'étant bien unis à Dieu nous serons unis ensemble, et que rien ne pourra nous séparer de la société que nous avons en Jésus-Christ. »

C'est alors qu'il fit part à son compagnon d'une vision qu'il avait eue dans un hôpital de Rome, et qu'il avait tenue cachée jusqu'à ce jour. Dans cette vision, Dieu ayant fait connaître au saint missionnaire tout ce qu'il devait souffrir pour la gloire de Jésus-Christ, il s'était écrié : *Encore plus, Sei-*

gneur, encore plus! Ce désir de Xavier allait être bientôt satisfait; et c'est dans les Indes que devait se réaliser ce que Dieu lui avait montré en Italie.

Après ce récit, ils s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent les larmes aux yeux. Dès que Rodriguez s'en fut retourné, on donna le signal pour partir, et on leva l'ancre. La flotte fit voile le 7 avril de l'année 1541, sous la conduite de don Martin-Alphonse de Sosa, vice-roi des Indes, homme d'une probité reconnue et d'une expérience consommée. Il voulut avoir le père Xavier avec lui dans la capitane, appelée *le Saint-Jacques*. Xavier entrait ce jour-là, qui était celui de sa naissance, dans sa trente-sixième année; il avait demeuré huit mois entiers à Lisbonne, et il y avait plus de sept ans qu'il était au nombre des disciples d'Ignace de Loyola.

LIVRE DEUXIÈME

Xavier ne demeura pas oisif durant le cours de la navigation : son premier soin fut d'arrêter les désordres que l'oisiveté produit d'ordinaire sur les vaisseaux, et il commença par le jeu, qui est le seul divertissement ou plutôt toute l'occupation des gens de mer.

Pour bannir les jeux de hasard, qui donnent presque toujours lieu aux querelles et aux jurements, il proposa de petits jeux innocents capables d'amuser l'esprit sans remuer trop les passions ; mais quand, malgré lui, on jouait aux cartes ou aux dés, il ne laissait pas de voir jouer, afin de retenir les joueurs par sa présence ; et s'ils s'emportaient, il les ramenait par des remontrances douces et honnêtes. Il témoignait prendre intérêt à leur gain ou à leur perte, et s'offrait quelquefois à tenir leur jeu.

Il y avait sur le vaisseau qu'il montait environ mille personnes de toutes sortes de conditions. Le père se fit tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, entretenant les uns et les autres de ce qui leur convenait davantage ; parlant de marine avec

les matelots, de guerre avec les soldats, de commerce avec les marchands, et d'affaires d'État avec la noblesse. Sa complaisance et sa gaieté naturelle le faisaient aimer de tout le monde.

Il instruisait tous les jours les matelots des principes de la foi, que la plupart ignoraient ou ne savaient guère bien, et il prêchait toutes les fêtes au pied du grand mât. Chacun profitait des enseignements du prédicateur, et en peu de temps on n'entendit plus parmi eux rien qui blessât ni l'honneur de Dieu ni la charité du prochain, ni même la pureté et la bienséance. Ils avaient pour lui un très-grand respect, et d'un mot il apaisait leurs querelles ou terminait tous leurs différends.

Le vice-roi don Martin-Alphonse de Sosa voulut dès les premiers jours le faire manger à sa table; mais Xavier l'en remercia très-humblement, et ne vécut pendant le voyage que de ce qu'il mendiait dans le navire.

Cependant les froids insupportables du cap Vert et les chaleurs excessives de la Guinée, avec l'eau douce et les viandes qui se corrompirent sous la ligne, causèrent de très-fâcheuses maladies. La plus commune était une fièvre pestilentielle, accompagnée d'une espèce de chancre qui se formait dans la bouche, et qui ulcérait toutes les gencives. Les malades, mêlés ensemble, s'infectaient les uns les autres; et comme on craignait de gagner leur mal, on les aurait abandonnés si le père François n'eût eu pitié d'eux. Il essuyait leurs sueurs, nettoyait leurs ulcères, lavait leur linge, et leur rendait les services les plus abjects; mais il avait soin surtout de leur conscience, et sa principale occupation était de les disposer à mourir chrétiennement.

Après cinq mois de continuelle navigation, la flotte arriva au Mozambique vers la fin d'août.

Le Mozambique est un royaume sur la côte orientale de l'Afrique, habité par des nègres. Il n'y a sur cette côte aucun port où les vaisseaux puissent être à l'abri des vents; mais une petite île en forme un très-commode et très-sûr.

Cette île porte le nom de Mozambique, comme le royaume. Elle était autrefois sous la domination des Sarrasins, et un chérif maure y commandait. Les Portugais s'en rendirent maîtres depuis, et y bâtirent une forteresse pour assurer le passage de leurs vaisseaux et pour rafraîchir leurs troupes, qui s'y arrêtent ordinairement quelques jours.

L'armée de Sosa fut contrainte d'hiverner au Mozambique, non-seulement parce que la saison était déjà fort avancée, mais encore parce que les malades ne pouvaient plus supporter les incommodités de la mer.

Dès qu'on eut pris terre, Sosa fit transporter les malades de chaque navire à l'hôpital qui est dans l'île, et dont les rois de Portugal sont les fondateurs. Le père Xavier les suivit, et avec ses deux compagnons il entreprit de les servir tous. Cette tâche surpassait ses forces; mais l'esprit soutient le corps dans les hommes apostoliques, et la charité peut tout.

Animé donc d'une nouvelle ferveur, il allait de salle en salle et de lit en lit, faisant prendre des médecines aux uns, administrant les derniers sacrements aux autres. Chacun voulait l'avoir auprès de soi, et ils disaient que la vue seule de son visage leur valait mieux que tous les remèdes.

Tant de fatigues accablèrent enfin la nature, et il

tomba lui-même malade d'une fièvre si violente et si maligne, qu'on le saigna sept fois en fort peu de temps, et qu'il fut trois jours en délire. Au commencement de son mal, plusieurs personnes voulurent le retirer de l'hôpital, où l'infection était effroyable, et lui offrirent leur logis : il refusa constamment leurs offres, et leur dit qu'ayant fait vœu de pauvreté, il voulait vivre et mourir parmi les pauvres.

Mais quand la violence du mal fut un peu passée, le saint s'oublia lui-même pour songer aux autres : quelquefois, ne pouvant se soutenir et brûlant de la chaleur de la fièvre, il visitait ses chers malades, et les servait autant que le lui permettait sa faiblesse. Le médecin, l'ayant rencontré un jour qu'il allait et venait dans le fort de son accès, dit, après lui avoir tâté le pouls, qu'il n'y avait personne à l'hôpital plus dangereusement malade que lui, et le pria de se donner un peu de repos, du moins jusqu'à ce que la fièvre fût sur son déclin.

« Je vous obéirai ponctuellement, repartit le père, dès que j'aurai satisfait à un devoir qui me presse : il y va du salut d'une âme, et il n'y a pas de temps à perdre. » Au même moment il faisait porter sur son lit un pauvre garçon de l'équipage qui était étendu à terre sur un peu de paille, avec une fièvre ardente, sans parole et sans connaissance. Le jeune homme ne fut pas plutôt sur le lit du saint, qu'il revint à lui. Xavier profita de l'occasion, et, se couchant auprès du malade, qui avait mené une vie fort dissolue, l'exhorta si bien toute la nuit à détester ses péchés et à espérer en la miséricorde de Dieu, qu'il le vit mourir dans de grands sentiments de douleur et de confiance.

Du reste, le père garda la parole qu'il avait donnée au médecin, et se ménagea ensuite davantage; de sorte que sa fièvre diminua beaucoup, et disparut même tout à fait. Mais ses forces n'étaient pas encore revenues, qu'il lui fallût se remettre en mer. Le vice-roi, qui commençait à se porter mal, ne voulut pas demeurer plus longtemps dans un lieu si infecté, ni attendre la guérison de ses gens pour continuer son voyage. Il pria Xavier de l'accompagner, et de laisser avec les malades Paul de Camerin et François Mansilla, qui faisaient très-bien leur devoir dans l'hôpital.

Ainsi, après avoir fait six mois de séjour au Mozambique, ils s'embarquèrent de nouveau, le 15 mars de l'année 1542, sur un autre vaisseau plus léger et meilleur voilier que le *Saint-Jacques*.

Le vaisseau qui portait Sosa et Xavier eut le vent si favorable, qu'en deux à trois jours il gagna Mélinde, sur la côte d'Afrique. Cette ville, située au bord de la mer dans un terrain plat, bien cultivé, planté partout de palmiers et orné de beaux jardins, a une enceinte fort grande, et est fermée de murailles comme les villes de l'Europe. Les habitants sont noirs, et se couvrent d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse.

Ils ont toujours bien vécu avec les Portugais, et le commerce entretient les deux nations dans une bonne intelligence. Le premier objet qui se présenta au père François à la sortie du vaisseau lui tira des larmes des yeux, mais des larmes de joie et de compassion tout ensemble. C'était une grande croix de pierre fort bien faite et toute dorée, que les Portugais résidant à Mélinde avaient élevée dans le cimetière qu'ils ont auprès de la ville.

Le saint y courut et l'adora, consolé intérieurement de la voir si élevée et comme triomphante parmi les ennemis de Jésus-Christ; mais il eut en même temps une sensible douleur que le signe du salut servît moins là pour édifier les vivants que pour honorer les morts; et, levant les mains au ciel, il pria le Père des miséricordes d'imprimer dans le cœur des infidèles la croix qu'ils avaient souffert que l'on plantât sur leur terre.

Il pensa ensuite à conférer de la religion avec les Maures, pour tâcher de leur faire voir les extravagances du mahométisme, et de leur expliquer les vérités de la foi chrétienne. Un des principaux de la ville, et des plus zélés pour sa secte, le prévint, et lui demanda d'abord si la piété était éteinte dans les villes de l'Europe comme elle l'était à Mélinde. « Car enfin, disait-il, de dix-sept mosquées que nous avons, il y en a quatorze qui sont désertes, et trois seulement où l'on va; encore ces trois sont visitées de peu de personnes. Quelques réflexions que je fasse, je ne vois pas ce qui peut nous avoir attiré un si grand malheur. — Il n'y a rien de plus clair, repartit Xavier. Dieu, qui a en horreur la prière des infidèles, laisse périr parmi vous un culte qui ne lui plaît pas, et fait entendre par là qu'il réprouve votre secte. » Le Sarrasin ne se rendit pas à cette raison, ni à tout ce que dit Xavier contre le Coran. Lorsqu'ils disputaient ensemble, un cacique ou docteur de la loi survint. Ayant fait la même plainte touchant la solitude des mosquées et le peu de dévotion du peuple : « J'ai pris mon parti, dit-il; et si dans deux ans Mahomet ne vient en personne visiter les fidèles qui le reconnaissent pour le vrai prophète de Dieu, je chercherai assurément une

autre religion que la sienne. » Xavier eut pitié de la folie du cacique, et mit tout en œuvre pour lui faire abjurer dès lors le mahométisme; mais il ne put rien gagner sur cet esprit opiniâtre, et il se soumit aux ordres de la Providence, qui a marqué les moments de la conversion des pécheurs et des infidèles.

Étant partis de Mélinde, où ils ne furent que peu de jours, ils côtoyèrent toujours l'Afrique, et allèrent mouiller à Socotora, qui est au delà du cap de Gardafui et vis-à-vis du détroit de la Mecque. Il n'y a peut-être pas dans le monde un lieu plus triste : l'air y est toujours embrasé, la terre sèche et stérile; et s'il n'y naissait le meilleur aloès de tout l'Orient, on ne saurait guère ce que c'est que Socotora. La religion de ce peuple est un assemblage monstrueux de mahométisme, de judaïsme et de christianisme.

L'état de ces insulaires affligea sensiblement le père Xavier. Il ne désespéra pas pourtant de pouvoir ramener à la foi une nation qui, toute barbare qu'elle était, gardait encore quelques marques du christianisme. Comme il ne savait pas leur langue, il leur témoigna d'abord par signes la compassion qu'il avait de leur ignorance et de leur égarement; ensuite, soit que quelqu'un d'eux sût le portugais et lui servît d'interprète, ou que dès lors il reçût d'en haut des prémices du don des langues, qui lui fut communiqué si abondamment aux Indes en diverses occasions, il leur parla de la nécessité du baptême, et leur fit comprendre qu'on ne pouvait se sauver sans croire sincèrement en Jésus-Christ, mais que la foi ne souffre point de mélange, et que pour être chrétien il fallait cesser d'être juif ou mahométan.

Ses paroles firent impression sur l'esprit et sur le cœur des barbares. Les uns lui présentèrent de leurs fruits sauvages pour marque de leur amitié; les autres lui offrirent leurs enfants, afin qu'il les baptisât : tous lui promirent de recevoir le baptême et de vivres en véritables chrétiens, pourvu qu'il demeurât avec eux; mais quand ils virent que le vaisseau portugais était sur le point de partir, ils coururent en foule au rivage, et conjurèrent le saint, les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner.

Ce spectacle attendrit Xavier; il pria instamment le vice-roi de vouloir bien lui permettre de rester dans l'île, du moins jusqu'au passage des vaisseaux qu'on avait laissés au Mozambique; mais il ne put obtenir ce qu'il demandait, et Sosa lui dit que le Ciel l'ayant destiné aux Indes, ce serait manquer à sa vocation que de prendre ainsi le change et de s'arrêter au commencement de la carrière; que son zèle trouverait ailleurs un plus vaste champ que Socotora, et des peuples mieux disposés que ces insulaires, naturellement volages et aussi prompts à quitter la foi qu'à la recevoir.

Xavier se rendit aux raisons du vice-roi, qui fut pour lui, en cette rencontre, l'interprète de la volonté divine, et dans le même moment on mit à la voile.

La navigation ne dura que peu de jours. Après avoir traversé toute la mer d'Arabie et une partie de celle de l'Inde, ils arrivèrent au port de Goa le 6 mai de l'année 1542, et le treizième mois depuis leur sortie du port de Lisbonne.

La ville de Goa est située en deçà du Gange, dans une île qui porte le même nom, et qui domine sur

celles que forme la mer entrant par divers canaux dans la terre ferme de Canara. C'était la capitale des Indes, le siége de l'évêque et du vice-roi, et le lieu de tout l'Orient le plus considérable pour le commerce. Elle avait été bâtie par les Maures quarante ans avant que les Européens passassent aux Indes; et l'année 1510 don Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand, l'enleva aux infidèles et la soumit à la couronne de Portugal.

Ce fut alors que se vérifia la célèbre prophétie de l'apôtre saint Thomas, que la foi qu'il avait plantée en divers royaumes d'Orient y refleurirait un jour; et c'est cette prédiction que le saint apôtre laissa gravée sur une colonne de pierre vive, pour la mémoire des siècles à venir. La colonne n'était pas loin des murs de Méliapor, capitale du royaume de Coromandel; et on y lisait, en caractères du pays, que quand la mer, éloignée de quarante milles, serait venue au pied de la colonne, il viendrait aux Indes des hommes blancs étrangers qui y rétabliraient la religion.

Les infidèles se moquèrent longtemps de la prophétie, ne jugeant pas qu'elle dût jamais s'accomplir, et y voyant même une espèce d'impossibilité. Elle s'accomplit néanmoins si juste, que, quand don Vasco de Gama aborda aux Indes, la mer, qui usurpe quelquefois sur le continent en minant peu à peu les terres, baignait le pied de la colonne dont nous venons de parler.

Pour revenir au débarquement de Xavier en sortant du navire il alla prendre son logement à l'hôpital, malgré toutes les résistances du vice-roi, qui désirait le loger; mais il ne voulut pas commencer ses fonctions de missionnaire qu'il n'eût

rendu auparavant ses devoirs à l'évêque de Goa : c'était don Jean d'Albuquerque, religieux de Saint-François, homme de très-grand mérite, et un des plus vertueux prélats que l'Église ait peut-être jamais eus.

Le père, après lui avoir expliqué les raisons pour lesquelles le souverain pontife et le roi de Portugal l'avaient envoyé aux Indes, lui présenta les brefs de Paul III, et lui déclara qu'il ne prétendait s'en servir qu'avec son agrément; il se jeta ensuite à ses pieds et lui demanda sa bénédiction.

Le prélat édifié de la modestie du père, et frappé de je ne sais quel air de sainteté répandu sur son visage, le releva aussitôt et l'embrassa tendrement. Il baisa plusieurs fois les brefs du pape ; et en les rendant au père il lui parla de la sorte : « Un légat apostolique, envoyé immédiatement du vicaire de Jésus-Christ, n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs ; usez librement des pouvoirs que le saint-siége vous a donnés, et soyez sûr que si l'autorité épiscopale est nécessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera pas. »

Avant de passer outre, il importait de savoir l'état où était alors la religion dans les Indes. Il est vrai que, selon la prophétie de saint Thomas, ceux qui découvrirent les Indes orientales y firent renaître en quelques endroits le christianisme, dont il ne restait presque aucune trace nulle part ; mais l'ambition et l'avarice refroidirent bientôt le zèle de ces conquérants : au lieu d'étendre le royaume de Jésus-Christ et de lui gagner des âmes, ils ne songèrent qu'à pousser plus loin leurs conquêtes et qu'à s'enrichir. Il arriva même que plusieurs Indiens nouvellement convertis, n'étant ni cultivés par des instructions

salutaires, ni édifiés par de bons exemples, oublièrent insensiblement leur baptême et retournèrent à leurs anciennes superstitions.

Mais ce qui doit paraître plus étrange, c'est que les Portugais vivaient eux-mêmes plus en idolâtres qu'en chrétiens.

Le déréglement des mœurs était extrême; la justice se vendait dans les tribunaux. Toutes les voies étaient permises pour amasser de l'argent, et surtout l'usure se pratiquait publiquement. On comptait pour rien un assassinat, et l'on s'en vantait comme d'une belle action.

L'évêque de Goa avait beau menacer de la colère du Ciel et fulminer des excommunications pour arrêter ces débordements; les cœurs étaient si endurcis, qu'on se moquait des menaces et des anathèmes de l'Église, ou, pour mieux dire, la privation des sacrements n'était pas une peine pour des scélérats et des impies qui s'en séparaient d'eux-mêmes. L'usage de la confession et de la communion était en quelque sorte aboli; et si quelqu'un par hasard, touché des remords de sa conscience, voulait se réconcilier avec Dieu aux pieds d'un prêtre, il n'osait le faire que la nuit et secrètement, tant l'action paraissait extraordinaire et honteuse.

On y manquait d'ailleurs de secours spirituels. Il n'y avait pas quatre prédicateurs dans toutes les Indes, ni guère plus de prêtres hors de Goa, de sorte que dans plusieurs forteresses on n'entendait ni sermon ni messe durant des années entières.

Pour les gentils, la vie qu'ils menaient tenait bien plus de la bête que de l'homme. Leurs mœurs étaient on ne peut plus dissolues; la plupart adoraient le démon sous une figure impudique. Il y en avait qui

changeaient de dieu tous les jours, et la première chose vivante qu'ils rencontraient le matin était l'objet de leur culte. Chacun, au reste, faisait à ses dieux des sacrifices sanglants, et rien n'était plus commun que de voir égorger de petits enfants par leur propre père devant les idoles.

Tant d'abominations enflammèrent le zèle du père Xavier. Il eût bien voulu pouvoir en même temps remédier à tout : il crut néanmoins devoir commencer par les domestiques de la foi, selon le précepte de saint Paul, c'est-à-dire par les chrétiens; il jugea même qu'il devait s'attacher d'abord aux Portugais, dont l'exemple était très-puissant sur les Indiens baptisés; et voici de quelle manière il s'y prit.

Pour attirer les bénédictions du Ciel dans une si difficile entreprise, il passait la plus grande partie de la nuit avec Dieu, et ne dormait guère que trois à quatre heures; encore ce peu de repos était troublé ordinairement : car, étant logé à l'hôpital et couchant toujours près des plus malades, comme il faisait au Mozambique, il se levait pour les secourir ou pour les consoler, dès qu'il les entendait se plaindre.

Il se remettait en prière à la pointe du jour, et disait ensuite la messe. Toute la matinée s'employait dans les hôpitaux, et particulièrement dans celui des lépreux, qui était à un des faubourgs de Goa. Il embrassait ces misérables l'un après l'autre, et leur distribuait lui-même ce qu'il avait mendié de porte en porte pour eux. Il allait de là aux prisons, et rendait aux prisonniers les mêmes devoirs de charité.

En revenant il faisait un tour par la ville, la clo-

chette à la main, et priait à haute voix les pères de famille d'envoyer, pour l'amour de Dieu, leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme.

Les enfants s'assemblaient en foule autour de Xavier, soit qu'ils vinssent d'eux-mêmes par une curiosité naturelle, soit que leurs pères les envoyassent, par le respect qu'ils avaient déjà pour le saint, tout vicieux qu'ils étaient : il les menait à l'église, et là il leur expliquait le Symbole des apôtres, les commandements de Dieu, et toutes les pratiques de piété qui sont en usage parmi les fidèles. Ces jeunes plantes recevaient sans peine les impressions que le père leur donnait, et ce fut par les enfants que la ville commença à changer de face; car en écoutant tous les jours l'homme de Dieu ils devinrent modestes et dévots : leur modestie et leur dévotion étaient une censure tacite de la dissolution des personnes avancées en âge. Ils reprenaient quelquefois leurs pères avec une liberté qui n'avait rien de l'enfance, et ces réprimandes faisaient rougir les plus corrompus.

Xavier fit alors des prédications publiques, où tout le peuple accourut. Les pécheurs les plus scandaleux, touchés de l'horreur de leurs crimes et de la crainte d'une éternité malheureuse, se confessèrent les premiers; leur exemple fit perdre aux autres la honte qu'ils avaient de se confesser : si bien que tous se jetaient aux pieds du père, pleurant amèrement leurs péchés.

Les fruits de pénitence qui accompagnèrent ces larmes furent des preuves certaines d'une véritable conversion. On rompit les faux contrats et les traités usuraires ; on restitua le bien mal acquis ; on mit en liberté les esclaves qu'on possédait injustement : et en-

fin on régla ses mœurs d'une manière plus chrétienne.

Un changement de mœurs si subit ne fut pas de ces ferveurs passagères qui n'ont point de suite. La piété s'établit partout, et ceux qui se confessaient à peine une fois l'année le firent chaque mois régulièrement.

Les choses en étaient là, lorsque Michel Vaz, vicaire général des Indes, homme d'une vertu rare et fort zélé pour l'accroissement de la foi, fit entendre au père Xavier que dans la côte orientale qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à l'île Manar, et qu'on appelle la côte de la Pêcherie, il y avait certains peuples nommés Paravas, c'est-à-dire pêcheurs, qui s'étaient fait baptiser depuis quelque temps, que ces peuples n'avaient de chrétien que le baptême et le nom, faute de gens qui les instruisissent, et que ce serait une très-bonne œuvre d'achever leur conversion.

On ne pouvait faire à Xavier une proposition qui fût plus selon son cœur. Il s'offrit sans hésiter pour aller instruire les gens dont Vaz lui parlait, et il le fit d'autant plus volontiers, que sa présence n'était plus si nécessaire dans Goa, où la religion avait pris une forme constante depuis cinq mois.

Ayant donc reçu la bénédiction de l'évêque, il s'embarqua vers la mi-octobre de l'année 1542, avec deux jeunes ecclésiastiques de Goa qui entendaient assez bien le langage des Malabares, qu'on parle à la côte de la Pêcherie.

Le cap Comorin est éloigné d'environ six cents milles de Goa; c'est une haute montagne qui avance dans la mer, et qui a en face l'île de Ceylan. Le père, y étant arrivé, rencontra d'abord un village tout idolâtre. Il ne voulut point passer outre sans annon-

cer le nom de Jésus-Christ aux gentils; mais tout ce qu'il put leur dire par la bouche de ses interprètes ne servit à rien, et ces païens déclarèrent nettement qu'ils ne pouvaient changer de religion avant que le seigneur dont ils relevaient y eût consenti. Leur opiniâtreté néanmoins ne dura pas longtemps; et le Ciel, qui avait destiné Xavier à la conversion des idolâtres, ne voulut pas que les premiers soins qu'il prenait pour eux fussent inutiles.

Une femme de ce village était depuis trois jours en travail d'enfant et souffrait d'extrêmes douleurs, sans pouvoir être soulagée par les prières des bramanes, ni par aucun remède naturel. Xavier l'alla voir avec un de ses truchements; il expliqua à la malade les principes de la foi, et l'exhorta à mettre sa confiance dans le Dieu des chrétiens. L'Esprit-Saint, qui voulait sauver par elle tout ce peuple, la toucha intérieurement : de sorte qu'étant interrogée si elle croyait en Jésus-Christ et si elle voulait être baptisée, elle dit que oui et que c'était de tout son cœur.

Alors Xavier lut un évangile sur elle et la baptisa : elle accoucha aussitôt, et fut guérie parfaitement. Un miracle si visible remplit la cabane d'étonnement et de joie : toute la famille se jeta aux pieds du père pour se faire instruire; et après une instruction suffisante il n'y en eut pas un qui ne reçût le baptême.

Le saint homme, encouragé par un commencement si heureux, poursuivit son chemin avec allégresse, et gagna bientôt Tutucurin, qui est la première habitation des Paravas. Il trouva qu'en effet ces peuples, au baptême près, qu'ils avaient reçu plutôt pour secouer le joug des Maures que pour

subir celui de Jésus-Christ, étaient de vrais infidèles; et il leur enseigna les mystères de la foi, dont ils n'avaient aucune teinture. Les deux ecclésiastiques qui l'accompagnaient lui servirent de truchements; mais Xavier, faisant réflexion que les interprètes altèrent souvent les choses qui passent par leur bouche, et que ce qu'on dit soi-même a bien plus de force, eut la pensée de chercher un expédient pour se faire entendre sans le secours de personne. Le parti qu'il prit fut de ramasser quelques gens du pays qui savaient le portugais, et de les assembler en un lieu avec les deux ecclésiastiques qui savaient le malabare. Il les consulta plusieurs jours de suite les uns et les autres, et à force de travail il traduisit en langue des Paravas les paroles du signe de la croix, le Symbole de la foi, les commandements de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le *Confiteor* et le *Salve Regina*, enfin tout le catéchisme.

Dès que la traduction fut faite, le père en apprit par cœur ce qu'il put, et se mit à parcourir les villages de la côte, qui étaient au nombre de trente, moitié baptisés, moitié idolâtres. « J'allais, la clochette à la main, dit-il lui-même, et rassemblant tout ce que je rencontrais d'hommes et d'enfants, je leur enseignais la doctrine chrétienne : les enfants l'apprenaient aisément par cœur en un mois; et quand ils la savaient bien, je leur recommandais de l'enseigner eux-mêmes à leurs pères et à leurs mères, à leurs domestiques et à leurs voisins.

« Les dimanches, j'assemblais dans la chapelle les hommes et les femmes, les garçons et les filles; tous y venaient avec une joie incroyable et avec un désir ardent d'entendre la parole de Dieu. »

Il est évident, par ce que nous venons de dire de l'instruction des Paravas, que Xavier n'avait pas le don des langues quand il commença à les instruire; mais il paraît aussi que, depuis qu'il eut fait cette traduction, qui lui coûta tant, il entendait et parlait la langue malabare, soit qu'il en eût acquis la connaissance par son travail, soit que Dieu lui en eût donné l'intelligence d'une manière surnaturelle. Il est probable, du moins, qu'étant aux Indes, dès qu'il étudiait une langue, le Saint-Esprit secondait son application et se faisait en quelque sorte son maître; car c'est une chose constante qu'il apprenait en peu de temps les langues les plus difficiles; et, au rapport de plusieurs personnes, il les parlait si naturellement, qu'on ne l'aurait pas cru étranger.

Ayant instruit l'espace d'un mois les habitants d'un village de la manière que nous avons dite, le père Xavier, avant de passer outre, convoquait les plus habiles d'entre eux, et leur donnait par écrit ce qu'il avait enseigné, afin que, comme maîtres des autres, ils fissent, les dimanches et les fêtes, des assemblées où l'on répétât, selon sa méthode, ce qu'on avait une fois appris.

Il est difficile de dire les fruits qui se firent sur cette côte, et quelle fut la ferveur de cette chrétienté naissante. Le saint, écrivant aux pères de Rome, confesse lui-même n'avoir point de parole pour l'exprimer. Il ajoute que la multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande, qu'à force de baptiser continuellement il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait souvent en redisant tant de fois le Symbole des apôtres et les commandements de Dieu, avec une petite instruction qu'il

faisait toujours sur les devoirs du véritable chrétien avant de baptiser les adultes.

Les enfants seuls qui moururent après leur baptême montaient, selon son compte, au nombre de plus de dix mille.

Il n'y eut jamais tant de malades à la côte de la Pêcherie que lorsque le saint y fut; et il semblait que Dieu envoyât des maladies à ces peuples pour les attirer à sa connaissance presque malgré eux; car, venant à recouvrer la santé tout à coup et contre toutes les apparences dès qu'ils recevaient le baptême ou qu'ils invoquaient Jésus-Christ, ils voyaient clairement la différence qu'il y a entre le Dieu des chrétiens et les pagodes: c'est le nom qu'on donne dans l'Orient aux temples et aux simulacres des faux dieux.

Personne ne tombait malade parmi les gentils qu'on n'eût recours au père Xavier. Comme il ne pouvait pas suffire à tout, ni être en plusieurs lieux à la fois, il envoyait les enfants chrétiens où il ne pouvait aller lui-même. La multitude de miracles qu'opéra Xavier par le moyen de ces enfants le fit admirer des chrétiens et des idolâtres, et les exemples de punition que le Ciel multipliait contre ceux qui étaient sourds à la voix de son ministre lui concilièrent les respects de tout le monde; il n'y avait pas jusqu'aux bramanes qui ne l'honorassent. Comme nous aurons à parler souvent de ces prêtres des idoles, il ne sera pas hors de propos de les faire bien connaître.

Les bramanes sont parmi les Indiens des personnes très-considérables, et par leur naissance et par leur emploi. Selon les anciennes fables des Indes, leur origine est céleste, et c'est un sentiment

commun qu'ils ont encore dans leurs veines le sang des dieux dont on les croit descendus. Le peuple les croit des demi-dieux, quelque pauvres et misérables qu'ils soient; ils s'imaginent même que ce sont des saints, parce qu'ils mènent une vie dure et affreuse, n'ayant souvent pour demeure que le creux d'un arbre ou qu'une caverne, étant quelquefois sans couvert sur les montagnes et dans les déserts, exposés tout nus aux injures de la saison la plus rigoureuse, gardant un profond silence, jeûnant des années entières, et faisant profession de ne manger rien qui ait eu vie.

Mais le fruit de ces austérités, qu'ils pratiquent publiquement, est de s'abandonner au crime dans la retraite, sans nulle honte et sans nul remords de conscience.

D'ailleurs ce sont les plus grands imposteurs du monde, et leur habileté consiste à inventer tous les jours des fables nouvelles, qu'ils font passer pour des mystères merveilleux. Une de leurs impostures est de persuader aux simples que les pagodes mangent comme nous; et afin qu'on leur présente beaucoup de viandes, ils font ces dieux d'une figure gigantesque et leur donnent surtout un gros ventre. Si les offrandes dont ils entretiennent leurs familles viennent à manquer, ils vont annoncer au peuple que les pagodes irritées menacent le pays de quelque horrible fléau, ou que ces dieux mécontents veulent s'en aller, parce qu'on les laisse mourir de faim.

La doctrine des bramanes n'est pas meilleure que leur vie. Une de leurs plus grossières erreurs est de croire que les vaches ont quelque chose de sacré et de divin; qu'on est heureux quand on peut être

couvert de cendres d'une vache brûlée de la main d'un bramane, mais qu'on l'est bien davantage quand on meurt en tenant la queue d'une vache entre ses mains; que l'âme, avec ce secours, sort toute pure de son corps et rentre quelquefois dans le corps d'une vache; qu'une telle grâce néanmoins ne s'accorde qu'aux grands hommes qui méprisent fort la vie et qui meurent généreusement, ou en se précipitant du haut des montagnes, ou en se jetant dans des bûchers allumés, ou en se faisant écraser sous les roues des chariots qui portent quelquefois les pagodes autour des villes.

On ne doit pas s'étonner, après cela, que les bramanes ne puissent souffrir la loi chrétienne, et qu'ils emploient tout leur crédit, tous leurs artifices pour la détruire dans les Indes.

Le père Xavier, qui voyait combien l'Évangile faisait de progrès parmi le peuple, et que, s'il n'y avait point de bramanes aux Indes, il n'y aurait peut-être pas un idolâtre dans tous ces vastes royaumes de l'Asie, n'épargna rien pour réduire à la connaissance du vrai Dieu une caste si perverse. Il traita souvent avec eux de la religion. Mais que peut la vérité sur des esprits qui trouvent leur compte à suivre l'erreur, et qui font profession de tromper les peuples? Ils lui répondaient ce que répondent encore aujourd'hui plusieurs chrétiens: « Que dira le monde de nous s'il nous voit changer? Et puis, que deviendront nos familles, qui ne subsistent que des offrandes qu'on fait aux pagodes? » Ainsi le respect humain et l'intérêt firent que la connaissance de la vérité ne servit qu'à les rendre plus coupables.

Xavier fit pourtant en leur présence des miracles

bien capables de les convertir. Ayant rencontré un pauvre tout nu et couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, il le lava de sa main, but une partie de l'eau qui servit à le laver, et pria Dieu auprès de lui avec une ferveur incroyable. Dès qu'il eut achevé sa prière, la chair du malade parut saine et nette comme celle d'un enfant.

Le procès de la canonisation du saint fait mention de quatre morts à qui Dieu rendit la vie en ce temps-là par le ministère de son serviteur. Mais ces miracles, qui firent donner au père le nom de saint parmi les chrétiens, et celui de dieu de la nature parmi les gentils, ne firent qu'aveugler l'esprit et endurcir le cœur des bramanes. Xavier, n'espérant plus rien de leur conversion, se crut obligé de publier toutes leurs méchancetés pour les décréditer; et il le fit si heureusement, que ces hommes, qui étaient en vénération parmi le peuple, vinrent à être méprisés de tout le monde.

Ce mépris pour les prêtres des idoles ne servit pas peu à détruire l'idolâtrie sur toute la côte. La vie que menait Xavier y contribua encore beaucoup. Sa nourriture était, comme celle des pauvres, du riz et de l'eau; son sommeil, de trois heures au plus, dans une cabane de pêcheur et à terre; car il se défit bientôt du matelas et de la couverture que le vice-roi des Indes lui avait envoyés de Goa. Le reste de la nuit se passait avec Dieu ou avec le prochain.

Il avoue lui-même que ses fatigues étaient sans relâche, et qu'il aurait succombé à tant de travaux si Dieu ne l'eût soutenu; mais il goûtait toutes les douceurs que Dieu communique aux âmes qui ne cherchent que la croix; et l'abondance des délices

spirituelles l'obligeait souvent de prier la bonté divine qu'elle le ménageât.

Il y avait déjà plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas, et cependant ses deux compagnons, Paul de Camerin et François Mansilla, ne l'étaient point encore venus joindre, quoiqu'ils fussent arrivés à Goa depuis quelques mois. Le nombre des chrétiens croissant tous les jours, et un prêtre seul n'étant pas capable de maintenir dans la foi et d'avancer dans la piété tant de néophytes, le saint crut devoir aller chercher du secours; d'ailleurs, comme il avait choisi quelques jeunes gens de bon naturel et de bon esprit, propres à étudier les sciences humaines et divines, et qui, étant bien formés, pussent revenir instruire leurs compatriotes, il jugea qu'il devait les mener lui-même, et que son voyage ne pouvait se faire trop tôt.

Il se remit donc en mer sur la fin de l'année 1543; et ayant gagné Cochin vers la mi-janvier de l'année suivante, il se rendit à Goa peu de temps après.

Cette ville possédait un séminaire appelé Sainte-Foi, où l'on élevait dans la piété et dans les lettres un grand nombre d'enfants de divers royaumes et de neuf ou dix langues différentes. Lorsque Xavier vint à Goa pour la première fois, on lui avait offert la direction de ce séminaire, et l'on n'avait rien épargné pour l'y décider. Mais le saint apôtre se sentant appelé à quelque chose de plus grand, et méditant déjà la conversion de tout un monde idolâtre, n'avait pas voulu se renfermer dans une ville, et, après avoir nommé un de ses compagnons pour l'emploi qu'on lui présentait, il était allé évangéliser la côte de la Pêcherie.

Sur ces entrefaites, Paul de Camerin et François

Mansilla étaient arrivés du Mozambique. On les avait retenus tous deux dans le séminaire, avec la permission du vice-roi, et c'est pour cela qu'ils n'étaient point aller trouver le père Xavier chez les Paravas.

De retour à Goa, Xavier mit au séminaire les Indiens qu'il avait amenés avec lui, et quelque besoin qu'il eût d'ailleurs de ses compagnons, il donna le soin des séminaristes au père Paul de Camerin. Le séminaire prit alors le nom de collége, et s'appela le collége de Saint-Paul, à cause du titre de l'église, qui était dédiée à la conversion de l'apôtre des gentils : de là vint aussi que les jésuites furent nommés en ces pays-là les pères de Saint-Paul, ou les pères Paulistes.

Le père Xavier demeura peu de temps à Goa, et retourna aussitôt à ses Paravas avec ce qu'il put trouver d'ouvriers évangéliques. Il eût bien voulu alors envoyer un missionnaire de la compagnie dans l'île de Socotora, ne pouvant y aller lui-même; car il n'avait pas oublié les Socotorins, ni la promesse qu'il avait faite à Dieu en leur faveur en les quittant; mais le peu de compagnons qu'il avait ne suffisaient pas pour les Indes, et ce ne fut que trois à quatre ans après qu'il y envoya le père Alphonse Cyprien.

Outre Mansilla, qui n'avait pas encore reçu la prêtrise, il mena à la côte de la Pêcherie deux prêtres indiens de nation, et un qui était de Biscaye, appelé Jean d'Ortiaga. Dès qu'ils furent arrivés, il parcourut avec eux tous les villages, et leur enseignait la manière d'attirer les idolâtres à la foi et d'y affermir les chrétiens. Leur ayant assigné ensuite à chacun un quartier de la côte pour le cultiver, il

entra plus avant dans les terres, et sans autre guide que l'esprit de Dieu il pénétra jusqu'à un royaume dont le langage lui était entièrement inconnu.

« Vous pouvez juger, écrit-il lui-même à Man-« silla, quelle vie je mène ici, par ce que je vais « vous dire. Je n'entends point la langue de ces « peuples, ils n'entendent point la mienne, et je « n'ai point de truchement : tout ce que je puis « faire est de baptiser les enfants et de servir les « malades, qu'on entend très-bien sans le secours « d'aucun interprète, pour peu qu'on voie ce qu'ils « souffrent. »

Ce fut là la prédication par laquelle il annonça Jésus-Christ, et fit valoir la foi chrétieune dans ce royaume. On n'a su ni le nom du pays, ni le fruit que produisirent ces œuvres de miséricorde : on sait seulement que le saint ne séjourna pas longtemps, et qu'une affaire fâcheuse le rappela à la côte de la Pêcherie lorsqu'il y pensait le moins.

Les Badages, peuple idolâtre et ennemi du nom chrétien, naturellement féroce, et toujours en guerre avec ses voisins, après s'être emparés par la force des armes du royaume de Pandi, vinrent faire irruption dans la Pêcherie tandis que Xavier en était absent. Les Paravas, effrayés à la venue de ces pillards, dont le nom était redoutable, prirent la fuite, abandonnèrent leur pays et ne songèrent qu'à sauver leur vie. Pour cela, ils se jetèrent tous en foule dans leurs barques, et gagnèrent, les uns de petites îles désertes, les autres des rochers et des bancs de sable qui sont entre le cap Comorin et l'île Ceylan. Mais que sert d'être à couvert de l'épée des ennemis quand on ne l'est pas de la faim? Ces malheureux, exposés aux ardeurs brûlantes du

soleil, manquaient de vivres dans leurs îles et sur leurs rochers, et il n'y avait pas de jour qu'il n'en mourût un grand nombre.

Cependant la nouvelle de l'excursion des Badages et de la fuite des chrétiens se répandit de tous côtés, et Xavier l'apprit dans le pays où il était. La disgrâce de ses chers Paravas le toucha jusqu'au fond du cœur; il courut à leur secours, et, ayant su que la famine les pressait, il passa aussitôt à la côte occidentale, demanda instamment aux Portugais de quoi assister ce pauvre peuple, et obtint vingt barques chargées de toutes sortes de provisions qu'il mena lui-même à ces îles et à ces rochers, où ce qui restait de Paravas languissait sans nulle espérance de soulagement, et n'attendait plus que la mort.

La vue du saint, qu'ils regardaient tous comme leur père, leur fit oublier en quelque façon leur infortune, et sembla leur rendre la vie. Il les consola de toutes les manières imaginables; et, dès qu'ils eurent repris tant soit peu leurs forces, il les conduisit à leurs habitations, d'où les Badages s'étaient retirés. Comme ces voleurs avaient tout emporté avec eux, et que les chrétiens de la Pêcherie étaient plus pauvres que jamais, il leur procura des aumônes, et il écrivit exprès à des chrétiens d'un autre côté, afin qu'ils secourussent leurs frères en cette extrême nécessité.

Les Paravas s'étant rétablis peu à peu, Xavier les laissa sous la conduite des missionnaires qu'il leur avait donnés, et tourna ses pensées ailleurs. Reprenant donc le chemin des côtes de l'occident, que les Portugais gardaient, il alla par terre, et toujours à pied, selon sa coutume, vers la côte de

Travancor, qui, depuis la pointe Comorin, s'étend environ trente lieues le long de la mer, et est remplie de villages. Dès qu'il y fut arrivé, ayant obtenu du roi de Travancor, par l'entremise des Portugais, la permission de publier la loi du vrai Dieu, il suivit la même méthode qu'à la Pêcherie, et cette pratique réussit si bien, que toute la côte devint chrétienne en fort peu de temps : il écrivit lui-même qu'en un mois il baptisa de sa main dix mille idolâtres, et que souvent en un jour il baptisait un village très-peuplé. Il dit encore que c'était pour lui un agréable spectacle de voir que, dès que ces infidèles avaient reçu le baptême, ils couraient, à l'envi l'un de l'autre, démolir les temples des idoles.

Au reste, ce fut alors proprement que Dieu communiqua la première fois à Xavier le don des langues dans les Indes, au rapport d'un jeune Portugais de Coïmbre nommé Vaz, qui le suivit en plusieurs de ses voyages, et qui raconta les choses dont il avait été lui-même témoin. Le saint homme parlait très-bien le langage de ces barbares, sans l'avoir appris, et pour les instruire il n'eut pas besoin de truchement. Comme il n'y avait point d'église capable de contenir les gens qui venaient l'entendre, il les menait dans une vaste campagne, au nombre de cinq à six mille; et là, montant sur un arbre pour être entendu de tout le monde, il leur prêchait les vérités éternelles; c'est là aussi qu'il célébrait quelquefois les divins mystères sous des voiles de navire qu'on tendait au-dessus de l'autel.

Les bramanes ne purent souffrir que le culte des pagodes fût abandonné de la sorte, et ils voulurent s'en venger sur celui qui était l'auteur d'un si

étrange changement. Pour exécuter leur dessein, ils engagèrent secrètement quelques idolâtres à lui tendre des embûches et à s'en défaire sans bruit. Les meurtriers l'attendirent plus d'une fois dans les ténèbres, et tâchèrent de le tuer à coups de flèches. Mais la Providence ne permit pas que toutes leurs flèches portassent, et il n'y en eut qu'une qui le blessa légèrement. Désespérés de l'avoir manqué, ils le cherchèrent partout, et, ne le rencontrant pas, ils mirent le feu à trois ou quatre maisons où ils crurent qu'il pourrait être. L'homme de Dieu fut contraint un jour de se cacher dans le fond d'une forêt, et il passa toute la nuit sur un arbre, pour se dérober à la fureur de ses ennemis. Il fallait souvent que les fidèles le gardassent jour et nuit, et ils se mettaient pour cela en armes tour à tour devant la maison où il était retiré.

Cependant les Badages, qui avaient ravagé la côte de la Pêcherie l'année précédente, animés d'eux-mêmes contre les chrétiens, et poussés peut-être par les démons, qui voyaient de jour en jour périr leur empire, excités aussi par le désir de la gloire, et surtout par l'espérance du butin, entrèrent dans le royaume de Travancor. Les habitants des villages maritimes prirent l'épouvante au bruit de l'armée ennemie, et, se retirant la plupart avec précipitation dans les terres, portèrent jusqu'à la cour la nouvelle de l'irruption des Badages. Le roi de Travancor rassembla aussitôt des troupes, et, s'étant mis à leur tête, alla au-devant des ennemis. La bataille devait être apparemment très-sanglante, et la victoire semblait assurée à ces voleurs vagabonds, qui étaient bien plus forts en nombre et plus aguerris.

Le père Xavier n'eut pas plutôt su que les Badages paraissaient, que, se prosternant en terre, il supplia le Seigneur de se montrer le protecteur de ces nouveaux chrétiens, si faibles encore dans la foi. Sa prière finie, il se lève; et, rempli d'un courage extraordinaire, ou plutôt de je ne sais quelle force divine qui le rendait intrépide, il prend une troupe de chrétiens fervents, et, le crucifix à la main, court avec eux vers la plaine où les ennemis étaient déjà rangés en bataille. Dès qu'il fut assez proche pour se faire entendre, il s'arrêta, et leur dit d'une voix menaçante : « Je vous défends, au nom du Dieu vivant, de passer outre, et je vous commande, de sa part, de retourner sur vos pas. »

Ce peu de paroles jeta la terreur parmi les soldats qui étaient à la tête de l'armée; ils demeurèrent interdits et comme immobiles. Ceux qui venaient après, voyant qu'on n'avançait point, en demandèrent la raison. Les premiers répondirent qu'ils avaient devant eux un homme inconnu, habillé de noir, d'une taille plus qu'humaine, d'un aspect terrible, et dont les yeux lançaient des éclairs. Les plus hardis voulurent s'éclaircir eux-mêmes de ce qu'on disait; ils furent saisis de frayeur, et tous prirent la fuite en désordre. Le roi fit appeler Xavier, l'embrassa comme le libérateur de Travancor, et, après l'avoir remercié devant tout le monde d'un si grand service, il lui dit : « Je me nomme le grand roi, et désormais vous vous nommerez le grand père. »

Le saint déclara au roi que c'était à Jésus-Christ, le Dieu des chrétiens, qu'on devait rendre des actions de grâces, et que pour lui on ne devait le regarder que comme un faible instrument qui ne

pouvait rien de lui-même. Le prince infidèle ne comprit pas ce langage : ses passions le retenaient dans l'erreur. Il ne laissa pas de faire publier par tout le royaume qu'on eût à obéir au grand père comme à sa propre personne, et que quiconque voudrait être chrétien le fût sans rien craindre.

Un édit si favorable à la loi du Ciel fit, malgré l'exemple du prince, une infinité de chrétiens, même dans sa cour ; mais ce furent surtout les actions miraculeuses de Xavier qui achevèrent de convertir tout ce royaume. Outre qu'il guérit toutes sortes de maladies, il ressuscita quatre morts, deux femmes et deux hommes. Ces résurrections firent tant de bruit dans tout le pays, et tant d'impression sur l'esprit des peuples, qu'on venait de toutes parts pour voir le grand père et recevoir de lui le baptême ; si bien que tout le royaume de Travancor fut soumis à Jésus-Christ en peu de mois ; le roi seulement demeura idolâtre avec les principaux de sa cour, par un terrible jugement de Dieu, qui abandonne quelquefois les princes à leurs passions déréglées, et qui s'éloigne des grands, tandis qu'il se communique aux petits.

LIVRE TROISIÈME

La réputation de Xavier ne demeura pas renfermée dans le royaume de Travancor; elle se répandit par toutes les Indes, et le Dieu des chrétiens y devint si vénérable en même temps, que les peuples les plus idolâtres envoyaient prier le saint homme de les venir baptiser. Il avait véritablement une extrême joie de voir les gentils rechercher d'eux-mêmes le chemin du ciel; mais il était affligé de ne pouvoir le montrer tout seul à tant de nations égarées.

Voyant la moisson si abondante, et les ouvriers en si petit nombre, il écrivit fortement au père Ignace en Italie, et au père Simon Rodriguez en Portugal, pour avoir des missionnaires.

Parmi les peuples idolâtres qui soupiraient après le baptême et qui désiraient d'être instruits, les Manarois furent les premiers qui députèrent vers le saint.

L'île de Manar est située vers la pointe la plus

septentrionale de Ceylan, et à la tête des bancs de Remanancor. Elle a un port très-commode, et il s'y fait un grand trafic ; mais le sol est si sablonneux et si sec, qu'il n'y vient rien, qu'en certains endroits que l'on cultive avec beaucoup de soins et de peines. Quoique cette île ne soit qu'à six degrés de la ligne, l'air y est très-tempéré et très-pur : les pluies qui chaque mois tombent du ciel régulièrement, jointes aux sources et aux rivières qui coulent partout, rafraîchissent encore plus la terre que les ardeurs du soleil ne l'échauffent.

Le père Xavier était occupé à établir la chrétienté de Travancor, lorsqu'il reçut l'ambassade de Manar. Comme il ne pouvait pas abandonner une Église naissante sans en craindre raisonnablement la ruine, il envoya à Manar un des prêtres qu'il avait laissés à la côte de la Pêcherie. Dieu donna tant de bénédictions aux travaux de ce missionnaire, que les Manarois, non-seulement se firent chrétiens, mais moururent généreusement pour la foi ; et voici l'occasion de leur martyre.

L'île de Manar était alors sous la domination du roi de Jafanapatan ; c'est ainsi qu'on nomme la partie septentrionale de Ceylan. Ce prince avait usurpé la couronne sur son frère aîné, et traitait tous ses sujets en esclaves. Il était surtout l'ennemi implacable de la loi chrétienne, bien qu'il feignît d'être ami des Portugais, dont la puissance seule pouvait mettre des bornes à sa tyrannie. Dès qu'il eut appris que les Manarois se faisaient chrétiens, il entra dans une fureur dont les tyrans seuls sont capables ; car il ordonna aussitôt que l'on fît passer des troupes dans l'île de Manar, et qu'on y tuât tout ce qui ne serait point idolâtre. L'ordre fut exécuté ponctuelle-

ment, et les hommes, les femmes, les enfants qui avait embrassé le christianisme périrent tous par l'épée.

Ce massacre, bien loin d'abolir la foi chrétienne, ne servit qu'à la rendre plus florissante; le tyran eut même la honte de voir ses officiers et ses domestiques quitter malgré lui leur ancienne religion. Mais ce qui l'irrita davantage fut le changement de son fils aîné. Ce jeune prince, touché de Dieu, se fit instruire par un marchand portugais qui avait commerce à la cour. Cela ne put se faire néanmoins si secrètement que le roi n'en eût connaissance. A la première nouvelle, il fit égorger son fils, et jeter le corps dans les champs pour servir de pâture aux bêtes.

Mais Dieu ne souffrit pas qu'une mort qui était si précieuse devant lui fût sans honneur et sans fruit devant les hommes. Le marchand portugais enterra de nuit son disciple, et le lendemain matin il parut une très-belle croix marquée sur la terre qui couvrait le corps du martyr. Ce spectacle surprit fort les infidèles; ils firent ce qu'ils purent pour effacer la croix en marchant dessus et en y jetant de la terre; elle reparut le jour suivant dans la même forme, et ils tâchèrent de l'effacer de nouveau : mais alors elle parut en l'air toute lumineuse et lançant des rayons de tous côtés. Les barbares qui la virent furent effrayés, et en même temps si touchés intérieurement, qu'ils se déclarèrent chrétiens. La sœur du roi, princesse naturellement vertueuse, ayant embrassé la foi en secret, instruisit elle-même son fils et son neveu, frère du martyr; mais en les mettant dans la voie du ciel elle eut soin de les dérober à la cruauté du tyran. Elle s'adressa pour ce sujet au

Portugais dont nous avons parlé, et, lui confiant les deux princes, le chargea de les mener au séminaire de Goa.

Le père Xavier, qui fut informé de tout, jugea qu'il fallait profiter d'une occasion si favorable. En conséquence il fit venir Mansilla de la côte de la Pêcherie, et, l'ayant chargé de la chrétienté de Travancor, il se mit en chemin par terre pour aller trouver le vice-roi des Indes, qui était à Cambaye.

Outre les raisons qui regardaient le roi de Jafanapatan, le saint en avait d'autres qui l'obligeaient à faire ce voyage. La plupart des Européens qui étaient aux Indes, et surtout les ministres de la couronne de Portugal, menaient une vie licencieuse, qui rendait la foi odieuse et scandalisait également les idolâtres et les fidèles.

Xavier avait pris la route de Cochin, le long des côtes de la mer. Il y arriva le 16 décembre 1544, et y rencontra Michel Vaz, vicaire général des Indes. En lui exposant les motifs de son voyage, il le porta à passer lui-même en Portugal sur un navire qui était tout prêt à faire voile. Xavier loua Dieu du dessein de Vaz, et, après lui avoir remis pour le roi Jean III une lettre dans laquelle il le conjurait par les motifs les plus pressants de faire servir sa puissance à la gloire de Dieu, et d'employer les moyens nécessaires pour réprimer les scandales, il se mit en mer à Cochin, et fit voile vers Cambaye.

Dès qu'il fut arrivé à Cambaye, Xavier alla voir le vice-roi, et n'eut pas de peine à lui persuader ce qu'il voulut touchant les affaires de Jafanapatan; car, outre que Sosa avait une entière confiance au père François et beaucoup de zèle pour la religion, l'expédition que lui proposait Xavier était la plus

glorieuse que les Portugais pussent entreprendre, puisqu'il s'agissait de châtier un tyran, de déposséder un usurpateur et de rétablir un roi légitime.

Le vice-roi écrivit donc des lettres et expédia des courriers aux capitaines de Comorin et de la Pêcherie, avec ordre d'assembler dans Négapatan tout ce qu'il y avait là de troupes et d'aller fondre sur le roi de Jafanapatan, sans lui donner le temps de se reconnaître. Il leur commandait aussi de prendre vif le tyran, s'ils pouvaient, et de remettre entre les mains du père François, qui souhaitait sa conversion et non pas sa mort, et qui espérait que le sang des martyrs de Manar lui obtiendrait la rémission de ses crimes.

Xavier, ranimé par de si belles espérances, reprit la route de Cochin, où il prétendait travailler au salut des âmes pendant qu'on ferait les préparatifs de la guerre. Il y fut très-bien reçu du secrétaire d'État Côme Annez, son intime ami, qui était venu là pour des affaires importantes. L'homme de Dieu demeura environ trois semaines à Cochin, remplissant toute la ville du bruit des miracles qu'il opérait et de la sainteté de sa vie, et vers la fin du mois de mai il fit voile du côté de Ceylan, pour passer de là à Négapatan, où la flotte portugaise était déjà toute prête. Passant par l'île des Vaches, qui est près des bancs de Ceylan, du côté du nord, il ressuscita un enfant, fils d'un Sarrasin, et c'est tout ce qu'on sait de ce miracle. Il voulut voir dans son voyage l'île de Manar, où plus de six cents chrétiens avaient été massacrés pour la foi, ainsi que nous l'avons dit; y étant descendu, il baisa plusieurs fois la terre qui avait été arrosée du sang des martyrs au village de Pasim.

Dès que les Manarois surent que le grand père, si célèbre dans les Indes, était à Pasim, ils s'assemblèrent environ trois mille, la plupart gentils, et, s'étant rendus au village, ils le supplièrent très-humblement de les délivrer de la peste dont leur île était alors désolée.

Xavier demanda trois jours pour obtenir du Ciel la grâce qu'on lui demandait à lui-même. Durant ce temps il ne fit que représenter à Dieu les mérites des martyrs de Pasim. Avant la fin des trois jours il fut exaucé, la peste cessa, et tous les malades recouvrèrent la santé au même moment. Un miracle si visible les fit tous croire en Jésus-Christ, et l'apôtre les baptisa de sa main.

Il passa ensuite de Manar à Négapatan; mais il trouva les choses dans une situation bien différente de ce qu'il croyait. La flotte portugaise se dissipait tous les jours, et les chefs, qui avaient fait paraître tant d'ardeur pour la guerre sainte, étaient les premiers à la condamner. Il eut beau leur remettre devant les yeux l'honneur de la nation et celui de Dieu, l'intérêt qui les aveuglait leur fit oublier qu'ils étaient et Portugais et chrétiens.

Comme les saints ne veulent jamais que ce que Dieu veut, Xavier abandonna tout à fait l'expédition de Jafanapatan, et ne pensa plus qu'à retourner au royaume de Travancor. Dès qu'il fut en mer, il jeta les yeux vers l'île de Ceylan, qu'on voyait de loin, et s'écria en pleurant sur elle : « Ah! malheureuse île, de combien de cadavres te vois-je couverte, et quels ruisseaux de sang t'inondent de tous côtés! » Ces paroles désignaient ce qui arriva dans la suite lorsque don Constantin de Bragance et, après lui, don Hurtade de Mendoze passèrent au fil de l'épée

tous ces insulaires, et que le roi de Jafanatapan, pris dans son palais, y fut mis à mort avec son fils aîné, comme si la justice divine n'eût différé la punition de ce cruel persécuteur des chrétiens que pour la rendre plus terrible et plus mémorable.

Quelque envie qu'eût le père Xavier de regagner Travancor, le vent lui fut si contraire, qu'il ne put pas même voguer vers la côte. Il jugea par là que Dieu l'appelait ailleurs, et il résolut de porter la lumière de l'Évangile d'île en île et de royaume en royaume, jusqu'aux dernières extrémités de l'Orient. Les nouvelles qu'il apprit pendant sa navigation le firent penser d'abord à une île située sous la ligne équinoxiale, entre les Moluques et Bornéo, appelée Célèbes. On lui dit que les habitants de cette île avaient déjà entendu parler des vérités du christianisme; que depuis peu de temps même un marchand portugais avait converti deux princes de ce pays, qui l'avaient prié de leur envoyer des prêtres.

Ces dispositions parurent au père Xavier les plus favorables du monde pour l'Évangile; il pleura de joie en entendant de si heureuses nouvelles, et crut que son ministère évangélique demandait de lui qu'il achevât de convertir ces royaumes.

Cependant il lui sembla qu'avant de se déterminer au voyage de Célèbes il devait consulter Dieu là-dessus; et, pour le faire comme il faut, il lui vint en pensée d'implorer les lumières du Ciel sur le tombeau de saint Thomas, l'ancien fondateur et le premier père de la chrétienté des Indes, qu'il avait pris pour son patron et pour son guide dans toutes ses courses. Il résolut donc d'aller en pèlerinage à Méliapor.

Cette ville est celle qu'on appelle aujourd'hui

communément San-Thomé, parce que l'apôtre saint Thomas y a fait un long séjour et y a souffert le martyre.

Dès que Xavier y fut arrivé, le vicaire de Méliapor, qui avait entendu parler de lui comme d'un successeur des apôtres et d'un homme envoyé de Dieu pour la conversion des Indes, alla lui offrir l'hospitalité. Le père l'accepta, parce que la maison joignait l'église où reposaient les reliques de saint Thomas, et qu'il pouvait aisément s'y rendre la nuit, pour consulter Dieu à son aise sur le voyage à Célèbes.

Quoique le saint ne fût venu à Méliapor que pour s'instruire des ordres du Ciel dans la solitude, il ne laissa pas de vaquer un peu au salut des âmes. Sa sainte vie faisait valoir ses discours, et sa vue seule avait la force de toucher les cœurs. Le peuple se mit même dans l'esprit que quiconque ne suivait pas les conseils du père François mourait ennemi de Dieu, et l'on racontait la fin malheureuse de quelques pécheurs qui, étant pressés par Xavier de faire une prompte pénitence, avaient différé de se convertir. Cette opinion populaire contribua beaucoup au changement de la ville; et souvent la crainte d'une mort funeste rompait tout à coup des commerces criminels de plusieurs années.

Enfin le père fit dans Méliapor tout ce qu'il voulut, et des témoins irréprochables ont déposé qu'il laissa la ville si différente de ce qu'elle était quand il y vint, qu'on ne la reconnaissait plus.

Après avoir demeuré quatre mois à Méliapor, Xavier en partit au mois de septembre de l'an 1545, malgré les larmes du peuple, qui voulait le retenir, et il prit la route de Malacca, dans le dessein de passer de là à Célèbes.

Avant de s'embarquer, il écrivit au père Paul de Camerin, à Goa, que quand les pères de la compagnie qu'on attendait de jour en jour du Portugal seraient arrivés, deux de ces nouveaux missionnaires accompagnassent les princes de Jafanapatan, lorsque les Portugais entreprendraient de rétablir le roi légitime; car on projetait de renouer l'expédition qu'un lâche intérêt avait rompue. Mais ce projet ne s'exécuta point, et ces princes moururent l'un après l'autre en moins de deux ans, sans que leur conversion fût utile qu'à eux-mêmes.

Tandis que le vaisseau qui portait Xavier traversait le golfe de Ceylan, il se présenta une occasion de charité que le saint ne laissa pas échapper. Les matelots et les soldats passaient le temps, selon leur coutume, à jouer aux cartes. Deux soldats s'attachèrent au jeu plus par avarice que par divertissement, et l'un d'eux joua toujours d'un si grand malheur, qu'il perdit non-seulement tout son argent, mais encore celui qu'on lui avait mis entre les mains pour le faire profiter. N'ayant plus rien à perdre, il se retira en maudissant sa mauvaise fortune et blasphémant le nom de Dieu. Son désespoir le porta si loin, qu'il se serait jeté dans la mer ou percé de son épée, si on ne l'en eût empêché. Xavier apprit les emportements de ce malheureux, et vint aussitôt à son secours. Il l'embrassa avec tendresse et fit ce qu'il put pour le consoler; mais le soldat, que la fureur transportait encore, repoussa le père et lui dit même des injures. Xavier, s'étant un peu recueilli pour consulter Dieu, alla emprunter cinquante réaux à un des passagers, les porta au soldat et lui conseilla de se racquitter. Le soldat reprit cœur alors, et joua si heureusement, qu'il gagna beau-

coup plus qu'il n'avait perdu. Le saint, qui était présent, prit sur le gain du jeu ce qu'on lui avait prêté, et voyant le joueur dans une situation tranquille, le tourna si bien, que celui qui n'avait pas voulu l'écouter auparavant, persuadé par ses discours, ne mania plus jamais les cartes et devint un homme exemplaire.

Ils abordèrent à Malacca le 25 septembre. Comme c'est une des villes de l'Inde où le saint a eu le plus d'affaires et a fait le plus de voyages, il ne sera pas inutile d'en dire ici quelque chose. Elle est située au delà du golfe du Bengale, vers la tête de cette péninsule qui de l'embouchure de l'Ava s'étend au midi, près de la ligne équinoxiale, et elle est à deux degrés et demi d'élévation vis-à-vis de l'île de Sumatra, que les anciens, qui n'avaient pas pratiqué ce canal, ont crue jointe à la terre ferme.

Malacca était sous la domination des rois de Siam jusqu'au moment où les Sarrasins, qui y trafiquaient, devenus puissants, la firent d'abord mahométane, puis la révoltèrent contre son prince légitime, et y établirent enfin un monarque de leur secte, nommé Mahomet. Il n'y avait point alors de ville plus célèbre pour le débit des marchandises, et où il y eût un plus grand concours de nations différentes; car outre les peuples de Guzurate, d'Aracan, de Malabar, de Pégu, de Sumatra, de Java et des Moluques, les Arabes, les Persans, les Chinois et les Japonais y faisaient trafic; aussi avait-on étendu la ville le long de la mer, pour la commodité du négoce.

De toutes les nations de l'Asie, il n'y en a point dont la complexion soit plus portée au plaisir, et

il semble que cela vienne de la température de l'air; car le printemps est là éternel, nonobstant le voisinage de la ligne. Les habitants suivent fort leurs inclinations naturelles, et ce n'est chez eux que parfums, que musique, que festins, pour ne rien dire des voluptés, où ils ne gardent aucune mesure. Il n'y a pas jusqu'à la langue qu'ils parlent qui ne se sente de la mollesse du pays. On la nomme Malaya; et c'est de toutes les langues de l'Orient la plus délicate et la plus douce.

Don Alphonse d'Albuquerque conquit Malacca l'an 1511; et trente mille hommes, avec huit mille pièces d'artillerie et un nombre infini d'éléphants et de navires, ne purent la défendre. Elle fut prise par force, en deux assauts, par huit cents Portugais fort braves, secondés de peu de gens amenés de Malabar. Albuquerque la livra au pillage pendant trois jours, et le roi maure n'eut point d'autre parti à prendre que de s'enfuir avec cinquante hommes. Les Portugais y bâtirent une citadelle que les gouverneurs des Indes fortifièrent dans la suite, mais non pas de telle sorte qu'elle fût à l'épreuve de l'insulte des barbares, qui l'attaquèrent plusieurs fois et la ruinèrent en partie.

Xavier n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il alla voir le gouverneur de la ville, pour lui exposer son dessein sur Célèbes. Le gouverneur dit au père qu'il avait envoyé depuis peu à cette île un prêtre de très-sainte vie, avec des soldats portugais, et qu'il en attendait des nouvelles tous les jours; que cependant il était d'avis qu'il demeurât à Malacca jusqu'à ce qu'on sût l'état véritable des chrétiens de Célèbes. Xavier crut le gouverneur, et se retira à l'hôpital, qu'il choisit pour le lieu de sa demeure.

Le peuple y courut en foule pour voir l'homme apostolique dont la réputation était si grande dans tout l'Orient. Les pères et les mères le montraient à leurs enfants, et l'on remarqua que le serviteur de Dieu, en caressant les petits Portuguais, les appelait chacun par son nom, comme s'il les eût connus, et qu'il n'eût pas été un étranger arrivé tout nouvellement.

Au reste, il trouva dans la ville une horrible corruption de mœurs. Les Portugais qui étaient là, éloignés et de l'évêque et du vice-roi des Indes, vivaient avec une licence effrénée, sans nulle crainte des lois ecclésiastiques ni civiles : l'avarice, l'intempérance, l'impudicité, l'oubli de Dieu, régnaient partout, et l'habit seul, ou plutôt l'excès des vices, distinguait les chrétiens des infidèles.

Un état si malheureux fit comprendre au père Xavier que son séjour dans Malacca ne serait peut-être pas inutile; mais, avant d'entreprendre la réformation d'une ville si corrompue, il s'employa quelques jours uniquement au service des malades, passa plusieurs nuits en oraison, et fit des austérités extraordinaires.

Après ces préparatifs, il commença des instructions publiques, de la manière qu'il avait fait la première fois dans Goa. Allant le soir par les rues, la clochette en main, il disait à haute voix : « Priez Dieu pour ceux qui sont en état de péché mortel. » Par là il remettait insensiblement dans l'esprit des pécheurs les désordres de leur vie; car, voyant les mauvaises dispositions de leur cœur, et combien il est aisé d'aigrir le mal si l'on y applique de violents remède, il tempéra plus que jamais l'ardeur de son zèle. Bien qu'il eût naturellement le visage serein

et la conversation agréable, sa gaïeté et tous les charmes de son humeur semblèrent redoubler à Malacca.

L'apôtre gagna par là tous les cœurs, et devint en quelque façon maître de la ville. Mais en quoi il réussit davantage, ce fut à rétablir l'usage de la confession, qui était presque entièrement aboli. Les hommes et les femmes vinrent en foule au tribunal de la pénitence, et le père n'y pouvait suffire.

Il ne laissa pas d'étudier la langue malaise, qui a cours dans toutes les îles qui sont au delà de Malacca, et qui en est comme la langue universelle. Son premier soin fut de traduire en malais le petit catéchisme qu'il avait composé à la côte de la Pêcherie, et une instruction plus simple qui traitait des principaux devoirs du chrétien. Il apprit cela par cœur; et pour se faire mieux entendre il fit une étude particulière de la prononciation.

Avec ce secours et celui des interprètes, qui ne lui manquaient pas au besoin, il convertit beaucoup d'idolâtres, de mahométans et de juifs, entre autres un fameux rabbin, qui abjura publiquement le judaïsme. Ce rabbin, qui avait pris au commencement pour des fables ou pour des prestiges ce qu'on disait de Xavier, reconnut la vérité par ses propres yeux; car jamais le saint ne fit tant de miracles qu'à Malacca. Les dépositions juridiques des témoins de ce temps-là portent que tous les malades qu'il touchait guérissaient, et que ses mains semblaient avoir une vertu salutaire contre toutes sortes de maux.

Pendant que les choses se passaient ainsi à Malacca, un navire de Goa y apporta au père Xavier

des lettres d'Italie et de Portugal qui lui apprirent que don Juan de Castro, successeur de don Alphonse de Sosa dans le gouvernement des Indes, avait amené de Portugal à Goa trois missionnaires que le père Ignace envoyait à son secours. Xavier disposa d'eux aussitôt, en ordonnant par lettres que l'un demeurerait dans le séminaire de Sainte-Foi, pour y enseigner les principes de la langue latine à la jeunesse indienne, et que les deux autres iraient joindre François à la côte de la Pêcherie.

Pour lui, ayant attendu plus de trois mois des nouvelles de Célèbes, comme il vit que la saison propre au retour du navire que le gouverneur de Malacca avait envoyé était tout à fait passée, et qu'aucun vaisseau ne tournait de ce côté-là, il jugea que la Providence ne voulait pas se servir de lui présentement pour l'instruction de ces peuples qui avaient un prêtre chez eux. Néanmoins, afin d'être plus prêt à les secourir dès que le Ciel lui en ferait naître l'occasion, il eut la pensée d'aller à d'autres îles voisines, qui étaient absolument dépourvues de ministres évangéliques.

Il s'embarqua pour Amboine le premier jour de janvier de l'année 1546, sur un navire qui faisait voile pour les îles Banda. Le capitaine du vaisseau était Portugais, les matelots et les soldats étaient Indiens, tous presque de différentes contrées, et la plupart mahométans ou gentils. Le saint les gagna à Jésus-Christ pendant le voyage; et ce qui convainquit les infidèles de la vérité du christianisme, c'est que, quand le père Xavier leur expliquait les mystères de la foi en une langue, chacun d'eux l'entendait en la sienne, comme s'il en eût parlé plusieurs à la fois.

Il y avait déjà un mois et demi qu'ils étaient sur mer sans qu'ils découvrissent Amboine. Le pilote crut qu'ils l'avaient passé, et fut là-dessus fort en peine, ne sachant comment revenir, parce qu'ils avaient le vent droit en poupe. Xavier, voyant l'inquiétude du pilote: « Ne vous embarrassez point, lui dit-il, nous sommes encore dans le golfe, et demain nous verrons Amboine au point du jour. » En effet, le lendemain matin ils se trouvèrent en vue de l'île; ils y abordèrent le 16 février.

Il y avait dans toute l'île sept villages de chrétiens, naturels du pays, mais sans aucun prêtre, parce que le seul qui y était venait de mourir. Xavier commença par visiter ces villages, et il baptisa d'abord quantité d'enfants, qui moururent immédiatement après leur baptême, « comme si, dit-il lui-même dans une de ses lettres, la Providence divine ne leur eût prolongé la vie que jusqu'à ce qu'on leur eût ouvert la porte du ciel. »

Ayant su que plusieurs familles s'étaient retirées du rivage de la mer dans le fond des bois et dans les cavernes des montagnes, pour se mettre à couvert de la fureur des barbares, leurs voisins et leurs ennemis, qui pillaient les côtes et massacraient ou faisaient esclave tout ce qui tombait entre leurs mains, il alla chercher ces pauvres sauvages parmi l'horreur de leurs rochers et de leurs forêts, et il vécut avec eux autant qu'il fallut pour leur faire bien connaître les devoirs du christianisme, que la plupart ignoraient.

Après avoir instruit les fidèles, il se mit à prêcher la foi aux idolâtres et aux Maures; et Dieu donna tant de bénédictions à la parole de son serviteur, que la plus grande partie de l'île se fit chré-

tienne. Il bâtit des églises en chaque village, et choisit les plus raisonnables, les plus habiles et les plus fervents, pour être les maîtres des autres, jusqu'à ce qu'il vint là des pères de la compagnie.

Pendant que Xavier travaillait de la sorte à Amboine, deux armées navales y arrivèrent: l'une de Portugais, avec trois navires; l'autre d'Espagnols, avec six vaisseaux de guerre. Les Espagnols étaient venus du Mexique pour conquérir les Moluques au nom de l'empereur Charles-Quint, à ce qu'ils disaient; mais leur entreprise ne réussit pas. Ils s'étaient engagés dans une expédition injuste contre les droits du Portugal et sans l'ordre de Charles-Quint; car ce prince, à qui le roi Jean III fit des plaintes là-dessus, désavoua ses sujets, et permit qu'on les traitât comme des corsaires.

Les Portugais n'en usèrent pas toutefois ainsi; mais il semble que Dieu les vengea en affligeant les Espagnols d'une fièvre contagieuse, qui ruina la plus grande partie de la flotte. C'était un triste spectacle de voir les soldats et les matelots couchés çà et là dans leurs navires ou sur le rivage, sous des cabanes couvertes de feuilles. Le mal qui les consumait éloignait tout le monde d'eux, et plus ils avaient besoin de secours, moins ils en recevaient du peuple de l'île.

A la première nouvelle qu'eut Xavier de leur maladie, il quitta tout pour les secourir, et l'on ne saurait imaginer ce que la charité lui fit faire en cette rencontre. Il était le jour et la nuit dans un mouvement continuel, soulageant tout à la fois les corps et les âmes, assistant les moribonds, ensevelissant les morts et les enterrant lui-même. Comme les malades n'avaient ni aliments ni re-

mèdes, il leur en procurait de tous côtés ; celui qui lui en fournit davantage fut un Portugais nommé Jean d'Araus, avec lequel il était venu de Malacca à Amboine.

Néanmoins, comme le mal croissait tous les jours de plus en plus, Araus eut peur de s'appauvrir par ses charités, et de tendre qu'il était envers les pauvres, il devint si dur pour eux, qu'on ne pouvait plus rien tirer de lui.

Un jour le père Xavier lui envoya demander du vin pour un malade qui avait des faiblesses continuelles ; Araus en donna avec répugnance, et dit qu'on ne vînt plus lui en demander, qu'il avait besoin du reste pour lui : car quand il n'en aurait plus, où voulait-on qu'il en prît ? Ces paroles ne furent pas plutôt rapportées au père François, qu'enflammé d'une sainte indignation : « A quoi pense Araus, dit-il, de garder son vin pour lui, et de le refuser aux membres de Jésus-Christ ? La fin de sa vie est proche, et après sa mort tout son bien sera distribué aux pauvres. » Il lui annonça sa mort à lui-même, et l'événement vérifia la prédiction, comme nous le verrons dans la suite.

Quoique la peste n'eût pas tout à fait cessé, et qu'il y eût encore des malades sur les vaisseaux, la flotte espagnole fit voile pour Goa, pressée par l'hiver, qui approchait, et qui commence au mois de mai en ces pays-là.

Après que les Espagnols furent partis, Xavier fit de petites courses aux environs d'Amboine, et visita quelques îles à demi désertes, en attendant l'occasion d'un navire qui le portât aux Moluques, plus proches de Célèbes qu'Amboine. Une de ces îles est Baranura ; ils y demeurèrent huit jours, et après

ils firent voile vers Rosalao, où Xavier prêcha d'abord comme il avait fait à Baranura. Mais les idolâtres qui habitaient ces deux îles, extrêmement vicieux, tout à fait brutaux, et n'ayant guère de l'homme que la figure, n'ajoutèrent point foi à ses paroles, et un seul d'entre eux, plus raisonnable que les autres, crut en Jésus-Christ; si bien que le saint apôtre, au sortir de Rosalao, ôta ses souliers de ses pieds, et les secoua pour ne pas remporter avec lui la poussière d'une terre si maudite.

A la vérité cette seule conversion en valut plusieurs. Le saint donna, au baptême, son nom de François à l'idolâtre converti, et lui prédit qu'il mourrait très-saintement en invoquant le nom de Jésus. On remarqua la prophétie, qui rendit fameux ce nouveau fidèle, et qui s'accomplit quarante ans après; car ce chrétien, ayant quitté son île barbare, et s'étant fait soldat, servit les Portugais en diverses occasions, jusqu'au moment où, en 1588, il fut blessé à mort, dans un combat, au service de don Sanche Vasconcellos, gouverneur d'Amboine, qui était en guerre avec le Sarrasin Hiamao. On porta François dans le camp, et plusieurs, tant Indiens que Portugais, y coururent pour voir comment s'accomplirait la prédiction du bienheureux père Xavier. Ils virent tous le soldat mourir avec des sentiments extraordinaires de piété, et disant sans cesse: « Jésus, assistez-moi. »

L'île d'Ulate, qui est plus peuplée et moins sauvage que celle de Baranura et de Rosalao, ne fut pas si sourde ni si rebelle à la voix du saint; il la trouva toute en armes, et le roi assiégé dans sa ville, tout prêt à se rendre, non par manque de

courage ni de gens, mais faute d'eau, parce que les ennemis avaient coupé les fontaines, et qu'il n'y avait nulle apparence de pluie ; de sorte que, pendant les grandes chaleurs qu'il faisait, les hommes et les chevaux ne pouvaient plus vivre.

L'occasion parut belle au père Xavier pour gagner à Jésus-Christ les vaincus et peut-être les vainqueurs. Plein d'une généreuse confiance en Dieu, il trouva le moyen d'entrer dans la ville ; et, s'étant fait présenter au roi, il s'offre à lui fournir le secours qui lui manque. « Permettez-moi, dit-il, de dresser ici une croix, et confiez-vous au Dieu que je suis venu vous annoncer ; c'est le Seigneur et le maître de la nature, qui, quand il lui plaît, ouvre les sources du ciel et en arrose la terre. Mais au cas qu'il pleuve, ajouta Xavier, promettez-moi que vous reconnaîtrez sa puissance, et que vous et vos sujets embrasserez sa loi. »

Dans l'extrémité où le roi était réduit, il consentit sans peine à ce que le père voulut, et s'obligea même, sur la foi publique, à tenir exactement sa parole, pourvu que ce qu'on lui faisait espérer ne manquât pas. Alors Xavier ayant fait faire une grande croix, la planta au lieu le plus élevé de la ville, et là, à genoux, parmi une foule de soldats, d'enfants et de femmes, que la nouveauté du spectacle attira autant que l'attente du succès, il représenta à Dieu la mort de son Fils, et le conjura par les mérites de ce Sauveur crucifié, qui avait répandu son sang pour tous les hommes, de ne pas refuser un peu d'eau au salut d'un peuple idolâtre.

A peine le saint eut commencé sa prière, que le ciel se couvrit, et, dès qu'elle fut achevée, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à ce qu'on eût

fait des provisions d'eau. Les ennemis, qui n'espéraient plus prendre la ville, levèrent aussitôt le siége, et le roi, avec tout le peuple, reçut le baptême de la main du père Xavier; il voulut même que d'autres îles qui relevaient de sa couronne adorassent Jésus-Christ, et il engagea le saint à y aller publier la foi. Xavier employa plus de trois mois dans tous ces petits voyages; après quoi, étant revenu à Amboine, il s'embarqua sur un navire portugais qui faisait voile pour les Moluques.

Ce qu'on appelle les Moluques est une contrée dans l'océan Oriental, divisée en plusieurs îles assez petites, situées près de l'équateur, très-fertiles en clous de girofle et fort renommées par le trafic des épiceries. On en compte cinq principales, Ternate, Tidor, Motir, Macian et Bacian.

Ternate est la plus grande des Moluques, et c'est de ce côté que le père Xavier prit sa route. Il avait à passer une golfe de quatre-vingt-dix lieues, très-périlleux. Le navire qui portait le père était un de ces vaisseaux qu'on appelle dans le pays *caracores*, longs et étroits comme des galères, et qui se conduisent à voiles et à rames. Un autre navire tout semblable, où était un Portugais nommé Jean Galvan avec tout son bien, partit en même temps d'Amboine, et tous deux allaient de compagnie à Ternate.

Au milieu du golfe, une bourrasque les surprit et les écarta si loin l'un de l'autre, qu'ils se perdirent de vue. La caracore de Xavier, après avoir été sur le point d'être submergée plusieurs fois, se sauva enfin, et gagna le port de Ternate par une espèce de miracle. Pour celle de Galvan, on ne savait ce qu'elle était devenue, et l'on n'en apprit des nouvelles que par une révélation évidente. Le premier

jour de fête que le père prêcha au peuple, il s'arrêta tout court au milieu de son discours, et il dit ensuite : « Recommandez à Dieu l'âme de J. Galvan, qui a péri dans le golfe. » Quelques-uns de ses auditeurs, amis de Galvan, et intéressés dans la caracore, coururent aux matelots qui avaient amené le père, et leur demandèrent ce qu'ils savaient de certain d'une si funeste nouvelle. Ils répondirent qu'ils ne savaient rien, sinon que la tourmente avait séparé les deux caracores. Les Portugais reprirent courage à ces paroles, et s'imaginèrent que le père François n'avait point d'autre connaissance que les matelots; mais ils se détrompèrent bientôt par leurs propres yeux, car trois jours après ils virent sur le rivage le corps de Galvan et les débris du navire que la mer y avait jetés.

Presque en même temps, lorsque le père disait la messe, se tournant vers le peuple pour dire *Orate, fratres,* il ajouta : « Priez aussi pour Jean d'Araus, qui vient de mourir à Amboine. » Ceux qui étaient présents marquèrent et le jour et l'heure, pour voir si ce que le père disait se trouvait véritable. Dix à douze jours après il arriva un navire d'Amboine, et on sut la vérité, non-seulement par diverses lettres, mais encore par un Portugais qui avait vu mourir Araus au même moment que Xavier invita le peuple à prier Dieu pour le repos de son âme. Cet Araus était le marchand qui avait refusé de son vin aux malades de la flotte espagnole, et à qui le saint homme avait annoncé une mort prochaine. Il tomba malade dès que Xavier fut parti; et, comme il n'avait ni enfants ni héritiers, tout ce qui lui appartenait fut distribué aux pauvres après son décès, selon la coutume du pays.

Le naufrage de Galvan et la mort d'Araus confirmèrent ce qu'on avait ouï dire à Ternate de la sainteté du père François, et lui acquirent dès les premiers jours un fort grand crédit.

Pour savoir combien les travaux du père furent utiles aux Ternatins, il suffit de dire ce qu'il a écrit lui-même, que d'un grand nombre d'hommes débauchés qui étaient à Ternate quand il y arriva, tous, excepté deux, avaient quitté leurs désordres quand il en partit.

Le changement de mœurs qui parut dans les chrétiens ne servit pas peu à la conversion des Sarrasins et des idolâtres. Plusieurs de ces infidèles embrassèrent le christianisme; mais la plus illustre conversion fut celle d'une fameuse Sarrasine nommée Niachile Pocaraga, fille d'Almansor, roi de Tidor, et femme de Boleïfe, qui était roi de Ternate avant que les Portugais eussent conquis l'île, princesse fort attachée à sa secte, et ennemie mortelle des chrétiens ou plutôt des Portugais. Sa haine contre eux semblait assez bien fondée; car les ayant reçus dans son royaume, et leur ayant même permis de s'y établir en un des endroits de l'île pour la facilité de leur commerce, elle en fut si maltraitée, qu'après la mort du roi son époux il ne lui resta que le nom de reine, et, par leurs intrigues, les trois princes ses enfants perdirent la couronne, la liberté et la vie. Sa fortune malheureuse la fit errer durant quelques années d'île en île; mais la Providence, qui avait ses desseins sur elle, la ramena enfin à Ternate vers le temps que Xavier y vint. Elle y vivait retirée et sans autorité, gardant toujours de sa première condition un air de fierté que les grands conservent quelquefois jusque dans les fers.

Le saint trouva le moyen de la voir et de lui parler. Dès les premiers entretiens il lui donna de grandes idées du royaume de Dieu; il lui fit entendre pourtant combien ce royaume est facile à acquérir, et que, quand on le possède une fois, on ne doit point craindre de le perdre : tellement que la princesse sarrasine, qui n'avait plus rien à espérer sur la terre, tourna ses pensées et ses désirs vers le ciel. Comme elle était très-savante dans la loi de Mahomet, il fallut disputer souvent avec elle; mais le père lui éclaircit tous ses doutes. Elle se rendit donc aux raisons du saint, ou plutôt à la grâce de Jésus-Christ, et elle fut baptisée publiquement par Xavier, qui lui donna le nom d'Isabelle.

Il ne se contenta pas de la faire chrétienne. Lui voyant un fond admirable pour la piété, l'esprit droit, le cœur tendre, toutes les inclinations nobles et bonnes, il la cultiva avec un soin extraordinaire, et l'avança peu à peu dans les voies les plus sublimes et les plus solides de la vie spirituelle : en sorte que Niachile devint, par ses éminentes vertus, plus estimée et honorée des Indiens et des Portugais que lorsqu'elle était sur le trône avec tout l'éclat et tout le pouvoir de la royauté.

Pendant le séjour que fit Xavier dans Ternate, il entendit parler de certaines îles qui en sont éloignées d'environ soixante lieues vers l'orient, et qui prennent leur nom de la principale, appelée communément l'île du Maure. On lui raconta que les insulaires, quelque barbares qu'ils fussent, étaient baptisés la plupart, mais que la foi avait été abolie chez eux presque en même temps qu'elle y avait été introduite; c'est ce qui le détermina à y aller prêcher l'Évangile, après avoir été trois mois à

Ternate. Dès que l'on sut son dessein, on mit tout en œuvre pour le rompre. Ses amis lui dirent d'abord que c'était un pays également affreux et stérile, que l'air y était si grossier et si malsain, que les étrangers ne pouvaient y vivre; de plus, que les gens du pays surpassaient en cruauté et en perfidie tous les barbares du monde, que le christianisme n'avait point adouci leurs mœurs, qu'ils s'empoisonnaient les uns les autres, qu'ils se nourrissaient de chair humaine, et que, quand quelqu'un de leur famille venait à mourir, ils lui coupaient les pieds et les mains, dont ils se faisaient un mets délicat; que leur inhumanité allait si loin, que, lorsqu'ils voulaient faire un festin superbe, ils priaient un de leurs amis de leur prêter son père, déjà vieux, pour le donner à manger aux conviés, avec promesse de lui rendre la pareille en une semblable occasion.

Les Portugais et les Indiens, qui aimaient Xavier, ajoutaient que, si ces sauvages n'épargnaient pas leurs compatriotes et leurs parents, ils épargneraient bien moins encore un étranger et un inconnu; qu'il fallait les faire hommes avant de les faire chrétiens : et comment imprimerait-il les principes de la loi divine dans des cœurs qui n'avaient aucun sentiment d'humanité? Quand il aurait assez de bonheur pour les apprivoiser, et même pour les convertir, combien cela durerait-il? Tout au plus tant qu'il vivrait avec eux; qu'après lui il ne se trouverait personne qui voulût s'exposer à une mort certaine; qu'il y avait une infinité d'autres îles qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ, et qui étaient bien plus disposées à recevoir l'Évangile.

Ces raisons furent accompagnées de prières et de larmes; mais elles furent inutiles, et Xavier ne changea pas de pensée.

S'étant ainsi dégagé de tout ce qui pouvait lui faire obstacle, il s'embarqua avec quelques-uns de ses amis. Avant qu'on mît à la voile, il écrivit aux pères de la compagnie qui étaient à Rome, pour leur donner avis de ce périlleux voyage.

Ils partirent avec un vent favorable, et ils avaient déjà fait cent quatre-vingts milles, lorsque Xavier, jetant tout à coup un profond soupir, s'écria : « Ah! Jésus! les pauvres gens qu'on massacre! » Disant ces paroles, et les répétant plusieurs fois, il avait le visage et les yeux tournés vers un certain endroit de la mer. Les matelots et les passagers, effrayés, accoururent aussitôt, et lui demandèrent de quel massacre il parlait, parce que, pour eux, ils ne voyaient rien; mais le saint était ravi en esprit, et, dans ce ravissement, Dieu lui faisait voir un triste spectacle.

Il ne fut pas plutôt revenu à lui, qu'ils continuèrent de l'interroger sur le sujet de ses cris et de ses soupirs; mais, tout honteux des paroles qui lui étaient échappées durant son extase, il ne voulut plus rien dire, et alla se cacher pour se mettre en prière. Ils ne furent pas longtemps sans voir de leurs propres yeux ce qu'ils n'avaient pu tirer de sa bouche. Ayant mouillé à une île, ils trouvèrent sur le rivage les corps de huit Portugais, encore tout sanglants, et ils comprirent que c'étaient ces malheureux qui avaient attiré la compassion du saint homme. Ils les enterrèrent au même lieu, et dressèrent une croix sur leur sépulture; ensuite ils poursuivirent leur voyage et gagnèrent en peu de temps l'île du Maure.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, Xavier alla droit au premier village. La plupart des habitants étaient baptisés; mais il ne leur restait qu'une idée confuse de leur baptême, et leur religion n'était qu'un mélange de mahométisme et d'idolâtrie.

Tout farouches, tout féroces qu'étaient ces insulaires, ils ne furent pas à l'épreuve des manières aimables de Xavier; il commença par chanter tout haut la doctrine chrétienne. Il la leur expliquait après, et d'une façon si proportionnée à leur barbarie, qu'ils concevaient tout parfaitement.

Par ce moyen il fit revenir à la foi des chrétiens qui l'avaient quittée, et y attira les infidèles qui ne l'avaient point voulu embrasser lorsqu'elle leur avait été annoncée pour la première fois. Il n'y eut ni ville ni bourg que Xavier ne visitât, et où les infidèles ne plantassent des croix et ne bâtissent des églises. La ville de Tolo, qui était la principale de l'île, et où l'on comptait vingt-cinq mille âmes, fut entièrement convertie avec celle de Momoya.

Ainsi l'île du Maure devint pour le saint apôtre l'île de la divine espérance, comme il voulait qu'elle fût nommée, et parce qu'on ne devait y attendre que ce que Dieu y faisait lui-même d'une manière miraculeuse, et parce que les fruits de ses travaux surpassèrent les espérances qu'il en avait conçues, lorsque ses amis de Ternate voulurent lui faire craindre l'inutilité de son voyage.

Il y eut néanmoins quelques insulaires qui ne se défirent pas tout à fait de leur férocité naturelle, soit comme marque que la grâce divine, quelque puissante qu'elle soit, ne fait pas tout dans l'homme à elle seule, soit pour éprouver la patience du saint. Les plus rebelles à l'esprit de Dieu furent les Ja-

vares, gens farouches et inhumains qui n'habitent que des cavernes et ne vivent que dans les forêts. Non contents de ne pas suivre les instructions de Xavier, ils lui dressèrent diverses embûches; et un jour qu'il leur expliquait la morale de l'Évangile sur le bord d'une rivière, irrités du zèle avec lequel il condamnait leurs mœurs corrompues, ils se mirent à lui jeter des pierres pour le tuer.

Les barbares étaient d'un côté, et le fleuve de l'autre, large et profond, de sorte qu'il était comme impossible à Xavier de se dérober aux coups de ses ennemis; mais rien n'est impossible à un homme que le Ciel protége. Il y avait sur le rivage une grosse poutre; le saint la pousse sans peine dans l'eau, et, s'étant mis dessus, il est porté à l'autre bord, où les pierres ne pouvaient l'atteindre.

Au reste, il souffrit dans un pays si sauvage et si stérile tout ce qu'on peut imaginer de misères : la faim, la soif, la nudité; mais les consolations qu'il reçut d'en haut lui adoucirent toutes ces fatigues, et l'on en peut juger par une lettre qu'il adressa au père Ignace, dans laquelle on remarque ce passage : « Les périls auxquels on s'expose ici, et les travaux qu'on entreprend pour les intérêts de Dieu seul, sont des ressources inépuisables de joies spirituelles. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir jamais goûté tant de délices intérieures; et ces consolations de l'âme sont si pures, si exquises et si continuelles, qu'elles ôtent le sentiment des peines du corps. »

Xavier demeura trois mois dans l'île du Maure, après quoi il reprit le chemin des Moluques pour repasser à Goa, non-seulement afin d'en tirer des missionnaires qui prissent soin de la nouvelle chré-

tienté qu'il avait fondée dans toutes ces îles, et qu'il ne pouvait maintenir tout seul, mais aussi afin de pourvoir aux affaires de la compagnie, qui se multipliaient de jour en jour dans le nouveau monde.

Étant arrivé à Ternate, il se logea près d'une chapelle qui était proche du port, et qui se nommait pour cela Notre-Dame-du-Port. Il ne pensait être là que fort peu de jours, et jusqu'à ce que le navire qui devait faire voile vers Malacca fût près de partir. Les chrétiens, d'autant plus heureux de le revoir qu'ils croyaient l'avoir perdu pour jamais, le conjurèrent de séjourner plus longtemps avec eux, puisque le carême approchait, et qu'aussi bien il lui faudrait attendre tout ce temps-là dans l'île d'Amboine la saison convenable pour naviguer du côté de Malacca. Le capitaine de la forteresse de Ternate s'obligea de le faire conduire à Amboine avant que les navires en partissent. Xavier ne put refuser des propositions si raisonnables.

Il passa donc encore près de trois mois à Ternate, entendant les confessions jour et nuit, prêchant les jours de fête selon sa coutume, le matin aux Portugais, et le soir aux insulaires nouvellement convertis, faisant le catéchisme aux enfants tous les jours de la semaine, hors le mercredi et le vendredi, qu'il destina à instruire en particulier les femmes des Portugais. Ces femmes, nées toutes ou païennes ou mahométanes, et qui n'avaient reçu le baptême que pour épouser des chrétiens, n'étaient pas capables de tirer du fruit des sermons communs, faute d'une connaissance suffisante des mystères et des maximes du christianisme; il entreprit donc de leur expliquer les articles de la foi, les

commandements de Dieu, et les autres points de la morale chrétienne. Le temps du carême se passa en des exercices continuels de piété et de pénitence, qui servirent de disposition à la communion pascale. Tout le monde s'approcha de la sainte table, et célébra la fête avec un redoublement de ferveur qui tenait quelque chose de l'esprit des premiers siècles de l'Église.

Le père Xavier voulut aussi travailler à convertir le roi de Ternate; mais ses efforts furent inutiles; ce prince barbare et dissolu commença, au contraire, une cruelle persécution contre les chrétiens ses vassaux. Cependant les travaux du saint ne furent pas tout à fait inutiles à la cour de ce roi; il y convertit plusieurs personnes du sang royal, et entre autres deux sœurs du prince, qui préférèrent la qualité de chrétiennes et d'épouses de Jésus-Christ aux couronnes qu'on leur destinait, et qui aimèrent mieux essuyer les mauvais traitements de leur frère que de renoncer à leur foi.

Xavier, voyant que le temps de son départ approchait, composa en langue malaise une instruction assez étendue touchant la croyance et la morale du christianisme. Il donna au peuple de Ternate cette instruction écrite de sa propre main, afin qu'elle tînt sa place en son absence. On en fit diverses copies, qui se répandirent par toutes les îles d'alentour, et même dans tout l'Orient. On la lisait les jours de fête dans les assemblées publiques, et les fidèles l'écoutaient comme sortant de la bouche d'un saint apôtre.

Outre cela il choisit des jeunes gens vertueux pour compagnons de son voyage de Goa, dans le dessein de les faire élever au collége de la compagnie, et

de les renvoyer après aux Moluques pour y enseigner eux-mêmes la foi. Les choses étant ainsi disposées, et la caracore qui devait le porter à Amboine étant toute prête, le père François se sépara de ses enfants bien-aimés en Jésus-Christ, et l'on mit aussitôt à la voile.

Ayant gagné le port d'Amboine, il trouva quatre navires portugais où il n'y avait que des soldats et des matelots, gens mal instruits des obligations du christianisme, et peu accoutumés à s'en acquitter dans le mouvement continuel où ils sont. Pour les faire profiter du repos qu'ils avaient alors, il dressa au bord de la mer une petite chapelle où il leur parlait tantôt en particulier, tantôt en commun, de leur salut éternel. Les discours du saint gagnèrent à Dieu les plus débauchés.

Ces quatre navires ne furent que vingt jours à Amboine: ils levèrent ensuite l'ancre pour prendre la route de Malacca. Les gens du navire de trafic, qui était le mieux équipé et le plus fort, invitèrent le saint homme à s'embarquer avec eux; mais il ne le voulut pas, par l'horreur qu'il eut d'un vaisseau où il s'était commis des péchés énormes; et, se tournant vers Gonzalve Fernandez: « Ce navire, dit-il, aura à essuyer un grand péril: Dieu vous en délivre! » La prédiction et le souhait de Xavier s'accomplirent; car le vaisseau, au passage du détroit de Saban, donna avec violence dans un écueil couvert, où les ferrements du gouvernail se rompirent, et peu s'en fallut que tout le corps du navire ne se brisât; mais on échappa à ce danger, et le reste du voyage fut heureux.

Le père, étant demeuré encore quelques jours dans l'île, visita les sept villages chrétiens qui y

étaient, fit planter partout des croix pour la consolation des fidèles, et partit enfin d'Amboine. Ce fut alors probablement, si nous considérons la suite de sa vie, qu'il eut occasion de faire le voyage de Célèbes ; car, quoiqu'on ne sache ni quand il alla dans cette grande île ni tout le fruit qu'il y fit, on ne doute pas qu'il n'y ait été, et nous avons sur cela, dans le procès de la canonisation, le témoignage juridique d'une dame portugaise de Malacca, nommée Jeanne Melo, qui avait ouï dire plusieurs fois à la princesse Éléonore, fille d'un roi de Célèbes, que le saint apôtre avait baptisé le roi son père, le prince son frère, et un très-grand nombre de leurs sujets.

Mais quoi qu'il en soit du temps où il fit ce voyage, il retourna à Malacca dans le mois de juillet de l'année 1547.

LIVRE QUATRIÈME

Xavier rencontra à Malacca trois religieux de la compagnie qui allaient aux Moluques en vertu des lettres qu'il avait écrites. Ces missionnaires étaient Jean Beira, Nugnez Ribera, et Nicolas Nugnez, qui n'était pas encore prêtre.

Ces trois missionnaires étaient venus aux Indes sur la flotte de don Perez de Tavora, avec sept autres enfants d'Ignace, dont une partie avait déjà passé au cap Comorin et à la côte de la Pêcherie, pour cultiver cette chrétienté nouvelle, qui était si chère au père François.

Comme les navires qui devaient faire voile pour les Moluques ne furent prêts qu'à la fin d'août, Beira, Ribera et Nugnez jouirent un mois de la compagnie du père Xavier, et furent formés par Xavier même aux fonctions de la vie apostolique. Pour lui, il séjourna quatre mois à Malacca, en attendant un navire qui le conduisît à Goa; et durant tout ce temps-là il eut de quoi s'occuper au service du prochain.

Après le départ des trois missionnaires qui al-

lèrent aux Moluques, Xavier porta seul le faix du travail. L'idée que les Portugais et les Indiens avaient de la sainteté du père faisait que chacun voulait traiter avec lui des affaires de sa conscience. Comme il ne pouvait pas les écouter tous, plusieurs étaient mécontents et murmuraient contre lui. Mais, comme leur mécontentement et leurs murmures ne venaient que d'un bon principe, il s'en consolait et s'en réjouissait même, bien loin de s'en offenser, ainsi qu'il le dit expressément dans ses lettres. Son occupation ordinaire était de prêcher aux chrétiens et aux gentils, d'instruire et de baptiser les catéchumènes, d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants, de visiter les prisonniers et les malades, de réconcilier les ennemis, et de faire d'autres œuvres de charité.

Lorsque le saint s'employait de la sorte, il arriva une chose qui augmenta fort sa réputation dans toutes les Indes. Pour entendre l'affaire dont il s'agit, il est besoin de la reprendre de plus haut.

Aussitôt que les Portugais eurent conquis Malacca, les rois voisins devinrent jaloux de la puissance portugaise, et ils entreprirent plusieurs fois de chasser des Indes une nation étrangère qui venait les braver chez eux. Ils mirent pour cela sur pied de nombreuses armées en diverses occasions; mais ils furent toujours malheureux, et apprirent par leur expérience que le nombre ne peut rien contre la valeur et la discipline.

Ces disgrâces irritèrent le soudan Alaradin, roi d'Achem, au lieu de l'abattre. Il fit donc des préparatifs de guerre, mais si secrètement, que les Portugais n'en eurent aucune nouvelle ni aucun soupçon. La flotte ennemie se montait à soixante

gros navires, tous bien équipés et bien armés, sans compter les barques, les frégates et les brûlots. Elle était commandée par le Sarrasin Bajaja Soora, grand homme de guerre, et si fameux par ses beaux faits d'armes, que son prince l'avait honoré du titre de roi de Pédir, pour récompense de la prise de Malacca, avant même que la ville fût assiégée.

On n'eut point d'autre nouvelle à Malacca de l'armée des Achemois que celles qu'elle y apporta elle-même. Ils se présentèrent devant la place, et entrèrent dans le port le 9 octobre de l'année 1547, sur les deux heures du matin, résolus à donner l'assaut à la faveur des ténèbres. On commença par lâcher l'artillerie et les brûlots contre les navires portugais; ensuite les plus hardis, descendant à terre, coururent sans nul ordre vers l'endroit de la muraille qu'ils croyaient être le plus faible, comblèrent une partie du fossé, et montèrent impétueusement à l'escalade.

Ils trouvèrent plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus. Les soldats et les habitants de Malacca, que l'artillerie et les hurlements des barbares avaient effrayés d'abord, animés en même temps par la nécessité de périr ou de se défendre, accoururent de leur côté sur le rempart, repoussèrent vigoureusement les assaillants et les renversèrent de leurs échelles; en sorte que pas un n'entra dans la ville, et que plusieurs tombèrent morts dans le fossé.

Soora se consola du mauvais succès de l'assaut par l'effet de ses feux d'artifice et de ses canons. Tous les navires qui étaient au port furent brûlés ou mis en désordre, et la pluie qui survint servit moins

à éteindre l'embrasement que le vent impétueux qui s'éleva ne contribua à l'allumer.

Les Achemois, tout fiers de cet incendie, parurent le matin sur leurs bords avec des bannières magnifiques, et jetèrent de grands cris comme s'ils eussent été victorieux; mais leur insulte dura peu, le canon de la forteresse les obligea de se retirer jusqu'à l'île d'Upe. Cependant sept pauvres pêcheurs qui avaient passé la nuit à pêcher, et qui tiraient vers la ville, étant tombés dans une embuscade des infidèles, furent pris et menés au général. Après leur avoir fait couper à tous les oreilles et le nez, il les renvoya avec une lettre qui s'adressait à don Francisco de Mellos, gouverneur de Malacca, et qui était conçue en termes insolents et fiers.

Quoique la lettre de Soora fût ridicule et fanfaronne, elle ne laissa pas d'embarrasser le gouverneur et les officiers de la forteresse : car comment sans navires accepter le défi qu'elle contenait, et comment le refuser avec honneur? On délibérait dans le conseil de guerre sur une affaire si importante et si délicate, lorsque le père Xavier arriva. Il venait de dire la messe à Notre-Dame-du-Mont, selon sa coutume : c'est une église bâtie sur une montagne proche de la ville, dédiée à la sainte Vierge. Don Francisco, qui l'avait envoyé chercher pour le consulter dans l'embarras où il se trouvait, lui donna à lire la lettre du général des Achemois, et lui en demanda son sentiment.

Le saint, qui savait que le roi d'Achem pensait moins à chasser les Portugais de Malacca qu'à détruire le christianisme dans tout l'Orient, ayant lu la lettre, éleva les yeux au ciel, et répondit sans hésiter qu'un tel affront ne devait pas se souffrir;

que l'honneur de la religion chrétienne y était encore plus intéressé que celui de la couronne de Portugal. Si l'on dissimulait cette injure, quelle serait l'audace des ennemis, et que n'oseraient point, à leur exemple, les autres princes mahométans? Enfin il fallait accepter le défi, et faire voir aux infidèles que le Créateur du ciel et de la terre est plus puissant que le roi Alaradin.

« Mais comment se mettre en mer, dit le gouverneur, et sur quels navires, puisque, de huit qui étaient au port, il ne reste que quatre corps de fustes tout rompus? Et quand on pourrait s'en servir, que faire avec cela contre une flotte si nombreuse? — Que les barbares aient encore plus de vaisseaux que vous ne pensez, répondit Xavier, ne sommes-nous pas plus forts qu'eux, ayant le Ciel de notre côté? et pouvons-nous ne pas vaincre si nous combattons au nom du Seigneur? »

Pas un n'osa contredire le saint homme, et tous allèrent ensemble à l'arsenal. On y trouva une barque assez bonne, de celles qu'on nomme catur, et sept vieilles fustes qui n'étaient guère propres qu'à brûler. Édouard Beretto, qui avait soin des armements, fut chargé de faire raccommoder ces fustes en diligence; mais il protesta qu'il ne le pouvait; qu'outre que les magasins du roi manquaient de tout ce qui était nécessaire pour radouber et pour équiper les vaisseaux, il n'y avait point d'argent dans les coffres de l'épargne.

Le gouverneur, qui n'avait aucune ressource, commençait à perdre courage, lorsque Xavier va tout à coup, par une certaine impétuosité d'esprit, embrasser l'un après l'autre sept capitaines de navires qui étaient du conseil de guerre. Il les prie

de partager entre eux et de remettre en état les sept fustes ; il leur assigne même à chacun la sienne, sans attendre leur réponse. Les capitaines n'eurent garde de s'opposer à Xavier, ou plutôt à Dieu, qui tourna leur esprit du côté que le saint voulait. Plus de cent ouvriers furent employés sur-le-champ à chaque vaisseau, et en cinq jours les sept fustes se trouvèrent capables de combattre.

La veille de l'embarquement, ayant assemblé les soldats et les capitaines, Xavier leur dit qu'il les accompagnerait en esprit, et que, tandis qu'ils chargeraient les barbares, il lèverait les mains au ciel; qu'ils combattissent vaillamment, dans l'espérance d'une gloire non vaine et périssable, mais solide et immortelle ; qu'au fort du combat ils envisageassent Jésus-Christ crucifié, dont ils soutenaient la querelle, et qu'à la vue de ses plaies ils ne craignissent ni les blessures, ni la mort, trop heureux s'ils pouvaient lui rendre vie pour vie.

Ces paroles leur inspirèrent des sentiments si chrétiens et si généreux, que tous, d'une commune voix, jurèrent qu'ils combattraient les infidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ce serment solennel toucha Xavier, et lui tira des larmes des yeux. Il donna sa bénédiction à toute la troupe, et, pour l'encourager davantage, il la nomma la troupe de soldats de Jésus-Christ; ensuite il entendit leurs confessions et les fit communier de sa main.

Ils s'embarquèrent le jour suivant avec une allégresse qui leur répondait, en quelque façon, de la victoire; mais leur joie ne dura qu'un moment. A peine eut-on levé l'ancre, que l'*Amiral* s'entr'ouvrit et enfonça tout à coup, et l'on ne put sauver que les hommes qui étaient dedans.

Tout le peuple, que l'embarquement de la flotte avait attiré sur le rivage, et qui vit périr le navire, prit de là un mauvais augure de l'expédition, et ne put s'empêcher de murmurer contre le père François, qui en était l'auteur; il jeta même de grands cris pour rappeler les autres vaisseaux. Le gouverneur, voyant la populace si émue, et craignant que ces premiers mouvements n'eussent des suites fâcheuses, envoya chercher promptement le père. Celui qui fut député trouva Xavier à l'autel dans l'église Notre-Dame-du-Mont, sur le point de consommer la sainte hostie; il approcha comme pour lui parler à l'oreille, mais le père le fit retirer et lui imposa silence de la main.

Dès que la messe fut achevée : « Retournez-vous-en, dit Xavier à l'envoyé du gouverneur sans lui donner le temps de s'expliquer, et dites de ma part à votre maître que la perte d'un navire ne doit pas nous décourager. » Le saint fit par là connaître que Dieu lui avait révélé ce qui venait d'arriver. Il demeura quelque temps en prière devant l'image de la Vierge, et l'on entendit ces paroles sortir de sa bouche : « Mon Jésus, l'amour de mon cœur, regardez-moi d'un œil favorable; et vous, Vierge sainte, soyez-moi propice. Seigneur Jésus, considérez vos plaies sacrées, et souvenez-vous quelles nous donnent droit de vous demander ce que nous voulons. »

Ses prières étant finies, il se rend à la citadelle. Le gouverneur, que les murmures et les cris du peuple avaient alarmé, ne pouvant dissimuler son chagrin, fait des reproches au père sur l'entreprise où il les avait engagés. Mais Xavier lui reproche à lui-même sa défiance, et lui dit en souriant : « Hé quoi donc ! perdez-vous courage pour si peu de chose? » Ils

vont ensuite au bord de la mer, où étaient encore les soldats de l'*Amiral*, tout consternés du péril qu'ils avaient couru. Le père les rassure, et les exhorte à être constants dans leur sainte résolution, malgré ce petit malheur; il leur fait entendre que le Ciel n'a permis la perte de leur navire que pour éprouver leur fidélité, et qu'il ne les a sauvés du naufrage qu'afin qu'ils gardassent leur serment.

Cependant le gouverneur jugea à propos de tenir un grand conseil. Tous les officiers de la ville et les principaux habitants furent d'avis qu'on abandonnât une entreprise qui, selon eux, était téméraire, et ne pouvait être que malheureuse. Mais les chefs et les soldats de la flotte, animés par les paroles du saint homme, et remplis de je ne sais quelle force plus qu'humaine, furent d'un sentiment tout contraire; ils protestèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de violer la foi qu'ils avaient donnée solennellement à Jésus-Christ. « Du reste, disaient-ils, qu'avons-nous plus à craindre qu'hier? Notre nombre n'est pas diminué pour avoir un vaisseau de moins, et nous combattrons aussi bien avec six fustes qu'avec sept. D'ailleurs que ne devons-nous pas espérer sous les auspices et sur les promesses du père François? »

Alors Xavier prenant la parole : « La fuste perdue sera bientôt remplacée, dit-il d'un ton prophétique; avant que le soleil se couche, il nous viendra des vaisseaux meilleurs que celui qui nous manque, et c'est ce que je vous annonce de la part de Dieu. »

Une prédiction si positive étonna toute l'assemblée, et fit remettre au lendemain la conclusion de l'affaire. On attendit le reste du jour avec impatience ce que le père venait de promettre. Lorsque le soleil était sur le point de se coucher, et que

plusieurs commençaient déjà à craindre que la prophétie ne s'accomplît pas, justement dans le temps marqué par le saint on découvrit, du clocher de Notre-Dame-du-Mont, deux voiles latines qui venaient du côté du nord. Don Francisco envoie aussitôt un esquif pour les reconnaître. Ayant su que c'étaient des navires portugais, l'un de Jacques Soarez Galego, et l'autre de son fils Baltazar, qui venaient du royaume de Patane, mais qui suivaient la route de Pégu, sans vouloir mouiller l'ancre à Malacca, pour ne point payer des droits de passage, il alla trouver le père François, qui était en prière à Notre-Dame-du-Mont, et lui dit que l'accomplissement de sa prédiction serait inutile si les navires passaient outre.

Xavier se chargea de les arrêter, et, s'étant mis dans l'esquif qui les avait reconnus, il alla les joindre. Les deux maîtres des navires, voyant venir l'homme de Dieu, tournèrent vers lui et le reçurent honorablement. Il leur exposa l'état des affaires et les conjura, par l'intérêt de la religion et de la patrie, d'assister la ville contre l'ennemi du nom chrétien et de la couronne de Portugal; pour les engager même par leur intérêt particulier, il leur fit voir le danger où ils se jetaient en continuant leur voyage, et qu'ils allaient se mettre, sans y penser, entre les mains des barbares.

Ils se rendirent aux raisons du père, et entrèrent le lendemain matin dans le port, au milieu des acclamations du peuple. On ne douta plus après cela qu'il ne fallût combattre l'armée ennemie, et les habitants les plus timides revinrent à l'avis des soldats et des capitaines.

Tout étant prêt pour mettre à la voile, l'amiral

François Deza reçut l'étendard de la main du père Xavier, qui l'avait béni solennellement.

La flotte sortit du port le 25 octobre, avec ordre du gouverneur de ne pas passer le Pulo-Cambeylan, qui est à l'extrémité du royaume de Malacca du côté de l'occident. Sa raison était que, lorsque les armes ne sont pas égales, et que les forces des ennemis surpassent les nôtres, nous devons mettre notre gloire à les chasser de nos terres, et non pas à les poursuivre au delà; que quelque espérance qu'on ait en Dieu, il ne faut pas le tenter, et que le Ciel n'a pas coutume de bénir la témérité et la présomption.

Étant donc partis pleins de confiance et de joie, ils arrivèrent en quatre jours au Pulo-Cambeylan, sans avoir reçu aucune nouvelle des ennemis, quelque diligence qu'ils fissent pour les découvrir.

L'amiral, pour obéir au gouverneur, pensait à retourner sur ses pas, malgré l'ardeur de plusieurs des siens qui voulaient qu'on passât le terme qui leur avait été marqué, et qu'on allât chercher les barbares en quelque lieu du monde qu'ils fussent; mais il s'éleva la même nuit un vent si violent, qu'ils furent contraints de s'arrêter à l'ancre l'espace de vingt-trois jours. Comme les vivres commençaient à leur manquer, et que le vent ne leur permettait pas de tourner du côté de Malacca, ils résolurent d'aller faire des provisions à Tenasserim, vers le royaume de Siam.

Avant qu'ils eussent gagné Tenasserim, le besoin d'avoir de l'eau les obligea d'en chercher plus près, au royaume de Quela, dans la rivière de Parlez. Y étant entrés, ils aperçurent la nuit une barque de pêcheurs qui passait près de leurs navires. La barque fut arrêtée, et les pêcheurs dirent que les Achemois

n'étaient pas fort éloignés; que depuis un mois et demi ils étaient entrés dans la rivière; qu'ils avaient pillé tout le plat pays, et qu'ils s'étaient enfin arrêtés pour bâtir une forteresse.

Cette nouvelle remplit de joie les Portugais; et Deza, ravi d'avoir trouvé l'ennemi qu'il ne cherchait plus, s'étant paré de ses plus riches habits, fit tirer l'artillerie en signe d'allégresse, sans considérer qu'il perdait ses poudres inutilement, et qu'il avertissait les barbares de se tenir sur leurs gardes. Ce qu'il fit de mieux fut d'envoyer trois fustes contre le courant de la rivière, pour découvrir où étaient les infidèles et observer leur contenance, tandis qu'il se préparait à les combattre.

Les trois fustes rencontrèrent quatre brigantins que les ennemis avaient détachés pour savoir ce que c'était que le canon qu'ils avaient entendu. Avant que les uns et les autres se fussent bien reconnus, chaque fuste accrocha un brigantin et s'en saisit; le quatrième se sauva. Les soldats des fustes passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouva sur les brigantins, hors six hommes qu'ils emmenèrent prisonniers avec les brigantins.

Ces prisonniers furent mis à la question; mais, quelques tourments qu'on leur fit souffrir, on ne put d'abord leur faire dire ni le lieu où étaient les ennemis, ni le nombre de leurs troupes et de leurs vaisseaux. Deux moururent dans les tourments, et l'on en jeta deux tout vifs dans la mer. Les deux qui restaient, devenus moins fiers par le supplice de leurs compagnons, parlèrent enfin, étant séparés l'un de l'autre, et dirent, chacun de son côté, le lieu où étaient les Achemois; que leur nombre montait à plus de dix mille en comptant les matelots, qui

valaient bien les soldats ; que le roi du pays qu'ils occupaient avait été contraint de s'enfuir pour éviter une mort cruelle ; qu'après avoir massacré deux mille habitants et fait autant d'esclaves, ils bâtissaient une citadelle sur la route que les navires tenaient d'ordinaire pour aller du Bengale à Malacca, et que leur dessein était non-seulement de couper le passage aux vaisseaux, mais de faire mourir tous les chrétiens qui tomberaient entre leurs mains.

Ce rapport enflamma tout de nouveau le courage et le zèle des soldats. L'amiral ne laissa pas de les exciter au combat ; s'étant jeté dans un esquif, le coutelas à la main, il alla par toute la flotte, conjura ses gens d'avoir durant la bataille Jésus-Christ crucifié devant les yeux, comme le père François le leur avait recommandé, et de se souvenir toujours du serment qu'ils avaient fait, d'espérer surtout la victoire par les mérites du saint homme qui la leur avait promise.

Tous répondirent unanimement qu'ils combattraient jusqu'à la mort, et qu'ils seraient trop heureux de mourir en défendant leur religion. Deza, animé lui-même par la réponse des siens, prit dans la rivière un poste commode, d'où il pût donner sur les ennemis sans que le grand nombre des navires des infidèles pût renfermer sa petite flotte.

Les Achemois n'eurent pas plutôt su de leur brigantin des nouvelles de la flotte portugaise, qu'ils se mirent en état de l'attaquer. Outre que leurs forces les rendaient fiers, l'insulte qu'ils venaient de recevoir les rendit si furieux, que, sans balancer un moment, ils firent voile avec tous leurs vaisseaux et toutes leurs troupes, excepté deux navires et

deux cents soldats qu'ils laissèrent pour garder deux mille captifs et tout leur butin.

Comme ils avaient le vent bon, et qu'ils descendaient la rivière, ils vinrent avec vitesse, et à peine Deza fut retiré à son bord qu'on entendit leurs tambours et leurs hurlements qui faisaient retentir le rivage et les montagnes voisines. Ils étaient partagés en dix rangs, et chaque rang composé de six navires, hors le premier, qui n'avait que quatre vaisseaux, mais des plus forts de toute la flotte. Celui que montait le roi de Pédir, général de l'armée mahométane, était au premier rang avec trois galions turcs.

La fureur qui transportait les barbares fit que, dès qu'ils découvrirent la petite flotte portugaise, ils lâchèrent contre elle toute leur artillerie; mais ils prirent si mal leurs mesures, qu'elle n'en fut nullement endommagée. Peu de temps après, les navires des deux généraux se choquèrent et s'acharnèrent au combat avec tant d'opiniâtreté de part et d'autre, qu'on ne sut de quel côté serait l'avantage jusqu'à ce que, du navire de Jean Soarez, on fît jouer une pièce qui s'appelait *le Chameau*. Le coup de canon fut tiré si juste, qu'il coula à fond le vaisseau de Soora. Les trois galions qui l'accompagnaient de front sur la même ligne changèrent leur ordre, et demeurèrent sans combattre, pour sauver leur général et les principaux seigneurs de sa suite. Mais ces galions qui s'étaient mis en travers, et qui tenaient une partie de la largeur du fleuve, arrêtèrent les navires qui suivaient la file : si bien que ceux du second rang heurtant contre les premiers, ceux du troisième contre les seconds, ils se mêlèrent tous ensemble et s'embarrassèrent les uns dans les autres.

Les Portugais, voyant l'armée infidèle toute ramassée, et qui ne pouvait se dégager, l'environnèrent et la battirent à coups de canon. Ils déchargèrent par trois fois toute leur artillerie, et si à propos, qu'ils enfoncèrent neuf grands navires et maltraitèrent fort les autres. Quatre fustes portugaises s'attachent ensuite à six mahométanes que le canon avait un peu épargnées; les soldats y entrent l'épée à la main, invoquant le nom de Jésus, et tuent en moins d'une demi-heure plus de deux mille hommes. La frayeur et le désordre se mirent partout, à la vue du carnage et au bruit de l'artillerie; les infidèles se jetèrent eux-mêmes dans la rivière, aimant encore mieux mourir de la sorte que de la main des chrétiens.

Le général, qu'on tira de l'eau lorsqu'il se noyait, excité par le désespoir, tâcha de ranimer ce qui lui restait de gens; mais, ayant reçu un coup de mousquet, il perdit lui-même courage et s'enfuit avec deux vaisseaux.

Enfin, de toute l'armée des Achemois il ne se sauva que ceux qui suivirent Soora dans sa fuite. Du côté des chrétiens, il n'y eut que vingt-six morts, dont quatre seulement étaient Portugais de nation. Le butin fut grand; car, outre les deux navires où était tout ce que les infidèles avaient pillé, et dont les vainqueurs se saisirent, on prit plus de quarante-cinq vaisseaux qui pouvaient encore servir. Il se trouva parmi les dépouilles une infinité d'armes sarrasines et turques, trois cents pièces d'artillerie de toute forme; et, ce qui fut plus agréable, c'est que soixante-deux canons où étaient gravées les armes du Portugal, et qui avaient été perdus en diverses guerres, revinrent enfin à leur seigneur légitime.

Le roi de Parlez ne sut pas plutôt la défaite des ennemis, que, sortant du bois où il se tenait caché, il vint fondre avec cinq cents hommes sur les travailleurs qui, par l'ordre de Soora, construisaient une forteresse, et sur les soldats qui soutenaient le travail. Après les avoir tous taillés en pièces, il va trouver le capitaine Deza, se réjouit avec lui de la valeur des Portugais et du bonheur de leurs armes, surtout lui rend grâces de ce qu'ils ont sauvé son royaume, et offre, par reconnaissance, de payer toutes les années un tribut à la couronne de Portugal.

Deza fit partir aussitôt une frégate pour porter à Malacca la nouvelle de la victoire; mais on l'y savait dans toutes ses circonstances avant que la frégate fût partie; et voici comment:

Le père Xavier, prêchant dans la grande église, entre neuf et dix heures du matin, un dimanche, qui était le quatrième du mois de décembre selon l'ancien calendrier, au même temps que les deux flottes se choquaient, s'arrêta tout court, et parut comme hors de lui-même, tant on vit de changement sur son visage et en toute sa personne. S'étant un peu remis, au lieu de suivre son sujet, emporté d'une ardeur extraordinaire, il annonça à ses auditeurs la rencontre et le choc des flottes, mais en des termes énigmatiques et mystérieux.

L'assemblée, ne sachant ce que voulait dire le prédicateur, le crut égaré. A mesure que la bataille s'échauffait, il s'enflammait davantage, s'agitant comme un homme inspiré et parlant toujours d'un air prophétique. Enfin, regardant attentivement le crucifix qui était devant lui, il dit les larmes aux yeux, et les soupirs à la bouche, mais d'une ma-

nière distincte : « Ah ! Jésus, Dieu de mon âme, père de miséricorde, je vous supplie humblement, par les mérites de votre passion, de n'abandonner point vos soldats. » Après ces paroles, il baissa la tête comme s'il eût été fort fatigué, et s'appuya sur la chaire, sans dire un seul mot. Étant demeuré en cette posture un peu de temps, il se lève tout à coup, et dit tout haut avec un tressaillement de joie dont il ne fut pas maître : « Jésus-Christ, mes frères, a vaincu pour nous. A l'heure où je vous parle, les soldats de son saint nom achèvent de mettre en déroute l'armée de nos ennemis : ils en ont fait un très-grand carnage, et nous n'avons perdu que quatre des nôtres. Vous en recevrez la nouvelle vendredi prochain, et nous reverrons bientôt notre flotte. »

Quelque incroyable que fût un si merveilleux événement, don Francisco et les principaux de la ville, qui étaient présents, le crurent sans peine, tant l'air dont parlait Xavier marquait quelque chose de divin et portait avec soi un caractère de vérité. Comme les femmes et les mères des soldats de l'armée navale paraissaient craindre que la nouvelle ne fût fausse à force de souhaiter qu'elle fût vraie, le père les assembla toutes, l'après-dînée, dans l'église Notre-Dame-du-Mont, et répéta si distinctement ce qu'il avait dit le matin, qu'elles n'osèrent plus en douter.

La frégate envoyée par Deza, et qui fut conduite par Emmanuel Godigno, arriva justement le jour que le saint homme avait dit. La flotte suivit peu de temps après, et entra triomphante dans le port, au son des trompettes et parmi les décharges de l'artillerie. Toute la ville la reçut avec des cris d'allé-

gresse. Le père François, qui mena le peuple sur le rivage, tenait un crucifix à la main, pour faire entendre aux habitants et aux vainqueurs que c'était à Jésus-Christ que l'on devait la victoire. Les uns et les autres, mêlant ensemble leurs voix, rendirent de solennelles actions de grâces au Sauveur des hommes; mais ils ne purent s'empêcher d'applaudir au saint sur la vérité de ses prédictions, ni de publier que c'était lui qui avait obtenu du Ciel un si grand succès.

Les applaudissements et les éloges qu'on donna au père Xavier ne contribuèrent pas moins à lui faire hâter son voyage de Goa que les affaires qui l'y rappelaient. Il y avait quatre mois qu'il demeurait à Malacca depuis son retour des Moluques, et il était près de partir, lorsque les navires qui avaient coutume de venir tous les ans de la Chine arrivèrent dans le port. Un Japonais nommé Anger vint avec ces navires tout exprès pour voir le père Xavier. C'était un homme de trente-cinq ans, marié, riche, noble d'extraction, et qui avait mené une vie assez peu réglée. Les Portugais, qui deux ans auparavant firent la découverte du Japon, le connurent à Cangoxima, lieu de sa naissance, et surent de lui-même qu'étant fort troublé du souvenir des péchés de sa jeunesse, il s'était retiré parmi les bonzes solitaires; mais que ni la soliture ni l'entretien de ces religieux du Japon n'avaient pu lui rendre la tranquillité de son esprit, et qu'il s'était remis dans le commerce du monde, plus agité que jamais des remords de sa conscience.

D'autres marchands portugais qui vinrent alors dans la ville de Cangoxima, et qui avaient vu à Malacca le père Xavier au premier voyage qu'il y fit, lièrent

une amitié très-étroite avec Anger. Comme le Japonais s'ouvrit à eux sur ses peines intérieures, qui augmentaient tous les jours de plus en plus, ils lui dirent qu'il y avait à Malacca un religieux d'une sainteté éminente, expérimenté dans la conduite des âmes et propre à lui mettre l'esprit en repos; que, s'il voulait tenter ce remède, ils lui en faciliteraient les moyens, et qu'ils le conduiraient vers le saint dont ils lui parlaient; que c'était le père François Xavier, leur ami, le refuge des pécheurs et le consolateur des affligés.

Anger se sentit une forte envie d'aller chercher le saint homme; mais la longueur du chemin, qui était de huit cents lieues, les périls d'une mer très-orageuse et la considération de sa famille le refroidirent un peu. Une mauvaise affaire qu'il eut presque dans le même temps le détermina enfin: car, ayant tué un homme dans une querelle, et étant poursuivi par la justice, il ne trouva pas de meilleure retraite que les navires des Portugais, ni de voie plus sûre pour sauver sa vie que d'accepter l'offre qu'on lui avait faite.

Alvarez Vaz, qui avait le plus pressé Anger sur ce voyage, et qui s'était offert plusieurs fois de le conduire au père Xavier, n'avait pas expédié toutes ses affaires lorsque le Japonais vint se réfugier dans son navire. Il l'envoya donc, avec des lettres de recommandation, à un autre Portugais nommé Ferdinand Alvarez, qui était à un autre port du Japon, et qui devait bientôt faire voile vers Malacca.

Anger partit la nuit, accompagné de deux serviteurs. Étant arrivé au port et cherchant Ferdinand Alvarez, il rencontra Georges Alvarez qui allait lever l'ancre. Ce Georges Alvarez était un riche marchand,

fort homme de bien et très-affectionné au père Xavier. Il reçut les lettres de Váz comme si elles lui eussent été adressées, prit les trois Japonais dans son vaisseau, les traita très-honnêtement et les conduisît à Malacca, se faisant un plaisir de les présenter à l'homme de Dieu, et s'imaginant que ce seraient les premiers chrétiens de leur nation; mais le malheur voulut qu'Alvarez ne trouvât point le père François, qui était parti un peu auparavant pour les Moluques. Anger, plus inquiet dans un pays étranger qu'il ne l'avait été dans le sien, désespérant de voir jamais celui dont ses amis lui avaient parlé, résolut de s'en retourner au Japon sans considérer à quoi il s'exposait, et oubliant presque le meurtre qui l'avait contraint de fuir, selon la coutume des criminels, qui s'aveuglent en ces rencontres, et que la justice divine ramène souvent au lieu même où ils ont commis le crime.

Il se remit donc en mer; et, après avoir fait un court séjour à un port de la Chine, il continua son voyage. Quelques îles du Japon paraissaient déjà, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui fit presque périr le navire, et qui le repoussa en quatre jours au port de la Chine où il s'était arrêté. Ce fut pour Anger un coup favorable de la Providence; car la même main qui repousse les coupables dans l'abîme, les en détourne et les en retire quelquefois d'une manière miraculeuse.

Le Japonais rencontra là Alvarez Vaz, tout prêt à partir pour Malacca. Ce Portugais, qui l'aimait, lui fit des reproches de son impatience, s'offrit de le conduire au lieu qu'il avait quitté si brusquement, et lui dit que, selon toutes les apparences, le père Xavier serait de retour des Moluques. Anger, qui

avait toujours la conscience fort troublée et qui était par là facile à tourner de quelque côté qu'on voulait, suivit le conseil de Vaz, et retourna avec lui.

En descendant du navire, il trouva sur le rivage Georges Alvarez, celui qui l'avait conduit la première fois à Malacca. Alvarez, surpris de revoir Anger, lui dit d'abord que le père Xavier était revenu des Moluques, et le mena sur-le-champ au saint homme. Xavier, qui prévit dès lors non-seulement que ce Japonais serait le premier du nom qui recevrait le baptême, mais aussi que par son moyen l'Évangile y serait prêché, fut saisi de joie en le voyant, et l'embrassa avec beaucoup de tendresse. La vue et les embrassements du saint consolèrent tellement Anger, qu'il ne douta point de ce qu'on lui avait fait espérer. Comme il entendait un peu le portugais, Xavier l'assura lui-même que ses inquiétudes se dissiperaient, et qu'il obtiendrait le repos qu'il était venu chercher si loin ; mais qu'il lui fallait auparavant connaître et pratiquer la loi du vrai Dieu, qui seul pouvait apaiser les troubles du cœur et mettre l'esprit dans une situation tranquille. Anger, qui ne désirait rien tant que d'avoir la conscience calme, et qui était charmé des bontés du père, s'offrit volontiers à tout. Le serviteur de Dieu lui enseigna les principes de la foi, dont les Portugais ses amis lui avaient déjà donné quelque connaissance, autant que des gens de négoce en étaient capables ; mais, afin que sa conversion fût plus solide, il jugea à propos de l'envoyer, lui et ses valets, au séminaire de Goa, pour y être instruits à fond des vérités et des pratiques du christianisme avant leur baptême. Le dessein du père était encore que ces prémices de la chrétienté japonaise fussent consacrées à Dieu

par l'évêque don Jean d'Albuquerque, dans la capitale des Indes.

Comme, en allant à Goa, il devait visiter la côte de la Pêcherie, il ne voulut pas mener avec lui les trois Japonais, et chargea Georges Alvarez de les conduire. Il écrivit seulement par eux au recteur du collége de Saint-Paul, et lui ordonna d'en avoir tout le soin possible. Il mit dans le navire d'un autre Portugais, nommé Gonzalve Fernandez, vingt à trente jeunes hommes qu'il avait amenés des Moluques pour les faire étudier au même collége, après quoi il s'embarqua de son côté dans un vaisseau qui allait tout droit à Cochin.

Au passage du détroit de Ceylan, le navire qui portait Xavier fut surpris par une horrible tempête. Il fallut d'abord jeter toutes les marchandises à la mer, et les vents soufflaient avec une telle violence, que le pilote, ne pouvant tenir le gouvernail, abandonna le vaisseau au gré des vagues. On eut, durant trois jours et trois nuits, l'image de la mort toujours présente, et rien ne rassurait les matelots que le visage serein du père Xavier parmi les cris et le tumulte du navire.

Après avoir entendu les confessions, imploré le secours du Ciel, et exhorté tout le monde à recevoir également de la main du Seigneur la vie ou la mort, il se retira dans une chambre. François Pereyra, cherchant le saint homme au fort de l'orage pour se consoler avec lui, le trouva à genoux devant son crucifix, et tout abîmé en Dieu.

Le navire, emporté par un courant impétueux, donnait déjà contre des bancs de Ceylan, et les matelots se croyaient perdus sans ressources, lorsque le père, sortant de sa chambre, demanda au pilote

la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer. Les ayant pris, il les laissa aller jusqu'au fond en prononçant ces paroles : « Grand Dieu, Fils, et Saint-Esprit, ayez pitié de nous. » Au même moment le vaisseau s'arrête, le vent s'apaise; ils continuent ensuite leur voyage, et gagnent heureusement le port de Cochin, le 21 janvier 1548.

Le père prit là un peu de loisir pour écrire diverses lettres en Europe, par un vaisseau de Lisbonne qui était sur le point de mettre à la voile. La première fut au roi de Portugal, Jean III. Toute la lettre était remplie de sages conseils qui regardaient les devoirs du prince. Il l'avertissait de nouveau qu'il serait coupable devant Dieu du mauvais gouvernement de ses ministres, et qu'on lui demanderait compte un jour du salut des âmes qu'il aurait laissées périr faute d'application et de fermeté; mais il le faisait avec toutes les précautions et tous les adoucissements de la charité chrétienne.

Après lui avoir fait entendre combien les jalousies et les divisions secrètes des officiers empêchaient les progrès de l'Évangile, il lui témoigne qu'il voudrait qu'il s'obligeât par un serment solennel à punir sévèrement quiconque serait cause que la religion ne s'étendrait pas dans les Indes, et il lui déclare que si ceux qui ont l'autorité entre les mains étaient persuadés que leurs fautes ne demeureraient pas impunies, toute l'île de Ceylan, tout le cap de Comorin et plusieurs rois de Malabar embrasseraient le christianisme en une année; que tout ce qu'il y a d'hommes aux Indes reconnaîtrait la divinité de Jésus-Christ, et ferait profession de sa doctrine, si les ministres qui ont négligé les in-

térêts de la foi avaient été privés de leurs dignités et de leurs biens.

Il demande ensuite des prédicateurs au roi, et des prédicateurs de la compagnie, comme les jugeant plus propres que d'autres à étendre la foi dans ces pays infidèles.

Comme le père Simon Rodriguez, qui gouvernait la compagnie dans le Portugal, avait beaucoup de crédit à la cour, le père Xavier lui écrivit en même temps, et le pria d'appuyer auprès du roi toutes ses demandes. Il lui recommanda surtout de choisir des prédicateurs qui fussent d'une vertu reconnue et d'une mortification exemplaire.

Xavier écrivit aussi de Cochin aux pères de la compagnie qui étaient à Rome, et il leur manda fort au long ses voyages de Malacca, d'Amboine, des Moluques, de l'île du Maure, et la bénédiction que Dieu y avait donnée; mais il n'oublia pas de leur raconter le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan, et il le fit d'une manière très-consolante pour eux.

« Dans le fort de la tempête, dit-il dans sa « lettre, je pris pour intercesseurs auprès de Dieu, « premièrement les personnes vivantes de notre « compagnie avec toutes celles qui lui sont affec- « tionnées; ensuite tous les chrétiens, pour être « assisté par les mérites de l'épouse de Jésus-Christ, « la sainte Église catholique, dont les prières sont « exaucées dans le ciel, bien qu'elle demeure sur « la terre. Je m'adressai ensuite aux morts, et par- « ticulièrement à Pierre le Fèvre, pour apaiser la « colère de Dieu. Je parcourus les ordres des anges « et des saints, et je les invoquai tous; mais afin « d'obtenir plus aisément le pardon de mes innom-

« brables péchés, je réclamai, pour ma protectrice « et pour ma patronne, la très-sainte Mère de Dieu « la Reine du ciel, qui obtient sans peine de son fils « tout ce qu'elle demande ; enfin, ayant mis mon « espérance dans les mérites infinis de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ, étant protégé de la sorte, je « ressentis une bien plus grande joie au milieu de « cette furieuse tourmente que quand je fus tout à « fait hors de péril.

« A la vérité, étant, comme je le suis, le plus mé- « chant de tous les hommes, j'ai honte d'avoir « versé tant de larmes, par un excès de plaisir « céleste, lorsque j'étais sur le point de périr : « aussi priais-je humblement Notre-Seigneur de ne « me point délivrer du naufrage dont nous étions « menacés, à moins qu'il ne me réservât à de plus « grands périls pour sa gloire et pour son service.

« Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent, par « un sentiment intérieur, de combien de dangers « et de peines j'ai été tiré par les prières et les sa- « crifices de ceux de la compagnie qui travaillent « sur la terre, et de ceux qui jouissent de la cou- « ronne de leurs travaux dans le ciel. Quand j'ai « une fois commencé à parler de notre compagnie, « je ne puis finir, mais le départ des vaisseaux « m'y oblige malgré moi; et voici ce que je trouve « de plus convenable pour finir ma lettre : Si jamais « je l'oublie, ô compagnie de Jésus, que ma main « droite soit inutile, et que j'en oublie moi-même « l'usage ! *Si oblitus unquam fuero tui, societas « Jesu, oblivioni detur dextera mea !* Je prie Notre- « Seigneur Jésus-Christ que, puisque durant le « cours de cette vie misérable il nous a réunis dans « sa compagnie, il nous réunisse pendant toute

« l'éternité bienheureuse dans la compagnie des « saints qui le voient au ciel. »

Après avoir écrit ces lettres et s'être employé un peu au service du prochain, il reprit la route de Comorin et gagna la côte de la Pêcherie. Les Paravas, qui étaient ses premiers enfants en Jésus-Christ, furent ravis de revoir leur saint et bon père, comme ils le nommaient. Tous les villages venaient au-devant de lui en chantant la doctrine chrétienne et remerciant Dieu de son retour. La joie du saint ne fut pas moindre que la leur ; il eut surtout une extrême consolation de voir le nombre des chrétiens fort augmenté par les travaux de ses frères. Il y avait là plusieurs ouvriers de la compagnie, dont les principaux étaient Antoine Criminal, François Henriquez, Alphonse Cyprien.

La ferveur des fidèles ne consola pas moins Xavier que leur nombre. En visitant un village, on lui montra un jeune homme du pays qui, s'étant embarqué en la compagnie d'un Portugais, avait été jeté par la tempête sur la côte de Malabar. Les Sarrasins qui habitaient ce lieu-là, après avoir massacré le Portugais, voulurent forcer son compagnon de renoncer à la foi. Ils le menèrent pour ce sujet dans une mosquée, et lui promirent de grands biens s'il abandonnait la loi de Jésus-Christ pour celle de leur prophète Mahomet. Mais voyant que les promesses ne l'ébranlaient point, ils le menacèrent de la mort et levèrent en même temps le coutelas sur sa tête pour l'effrayer. Comme cela ne l'étonnait pas et qu'il persistait toujours à confesser Jésus-Christ, ils le chargèrent de fers et le traitèrent très-cruellement, jusqu'au moment où un capitaine portugais, informé du fait, se jeta avec une troupe de soldats

dans la ville des infidèles, et retira le jeune homme de leurs mains.

Xavier l'embrassa plusieurs fois, et loua Dieu de ce que la foi était si vive dans des cœurs barbares. Il apprit aussi avec plaisir la conduite de quelques esclaves qui, s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres portugais, et vivant parmi les gentils, bien loin de se laisser corrompre aux superstitions païennes, s'acquittaient exactement des obligations de leur baptême, et vivaient d'une manière très-édifiante.

Bien que les infidèles qu'ils servaient ne les empêchassent pas d'être chrétiens, et que chacun d'eux fût résolu de persévérer dans la foi au milieu de l'idolâtrie, ils souhaitaient fort de retourner parmi les fidèles, pour avoir les secours spirituels qui leur manquaient, et pour mener une vie plus conforme à leur croyance. Aussi, dès qu'ils surent le retour du père Xavier, qui les avait baptisés la plupart, ils vinrent le prier de faire leur paix avec les maîtres qu'ils avaient quittés pour se retirer de l'esclavage, et ils lui déclarèrent qu'ils étaient contents de perdre encore une fois leur liberté dans la vue de leur salut. Xavier les reçut comme ses enfants bien-aimés, et obtint ensuite leur grâce.

Quand il eut parcouru tous les villages, il s'arrêta quinze jours à Manapar, qui n'est pas fort éloigné du cap Comorin. Comme l'unique fin qu'il se proposait était de planter la foi dans les Indes, et que pour cela il fallait y établir la compagnie, il commença à régler les choses selon les principes et dans l'esprit du père Ignace, général de l'ordre. Ayant rassemblé tous les ouvriers de la côte, il examina les talents et les vertus de chacun en trai-

tant familièrement avec eux et leur faisant rendre compte de leur intérieur. Après cela il leur assigna les lieux qui leur convenaient suivant leurs forces spirituelles et corporelles. Il nomma le père Antoine Criminal supérieur de tous; et, afin qu'ils fussent plus capables de servir ce peuple, il ordonna que chacun étudiât avec tout le soin possible la langue malabare, qui a cours dans tout le pays. Il chargea pour ce sujet le père François Henriquez de réduire cette langue en art, et de composer une grammaire très-exacte, selon la méthode des grammaires grecque et latine. L'ouvrage semblait impossible, surtout à un homme nouvellement venu d'Europe, et qui avait peu de connaissance des langues indiennes. Néanmoins Henriquez en vint à bout même en peu de temps, et ce fut apparemment un miracle de l'obéissance.

Cependant Xavier, jugeant que l'explication qu'il avait faite de la doctrine chrétienne aux Moluques serait fort utile à ses chers Paravas, voulut qu'un prêtre malabare qui entendait bien le portugais la traduisît en sa langue. Mais, afin que la conduite des missionnaires fût uniforme et que le même esprit les animât tous, outre les instructions qu'il leur fit de vive voix, il leur en laissa d'autres par écrit pour les diriger dans leur ministère.

Les choses étant ainsi réglées sur la côte de la Pêcherie, le père voulut passer dans l'île de Ceylan avant de retourner à Goa. Son dessein était de recueillir le fruit du sang précieux que deux ans auparavant le roi de Jafanapatan avait fait répandre, ou de voir du moins quelle disposition il y avait à l'Évangile parmi les peuples qui avaient été témoins de la constance des martyrs.

Xavier convertit d'abord le roi de Candé, qui est un des rois de Ceylan; il alla ensuite trouver le tyran qui avait traité si cruellement les chrétiens, pour l'engager, contre toutes les apparences humaines, à permettre que la loi de Jésus-Christ fût publiée dans ses terres, et pour le porter à se faire chrétien lui-même.

Comme les raisons d'État sont les plus fortes sur l'esprit des princes, le père représenta d'abord au roi infidèle que son trône ne pouvait être affermi que par les armes des Portugais; et que, si une fois il contractait une étroite alliance avec eux, il n'avait rien à craindre ni de ses ennemis, ni de ses sujets. Le barbare, qui craignait tout au dedans et au dehors, écouta ses propositions de paix, et souffrit même qu'on lui expliquât les mystères de la foi chrétienne.

Les instructions du saint touchèrent si fort le tyran, que, changé aussitôt, il promit d'embrasser la foi et de travailler à réduire ses sujets, en offrant, pour gage de sa parole, de mettre son royaume entre les mains du roi de Portugal, et de lui payer le tribut qu'on jugerait à propos, ne demandant que deux choses : l'une que le gouverneur des Indes fît avec lui une bonne paix, comme avec les autres rois indiens qui s'étaient rendus vassaux de la couronne de Portugal; l'autre, que, pour empêcher les révoltes et les troubles qui pourraient naître du changement de religion, on lui envoyât une compagnie de soldats portugais, qui serait entretenue à ses dépens.

Le père Xavier, content d'avoir réussi au delà de ses espérances, partit pour Goa avec un ambassadeur du roi infidèle; il y arriva le 20 mars de la

même année 1548. Comme don Jean de Castro, vice-roi des Indes, était à Bazin, vers le golfe de Cambaye, le père s'embarqua de nouveau, malgré la saison qui n'était pas favorable, jugeant qu'une chose aussi importante que celle-là ne pouvait être assez tôt faite, et que les délais ruinent souvent les meilleures affaires.

Castro n'avait jamais vu Xavier; mais tout ce qu'il en avait ouï dire lui donnait une extrême envie de le voir: Il le reçut avec tout l'honneur qu'on rend la première fois à un saint, et accepta volontiers les offres du roi de Jafanapatan aux conditions que nous avons dites.

Il désigna Antoine Monis Barreto, homme d'autorité et très-brave, pour la garnison de Jafanapatan, avec cent soldats bien aguerris, et tous dignes de leur chef. Il ordonna en même temps qu'on traitât magnifiquement l'ambassadeur qui était demeuré à Goa, et que, si lui ou ses gens voulaient être baptisés, on n'épargnât rien pour la cérémonie de leur baptême. Mais le roi de Jafanapatan manqua dans la suite de fidélité envers Dieu et envers les hommes, et c'est probablement ce qui attira les derniers malheurs sur sa personne et sur son royaume.

Don Jean de Castro, qui désirait profiter des conseils du père pour le règlement de ses mœurs, eût été bien aise de le retenir plus longtemps; mais, le voyant déterminé à s'en aller, il le laissa partir, en le conjurant néanmoins de passer l'hiver à Goa, afin que, y étant de retour lui-même, il pût traiter avec lui des affaires de sa conscience.

A son retour à Goa, Xavier reçut au nombre des enfants d'Ignace Cosme de Torrez, prêtre espagnol, né à Valence, et l'un des plus grands esprits et des

plus savants hommes de son siècle. Il admit encore dans la compagnie quelques Portugais qui avaient de beaux talents pour les missions, et qui brûlaient du zèle des âmes.

Ils vivaient tous ensemble dans le collége de Saint-Paul, où la ferveur régnait non-seulement parmi les jésuites, mais aussi parmi les séminaristes, dont le nombre croissait tous les jours. Le Japonais Anger était avec eux, menant une vie très-réglée et ne soupirant qu'après le baptême, qu'on lui avait différé jusqu'au retour du saint homme.

Xavier ne se contenta pas de l'instruire de nouveau; il voulut que le père Torrez lui expliquât à fond tous les mystères de la foi. Anger et ses deux valets, qui avaient les mêmes instructions que leur maître, furent enfin baptisés solennellement le jour de la Pentecôte par l'évêque de Goa, don Jean d'Albuquerque: si bien que l'Église commença à prendre possession de la nation du monde la plus éloignée le jour même que le Saint-Esprit, descendu sur les apôtres, leur donna mission de porter l'Évangile à tous les peuples de la terre.

Anger désira d'être nommé Paul de Sainte-Foi, en mémoire du collége de la compagnie de Jésus, où il avait eu une connaissance particulière de la loi divine, et qui s'appelait tantôt le collége de Saint-Paul, tantôt le séminaire de Sainte-Foi. L'un de ses serviteurs prit le nom de Jean, l'autre d'Antoine.

Mais, afin que les nouveaux fidèles eussent les véritables principes de la morale chrétienne, et que leur conduite répondît à leur croyance, le père Xavier chargea Torrez de leur donner les exercices spirituels de la compagnie.

Le maître et les serviteurs sortirent si fervents

de ces exercices, que Xavier écrivit en Europe qu'il était animé par leur exemple au service de Dieu, et qu'il ne pouvait les voir sans rougir de sa lâcheté.

Dans les conversations qu'il eut avec eux, il apprit que l'empire du Japon était un des plus peuplés du monde; que les Japonais étaient naturellement curieux et avides de savoir, mais dociles et capables de discipline; que, comme ils avaient presque tous de l'esprit et de la raison, si on leur exposait la morale du christianisme, ils s'y rendraient sans peine.

Il n'en fallut pas davantage à Xavier pour concevoir le dessein de porter la foi au Japon. La douceur, l'honnêteté, le bon naturel des trois Japonais baptisés lui donnèrent bonne opinion de tous les autres; et les marchands portugais nouvellement revenus du Japon l'assurèrent si bien que c'était là le caractère de la nation, qu'il ne douta pas que la religion chrétienne n'y fît de très-grands progrès.

Il adora aussi les jugements de la Providence, qui, sous prétexte de sauver un homme du supplice et de calmer son esprit, avait fait sortir trois Japonais de leur pays et les avait amenés à Goa pour servir de guides à un missionnaire; mais, afin que ces guides fussent plus utiles, il jugea à propos qu'on leur enseignât à lire et à écrire en portugais, et qu'ils étudiassent bien la langue. Anger, que nous appellerons désormais Paul de Sainte-Foi, apprit tout ce qu'on voulut; car, outre que c'était un esprit vif et facile, il avait la mémoire si heureuse, qu'il savait presque par cœur tout l'Évangile de saint Matthieu, que le père Cosme de Torrez lui expliqua avant son baptême.

Cependant don Jean de Castro fit équiper une

flotte dans le dessein de prendre possession d'Aden, l'une des plus fortes villes de l'Arabie Heureuse, et située au pied d'une haute montagne qui aboutit à la mer par une longue et étroite pointe de terre. Huit fustes de Goa, pleines de gens de guerre, partirent pour l'expédition d'Aden. Parmi ces soldats il y en avait un extrêmement brave et fameux par ses exploits militaires, mais noirci de crimes, et encore plus connu par sa vie licencieuse que par sa vaillance. C'était une espèce de bête féroce qui n'avait d'homme que la figure, et de chrétien que le nom. Il y avait dix-huit ans qu'il ne s'était confessé; et s'il se présenta une fois au vicaire de Goa, ce fut moins pour se réconcilier avec Dieu que pour n'être pas cru un mahométan ou un idolâtre.

Le père Xavier avait jeté l'œil sur ce malheureux, et n'attendait que des moments favorables pour travailler à une conversion si difficile.

Ayant su que le soldat s'embarquait sur une des fustes qui allaient joindre la flotte, il sort au même instant du collége de Saint-Paul, ne prenant que son bréviaire avec lui, et va se mettre dans la même fuste.

On crut, en voyant le père François, qu'il avait ordre du gouverneur d'accompagner son fils don Alvarez, et tout le monde en eut de la joie, hors celui pour qui il venait. Il s'approcha du soldat, et, quand on eut levé l'ancre, il commença à se familiariser avec lui de telle sorte, que les autres soldats ne pouvaient assez s'en étonner, et quelques-uns disaient de Xavier à peu près ce que le pharisien disait de Notre-Seigneur: « Si cet homme était prophète, il saurait quel est le soldat dont la compagnie lui plaît tant. »

Ces discours ne refroidissaient point le père. Il voyait jouer des nuits entières son soldat, qui était un grand joueur; il dissimulait ses emportements, et l'entendait quelquefois jurer sans faire semblant de rien. Il lui dit seulement un jour que le jeu demandait un esprit rassis, et que, s'il n'y prenait garde, la passion avec laquelle il jouait le ferait perdre.

Quelque brutal que fût le soldat, il s'affectionna insensiblement à un homme si commode, et prit plaisir à l'entendre parler non-seulement de la guerre et de la marine, mais de la religion et de la morale. Enfin il fit quelques réflexions sur l'horreur de sa vie, et sentit même quelques remords de conscience.

Un jour qu'ils étaient tous deux seuls en un coin du navire, Xavier lui demanda à qui il s'était confessé avant son départ. « Ah! mon père, dit le soldat, il y a bien des années que je ne me suis confessé! — Eh! comment! reprit le père. A quoi pensez-vous? Plus vous êtes brave, plus vous êtes exposé tous les jours: et quel serait votre sort si vous veniez à être tué dans l'état où vous êtes présentement? — Je voulus une fois me confesser, reprit le soldat, au moins pour sauver les apparences: mais le vicaire de Goa ne voulut pas seulement m'entendre, et me déclara que j'étais un réprouvé, qui ne méritais que l'enfer. — Le procédé du vicaire me paraît un peu rigoureux, répliqua Xavier; il a eu néanmoins ses raisons pour vous traiter de la sorte, et j'ai les miennes pour en user autrement. Car, enfin, les miséricordes du Seigneur sont infinies, et Dieu veut que nous ayons pour nos frères autant d'indulgence qu'il en a pour nous. Ainsi, quand les péchés dont vous vous sentez coupable seraient mille fois plus

nombreux et plus énormes qu'ils ne le sont, j'aurai la patience de vous écouter, et je ne ferai pas difficulté de vous absoudre, pourvu que vous preniez les sentiments que je tâcherai de vous inspirer. »

Par ces paroles il porta le soldat à se confesser et à faire une confession générale. Il l'y disposa lui-même en le faisant repasser sur toute sa vie, et descendant avec lui dans le détail de tous les péchés qu'un homme de son caractère et de sa profession avait pu commettre. Lorsqu'ils étaient en ces termes, on jeta l'ancre au port de Coulan pour se rafraîchir un peu. Plusieurs de la flotte mirent pied à terre, et entre autres le père Xavier avec son soldat. Ils s'en allèrent tous deux dans un lieu écarté et solitaire; là le soldat se confessa les larmes aux yeux, et résolut d'expier ses crimes par la pénitence que son confesseur lui imposerait, quelque rigoureuse qu'elle pût être. Mais le père ne lui donna qu'un *Pater* et un *Ave* à dire; de quoi le pénitent étonné: « D'où vient donc, mon père, dit-il, qu'étant, comme je suis, un grand pécheur, vous me donnez une si légère pénitence? — Tenez-vous en repos, mon fils, répondit Xavier, nous apaiserons la justice divine. » Et au même instant il s'enfonce dans le bois, tandis que le soldat accomplissait sa pénitence. Il fit alors ce qu'il avait fait autrefois en une occasion pareille: il découvrit ses épaules, et se donna la discipline si rudement, que le soldat accourut au bruit des coups. Voyant le père tout en sang, et jugeant bien quel était le motif d'une si étrange action, il lui arracha la discipline des mains en s'écriant que c'était au criminel, et non pas à l'innocent, à porter la peine du péché; il se dépouille aussitôt, et châtie son corps de toute sa

force. Xavier l'embrassa plusieurs fois, et lui déclara qu'il ne s'était embarqué que pour l'amour de lui. Ensuite, lui ayant donné des conseils salutaires pour l'affermir dans la grâce, il le quitta, et s'en retourna à Goa par le premier navire qui sortit du port où ils s'étaient arrêtés. Pour le soldat, il suivit la flotte, et, dès que l'expédition d'Aden fut finie, il se fit religieux dans un ordre austère, où il vécut et mourut très-saintement.

Peu de temps après que le père fut de retour à Goa, le gouverneur, don Jean de Castro, y revint aussi, mais tout malade d'une fièvre lente qui le consumait depuis quelques mois. Se sentant faiblir de jour en jour, et ne doutant pas que la fin de sa vie ne fût proche, il renonça entièrement aux affaires, et choisit diverses personnes qui remplissent sa charge. Ensuite il ne pensa qu'à la mort et à son salut. Il eut pour cela de longs entretiens avec le père Xavier, et ne voulut plus voir que lui.

Sur ces entrefaites, un navire qui vint de Lisbonne apporta au vice-roi des lettres du roi de Portugal qui louaient fort sa conduite, et qui le continuaient pour trois ans dans le gouvernement des Indes. Comme don Jean de Castro était fort aimé, on en fit des réjouissances publiques par toute la ville. Mais le malade entendant les décharges de l'artillerie, et voyant presque de son lit les feux de joie, ne put s'empêcher d'en rire, tout moribond qu'il était. « Que le monde est faux et ridicule, disait-il, de nous présenter des honneurs pour trois ans, quand nous n'avons plus qu'un moment à vivre! » Le père l'assista jusqu'au dernier soupir, et eut la consolation de voir mourir un grand du monde avec les sentiments d'un saint religieux.

Xavier étant maître de lui-même, en quelque façon, par la mort de don Jean de Castro, qui l'avait prié de ne point s'éloigner de Goa durant l'hiver, eut la pensée de visiter une seconde fois la côte de la Pêcherie avant son voyage du Japon, sur lequel il ne s'était point encore déclaré ouvertement. Mais la mauvaise saison l'arrêta; car pendant un certain temps le sable remplit tellement les canaux de l'île, qu'aucun navire ne put ni sortir du port ni y entrer.

En attendant que la navigation devînt libre, le saint s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces après ses travaux passés, selon la coutume des hommes apostoliques, qui, dans le commerce qu'ils ont avec Dieu, se délassent des fatigues qu'ils prennent pour le prochain.

C'est alors que, dans le jardin du collége de Saint-Paul, tantôt se promenant, tantôt retiré en un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait: « C'est assez, Seigneur, c'est assez, » et qu'il ouvrait sa soutane devant l'estomac, pour donner un peu d'air aux flammes dont son cœur était embrasé. Il déclarait par là qu'il ne pouvait plus soutenir l'abondance des consolations célestes, et faisait entendre tout à la fois qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourments pour le service de Dieu que de goûter tant de douceurs: si bien qu'il pria Notre-Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et de ne lui épargner aucune peine en celle-ci.

Ces occupations intérieures ne l'empêchaient pas de travailler au salut des âmes, ni de soulager les misérables dans les hôpitaux et dans les prisons: plus l'amour de Dieu était vif et ardent en lui, plus il désirait de le faire naître et de l'allumer partout.

La charité le faisait renoncer souvent au repos de la solitude et aux délices de l'oraison, suivant le principe de son père Ignace, qu'il faut quitter Dieu pour Dieu.

La saison commençait à être plus douce, et Xavier se disposait à faire voile vers le cap de Comorin, lorsqu'un vaisseau portugais arriva du Mozambique avec cinq missionnaires de la compagnie. Le plus remarquable de ces missionnaires et de cinq autres qui venaient avec la flotte, était Gaspard Barzée, Flamand de nation. Le père François avait déjà entendu parler de lui comme d'un excellent ouvrier et célèbre prédicateur; mais sa présence et le témoignage de tout le navire donnèrent au saint de si hautes idées de son mérite, qu'il le regarda dès lors comme un apôtre de l'Orient.

Il passa cinq jours avec ces nouveaux compagnons. Dès le quatrième jour il fit prêcher le père Barzée, pour voir son talent de prédication, et il lui trouva toutes les qualités d'un parfait prédicateur. Plusieurs gentilshommes portugais qui avaient été fort édifiés de la vertu et des discours de Barzée pendant la navigation, qui fut des plus périlleuses, vinrent se jeter aux pieds de Xavier pour lui demander d'être admis en la compagnie. Le capitaine du vaisseau et le gouverneur d'une des principales citadelles que les Portugais avaient aux Indes étaient de ce nombre. Il en reçut quelques-uns avant de partir, et remit les autres à son retour; mais il voulut que tous fissent les exercices spirituels du père Ignace.

Enfin Xavier s'embarqua le 9 septembre pour la côte de la Pêcherie. Il y consola et affermit les fidèles, qui étaient toujours persécutés par les Ba-

dages, ennemis mortels et irréconciliables du nom chrétien. Il encouragea aussi les ouvriers de la compagnie qui pour la même raison étaient tous les jours en danger de mort.

Ayant parcouru la côte de la Pêcherie, il s'en retourna par Cochin, où il s'arrêta deux mois, et s'employa sans relâche à instruire les enfants, à servir les malades et à régler les mœurs de toute la ville. Ensuite il alla trouver à Bazin le vice-gouverneur des Indes, don Garcie de Sa, que don Jean de Castro avait nommé en mourant. Le père voulait obtenir de lui des lettres de recommandation pour le gouverneur de Malacca, afin de passer au Japon plus aisément.

Dès que Xavier fut revenu à Goa, et qu'on sut le voyage qu'il méditait, ses amis mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Ils lui représentèrent d'abord la longueur du chemin, qui était de treize cents lieues; les dangers de mort auxquels il serait continuellement exposé non-seulement à cause des pirates qui courent ces mers et massacrent tout ce qui tombe entre leurs mains, mais aussi à cause des écueils inconnus aux plus habiles pilotes, et de certains vents appelés typhons, qui règnent depuis la Chine jusqu'au Japon, dans une immense étendue de mer. On lui disait que ces tourbillons impétueux faisaient pirouetter un navire et l'abîmaient tout à coup, ou qu'ils le poussaient avec furie contre les rochers et le mettaient en pièces.

On ajoutait que quand, par une espèce de miracle, son vaisseau se sauverait des corsaires et des tempêtes, il ne serait pas en sûreté aux ports de la Chine, d'où l'on venait de chasser les Portugais; qu'au reste, si son zèle était insatiable, il y avait

encore en Orient de vastes royaumes qui n'étaient pas éclairés de la lumière de l'Évangile; qu'il y avait même, près de Goa, des îles et des terres tout idolâtres; qu'il laissât donc ces îles trop éloignées, que la nature semblait avoir séparées du commerce des mortels, et où la puissance des Portugais n'étant pas établie, le christianisme ne pourrait jamais se maintenir contre la persécution des païens.

Xavier était trop persuadé que Dieu le voulait au Japon pour écouter les raisons de ses amis. Il se moqua de leurs craintes, et dit en riant qu'il ne serait peut-être pas plus malheureux que Georges Alvarez, ou qu'Alvarez Vaz, qui avaient fait le voyage du Japon malgré ces pirates et ces vents dont on tâchait de lui faire peur. Puis prenant un air sérieux: « En vérité, disait-il, je m'étonne que vous vouliez m'empêcher d'aller pour le bien des âmes où vous allez pour un petit gain temporel, et je vous avoue que j'ai honte de votre peu de foi; mais j'ai honte aussi d'avoir été prévenu, et je ne puis souffrir que les marchands aient eu plus de courage que les missionnaires. »

Il dit enfin qu'après avoir éprouvé tant de fois les soins de la Providence, il aurait tort de s'en défier; qu'elle ne l'avait pas préservé de l'épée des Badages et des poisons de l'île du Maure pour l'abandonner dans d'autres périls; du reste que les Indes n'étaient pas les bornes de sa mission, et qu'en y venant son dessein avait toujours été de porter la foi jusqu'aux dernières extrémités de la terre.

Il écrivit en même temps au père Simon Rodriguez, et quelques endroits de la lettre marquent bien la disposition du saint homme: « Il est arrivé « ici des navires de Malacca qui confirment que tous

« les ports de la Chine sont armés, et que les Chi-
« nois vont faire une guerre ouverte aux Portugais.
« Je n'en irai pas moins au Japon ; car je ne vois
« rien de plus agréable et de plus doux en ce monde
« que de vivre dans des périls continuels de mort
« pour l'honneur de Jésus-Christ et pour les inté-
« rêts de la foi. Aussi est-ce le propre du chrétien
« de trouver plus de plaisir dans la croix que dans
« le repos. »

L'apôtre, étant sur le point de partir pour le Japon, établit le père Paul de Camerin supérieur général en sa place, et le père Antoine Gomez recteur du séminaire de Goa : il leur prescrivit en même temps à l'un et à l'autre la manière dont il voulait qu'ils vécussent ensemble et qu'ils gouvernassent leurs inférieurs.

Le père Xavier avait envoyé depuis son retour Nicolas Lancilotti à Coulan, Melchior Gonzalez à Bazain, et Alphonse Cyprien à Socotora. Il envoya avant son départ Gaspard Barzée à Ormuz, avec un compagnon qui n'était pas encore prêtre.

Quelque idée qu'il eût de la sagesse et de la vertu du père Gaspard, il ne laissa pas de lui donner par écrit des instructions particulières pour l'aider à se bien conduire dans une mission aussi importante que celle-là.

Huit jours après que Gaspard Barzée fut parti pour Ormuz avec son compagnon Raymond Pereyra, le père Xavier partit lui-même pour le Japon : c'était au mois d'avril de l'année 1549. Il s'embarqua dans une fuste qui allait seulement à Cochin, où l'attendait un navire qui devait faire voile vers Malacca. Il prit pour ses compagnons le père Cosme de Torrez et le frère Jean Fernandez, outre les trois Japonais

convertis, Paul de Sainte-Foi et ses deux valets Jean et Antoine.

Comme le navire qui attendait Xavier et ses compagnons au port de Cochin était sur le point de partir, ils s'arrêtèrent là peu de jours. Ils en partirent le 25 avril, et arrivèrent à la fin de mai à Malacca. Toute la ville vint au-devant du père Xavier, et chacun eut une joie incroyable de le revoir.

Pour notre saint, ce qui le réjouit le plus, ce fut d'apprendre les travaux apostoliques de François Perez et de Roch Oliveira. Il les avait envoyés l'année précédente à Malacca pour y fonder un collége de la compagnie, suivant les souhaits du peuple, et ils y avaient été très-bien reçus. Perez avait commencé à ouvrir une école publique, pour instruire la jeunesse dans les lettres et dans la piété, selon l'esprit de leur institut. Oliveira s'était donné tout entier au ministère de la prédication et à la conduite des âmes, en s'attachant néanmoins principalement au service des Turcs et des Juifs, dont la ville se remplissait tous les jours; car les premiers venaient exprès de la Mecque, et les autres du Malabar, afin de planter, s'ils pouvaient, le mahométisme et le judaïsme où le christianisme florissait.

L'exemple des deux missionnaires attira plusieurs Portugais au genre de vie dont l'un et l'autre faisaient profession. Le plus considérable de tous fut un jeune gentilhomme nommé Jean Bravo, à qui sa noblesse et sa valeur promettaient tout dans le monde, mais qui préféra la pauvreté évangélique et l'humilité religieuse aux plus grands établissements de la terre. Il était près d'aller à Goa pour exécuter ce que le Ciel lui inspirait, lorsqu'il apprit

que Xavier devait passer par Malacca. Il l'attendit donc, et cependant il vécut avec Perez et Oliveira comme s'il eût été de la compagnie. Il se conforma, du moins autant qu'il put, à leurs manières, et s'habilla même comme eux, c'est-à-dire qu'au lieu de riches habits il prit une soutane tout usée, avec laquelle il bravait le monde, sans l'avoir encore tout à fait quitté. Il fit un mois entier d'exercices spirituels, et ne sortit de la retraite que pour s'employer aux œuvres de charité dans l'hôpital : il y servit trois mois les malades, vivant comme un pauvre, et demandant lui-même son pain de porte en porte, à la vue de Jacques Sosa, son parent, amiral de la flotte que l'on préparait pour les Moluques.

Ces épreuves engagèrent le père Xavier à recevoir Bravo en la compagnie : il lui fit faire d'abord les premiers vœux, et ayant trouvé en lui un fond excellent pour toutes les vertus apostoliques, il le cultiva avec soin.

On reçut alors des nouvelles du Japon, et quelques lettres portaient qu'un des rois de l'île demandait des prédicateurs évangéliques au gouverneur des Indes par une ambassade expresse; que ce roi avait appris quelque chose de la loi chrétienne, et qu'un événement merveilleux lui avait fait naître le désir d'en apprendre davantage.

Voici quel était cet événement : des marchands portugais, étant abordés au port de la capitale d'un des royaumes du Japon, furent logés, par ordre du roi, dans une maison déserte qu'on croyait infestée de malins esprits. L'opinion populaire n'était pas mal fondée, et les Portugais s'aperçurent bientôt que leur logement était incommode. Ils entendaient la nuit un bruit horrible; ils se sentaient tirer de

leurs lits et frapper durant le sommeil, sans voir néanmoins personne. Pour remédier au vacarme qui se faisait régulièrement toutes les nuits, ils semèrent de croix toute la maison, et depuis ils n'entendirent plus rien.

Les Japonais furent fort surpris quand ils surent comment la maison était devenue tranquille. Le roi même, à qui les Portugais dirent que la croix des chrétiens faisait fuir les malins esprits, admira un effet si merveilleux, et fit planter des croix partout, jusque dans ses maisons royales et sur les chemins publics. Il voulut ensuite savoir d'où la croix tirait sa vertu et pourquoi les démons la craignaient tant. Ainsi il descendit peu à peu dans les mystères de la foi. Mais comme les Japonais sont extrêmement curieux, non content d'être instruit par des marchands et par des soldats, il eut la pensée de faire venir des prédicateurs, et c'est pour cela qu'il envoya un ambassadeur aux Indes.

Ces nouvelles consolèrent infiniment le père Xavier, et hâtèrent d'autant plus son voyage, que les Japonais lui parurent plus disposés à recevoir l'Évangile. Il y avait dans le port de Malacca plusieurs navires portugais qui étaient près de partir pour le Japon; mais tous ces vaisseaux devaient faire diverses courses en chemin, et cela n'accommodait pas le saint homme; sa seule ressource fut un navire chinois qui allait droit au Japon, et qui était un de ces petits bâtiments qu'on appelle jonques à la Chine. Le maître du navire, nommé Neceda, était un corsaire fameux, ami des Portugais, nonobstant la guerre déclarée entre les deux nations, et si connu par ses brigandages, que son vaisseau se nommait communément la *jonque du voleur*. Don Pedro de

Sylva, gouverneur de Malacca, fit promettre au capitaine chinois qu'il conduirait sûrement le père, et voulut avoir de lui des otages pour l'engager à tenir inviolablement sa promesse. Mais quel fondement peut-on faire sur la parole d'un pirate et d'un scélérat?

Xavier et ses compagnons s'embarquèrent le 24 juin, au commencement de la nuit, et l'on démarra le lendemain au point du jour avec un bon vent. Dès qu'on fut en mer, le capitaine et les matelots, qui étaient tous idolâtres, élevèrent une pagode sur la poupe, lui firent des sacrifices malgré les remontrances de Xavier, et la consultèrent par la voie du sort pour savoir si leur navigation serait heureuse. Les réponses étaient tantôt bonnes, et tantôt mauvaises. Cependant ils jetèrent l'ancre à une île, et s'y fournirent de bois contre les furieuses tourmentes de ces mers. Ils recommencèrent en même temps à interroger leur idole, et recherchèrent par le sort s'il auraient un vent favorable. Le sort promit un bon vent, et sur cela les païens continuèrent gaiement leur voyage. Néanmoins ils ne furent pas plutôt en haute mer, qu'ils tirèrent les sorts de nouveau pour voir si du Japon le navire retournerait heureusement à Malacca : la réponse fut qu'il aborderait au Japon, mais qu'il ne reverrait plus Malacca. Le pirate, qui était fort superstitieux, résolut au même moment de quitter sa route. Il tourna, en effet, ailleurs, et ne fit plus que s'amuser dans les îles qui se présentaient. Le père Xavier s'affligea beaucoup que le démon fût le maître de leur destinée, et que tout se réglât suivant les réponses de l'ennemi de Dieu et des hommes.

En voguant ainsi lentement, on s'approcha des

côtes de la Cochinchine, et les tempêtes qui s'élevèrent alors menacèrent plus d'une fois du naufrage. Les idolâtres eurent recours à leurs superstitions ordinaires. Le sort déclara que la mer se calmerait, et que le navire n'avait rien à craindre. Mais un vent impétueux agita tellement les flots, que les marins furent contraints d'abaisser les voiles et de jeter l'ancre. Le balancement du vaisseau fit qu'un jeune chrétien chinois que Xavier menait avec lui tomba dans la sentine, qui était ouverte. On l'en retira à demi mort et fort blessé à la tête. Lorsqu'on le pansait, la fille du capitaine tomba dans la mer et fut engloutie par les vagues, sans qu'on pût jamais la sauver.

Un si funeste accident mit Neceda au désespoir; et c'était un triste spectacle, dit Xavier lui-même dans une de ses lettres, de voir le désordre qui régnait dans le vaisseau. La perte de la fille et la crainte du naufrage remplissaient tout de cris et de larmes.

Néanmoins les idolâtres, au lieu de reconnaître que l'idole leur avait dit faux, prirent soin de l'apaiser, comme si la mort de la Chinoise eût été un effet de la colère de la pagode. Ils sacrifièrent des oiseaux et brûlèrent des parfums en son honneur; après quoi ils jetèrent les sorts pour savoir la cause du malheur qui venait d'arriver. On apprit que si le jeune chrétien fût mort dans la sentine, la fille du capitaine n'aurait pas péri malheureusement. Alors Neceda, transporté de rage, pensa jeter Xavier et ses compagnons dans la mer. Comme la fureur des flots s'abattit en un instant, son esprit se calma un peu; il leva l'ancre, et prit la route de Canton dans le dessein d'y passer l'hiver.

Mais les artifices des hommes et les efforts des démons ne peuvent rien contre les ordres de la Providence. Un vent contraire renversa le projet du capitaine, en l'obligeant malgré lui d'entrer à pleines voiles dans la mer du Japon, et c'est ce vent qui porta la *jonque du voleur* vers Cangoxima, lieu de la naissance d'Anger, surnommé Paul de Sainte-Foi. Ils y abordèrent le 13 août de l'année 1549.

LIVRE CINQUIÈME

Le Japon est à l'extrémité de l'Asie et vis-à-vis de la Chine; c'est un assemblage de diverses îles qui font comme un corps, et dont la principale donne son nom à tout le reste; ce monde d'îles, ainsi que parle un excellent géographe, est tout rempli de montagnes, dont quelques-unes sont inaccessibles; le froid y est excessif; la terre, féconde en mines d'or et d'argent, produit peu de grains nécessaires à la vie, faute d'être cultivée.

Anciennement le Japon était une monarchie. L'empereur à qui toutes ces îles obéissaient se nommait le dayri, et tirait son origine des Camis, qui, selon l'opinion du peuple, descendaient en droite ligne du soleil. La première charge de l'empire était celle de cubo, c'est-à-dire de capitaine général des armées. Pour relever une dignité si éminente d'elle-même, on ajouta, avec le temps, au nom de cubo celui de sama, qui signifie seigneur; et ainsi le chef de la milice japonaise s'appela cubo-sama.

Il y a plus de trois cents ans que le cubo-sama qui était alors, voyant le sceptre du Japon entre les mains d'un dayri lâche et efféminé, se révolta contre lui et s'empara de l'autorité royale. Son dessein était de réduire tout l'État sous sa domination; mais il ne se rendit maître que de Méaco, où l'empereur tenait sa cour, et des provinces qui en dépendaient. Les gouverneurs des autres provinces se maintinrent chacun dans la sienne par la force des armes, et secouèrent le joug à leur tour, de sorte que la monarchie fut divisée tout d'un coup en soixante-six parties, qui prirent toutes le nom de royaumes.

Depuis ces révolutions, le roi de Méaco fut surnommé cubo-sama, et celui qui avait été dépouillé retint le nom de dayri. On lui laissa même, à la puissance près, toutes les prééminences de la royauté, en considération du sang des Camis; et ses descendants eurent toujours le même titre et les mêmes avantages. Voilà quel était en général le gouvernement au temps de saint François Xavier; car quelques années après, Nobunanga, un des rois voisins de Méaco, défit en bataille rangée le cubo-sama, et poursuivit sa victoire avec tant de succès, qu'ayant détruit les rois particuliers, il réunit tout le Japon sous son obéissance.

Pour ce qui est de la religion, tous les Japonais, à la réserve de quelques-uns qui font profession d'athéisme et qui croient les âmes mortelles, sont idolâtres, et tiennent pour certaine la transmigration des âmes telle que l'enseignait Pythagore. Les uns rendent le culte divin au soleil et à la lune; les autres aux Camis, ces anciens rois dont nous avons parlé, et aux fotoques, les dieux de la Chine : il y en a qui

adorent diverses sortes de bêtes, et plusieurs adorent le démon sous des figures horribles.

Ils ont encore une certaine divinité mystérieuse qu'on nomme Amida, et ils disent que ce dieu a bâti un paradis si éloigné de la terre, que les âmes ne peuvent y parvenir qu'en trois ans. Mais le dieu Xaca est celui dont ils content le plus de merveilles, et il semble que ce soit le Messie contrefait par le démon même ou par ses ministres; car si on les en croit, Xaca étant né d'une reine qui n'avait jamais connu d'homme, se retira dans les déserts de Siam, et y fit de très-austères pénitences pour expier les péchés des hommes; au sortir de sa solitude, il assembla des disciples, et prêcha en divers pays une doctrine céleste.

On ne saurait dire combien de temples ont été bâtis en l'honneur d'Amida et de Xaca; toutes les villes en sont pleines, et la magnificence en égale le nombre. On ne peut non plus imaginer jusqu'où la superstition porte les adorateurs de ces deux divinités. Ils se précipitent du haut des rochers ou s'ensevelissent tout vivants dans des antres souterrains, et l'on voit souvent des barques remplies d'hommes et de femmes qui, avec une pierre au cou, et chantant les louanges de leurs dieux, vont se jeter dans la mer.

Au reste, l'esprit de mensonge a établi dans le Japon une espèce de hiérarchie semblable à celle de l'Église catholique; car ces peuples ont un chef de la religion, et comme un souverain pontife, qu'ils nomment le saço. Il tient sa cour dans la capitale de l'empire, et c'est lui qui approuve les sectes, qui institue les cérémonies, qui consacre, si j'ose parler de la sorte, les tundi, que l'on peut comparer

à nos évêques, et dont la fonction principale est d'ordonner les prêtres des idoles, en leur conférant le pouvoir de faire des sacrifices. Ces prêtres, qu'on appelle bonzes, et dont les uns habitent les déserts, les autres demeurent dans les villes, affectent tous une grande austérité de mœurs, et sont parmi les Japonais ce que sont les brahmanes parmi les Indiens, si ce n'est qu'ils sont encore plus scélérats et plus hypocrites.

Pour reprendre notre histoire, presque aussitôt que Xavier et ses compagnons furent arrivés, Paul de Sainte-Foi alla rendre ses devoirs au roi de Saxuma, de qui Cangoxima relevait, et dont le palais n'est éloigné que de six lieues. Ce prince, qui lui avait autrefois témoigné beaucoup de bonté, le reçut avec d'autant plus de joie, qu'on le croyait mort. Un si favorable accueil engagea Paul de Sainte-Foi à demander sa grâce au roi pour l'action qui l'avait obligé de se retirer, et il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Le roi, qui était curieux comme sont tous les Japonais, l'interrogea fort sur les Indes : quelle était la nature du pays, l'humeur des peuples; si les Portugais étaient aussi puissants qu'on le disait. Après que Paul eut satisfait le roi là-dessus, le discours tomba sur les différentes religions des Indiens et particulièrement sur le christianisme, que les Européens avaient introduit aux Indes.

Paul expliqua assez au long les mystères de la foi, et, voyant qu'on prenait plaisir à l'écouter, il produisit un tableau de la Vierge qui tenait l'enfant Jésus entre ses bras. La vue seule de cette peinture frappa tellement le roi, que, touché d'un sentiment de piété et de révérence, il se mit à genoux avec tous ses

courtisans pour honorer celle qui était peinte, et qui lui semblait avoir un air plus qu'humain.

Il voulut qu'on portât le tableau à la reine sa mère. Elle en fut charmée de son côté, et se prosterna par un même instinct avec toutes les dames de sa suite pour saluer la mère et le fils; elle fit mille questions sur la Vierge et Jésus-Christ. Cela donna lieu à Paul de raconter toute la vie de Notre-Seigneur; et ce récit plut tant à la reine, que deux jours après, quand il fut de retour à Cangoxima, elle lui envoya un de ses officiers pour avoir une copie du tableau qu'elle avait vu; mais il ne se trouva point de peintre qui pût faire ce que désirait la princesse. Elle demanda qu'au moins on lui écrivît en abrégé les principaux points de la religion chrétienne, et Paul la contenta là-dessus.

Le père François, ravi de voir les dispositions qu'il y avait dans la cour de Saxuma, pensa aussitôt à se rendre capable de prêcher en japonais. Il n'y a qu'une langue en tout le Japon, mais si abondante et si mêlée, que c'était, en effet, comme s'il y en avait eu plusieurs. On se sert de certains mots et de certaines phrases dans le discours familier; on emploie d'autres locutions dans les discours composés. Les gens de qualité ont un langage tout différent de celui du peuple; les marchands et les soldats ont le leur; les hommes se servent de paroles et d'expressions qui leur sont propres. Quand on traite un sujet sublime, et qui touche, par exemple, la religion ou l'État, on use de termes particuliers, et ce serait une irrégularité très-vicieuse que de confondre ces différentes manières de parler.

Le saint homme savait déjà quelque chose de tous ces divers langages par la communication qu'il avait

eue avec les trois Japonais chrétiens; mais il n'en savait pas assez pour s'expliquer aisément. Il s'appliqua donc tout à fait à l'étude de la langue, et voici de quelle façon il en parle lui-même : « Nous redevenons enfants, dit-il, et toute notre occupation présente est d'apprendre les premiers éléments de la grammaire japonaise. Dieu nous fasse la grâce d'imiter l'innocence et la simplicité des enfants aussi bien que nous en pratiquons les exercices! »

On ne doit pas s'étonner ici qu'un homme à qui Dieu avait communiqué plusieurs fois le don des langues ne sût pas celle du Japon, et qu'il se donnât la peine de l'étudier. Ces grâces étaient passagères, et Xavier ne s'y attendait nullement; de sorte qu'ayant à demeurer dans un pays, il en étudiait le langage, comme s'il n'eût pu le savoir que par son propre travail.

Tandis que Xavier et ses compagnons travaillaient à acquérir la connaissance qui leur était nécessaire pour annoncer Jésus-Christ au peuple de Cangoxima, Paul de Sainte-Foi, chez qui ils logeaient, instruisit lui-même sa famille. Dieu bénit tellement son zèle, qu'outre sa mère, sa femme et sa fille, plusieurs de ses parents se convertirent, et Xavier les baptisa tous.

En moins de quarante jours le saint sut assez de japonais pour entreprendre de traduire l'explication du Symbole des apôtres qu'il avait composée aux Indes. A mesure qu'il traduisait, il apprenait par cœur sa traduction; et avec ce concours il crut pouvoir commencer à publier l'Évangile.

L'apôtre des Indes n'était pas inconnu à la cour de Saxuma. Paul de Sainte-Foi y avait parlé de lui

d'une manière qui donna envie à tout le monde de le voir, et qui le fit regarder avec admiration la première fois qu'il parut. Le roi et la reine le traitèrent honorablement, lui témoignèrent beaucoup d'affection, et l'entretinrent une partie de la nuit. Ils ne pouvaient assez s'étonner que lui et ses compagnons fussent venus d'un autre monde, et eussent passé tant de mers orageuses, non par un esprit d'avarice et pour s'enrichir de l'or du Japon, mais seulement pour montrer aux Japonais le vrai chemin du salut.

Xavier profita d'une si heureuse conjoncture, et ne différa pas davantage à prêcher publiquement dans Cangoxima. Il commença par enseigner les premiers articles du Symbole. Celui de l'existence d'un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, surprit étrangement ses auditeurs, qui ne connaissaient point de premier Être dont l'univers dépendît comme de sa cause et de son principe. Les autres articles qui regardent la Trinité et l'Incarnation leur parurent encore plus incroyables : aussi quelques-uns traitèrent le prédicateur de visionnaire et se moquèrent de lui. Les plus sages néanmoins ne pouvaient comprendre qu'un étranger qui n'avait nul intérêt à les tromper eût essuyé tant de périls, et fût venu de si loin pour leur débiter des fables.

Dans ces pensées ils voulurent éclaircir les doutes qui leur vinrent sur les mystères qu'on leur avait expliqués. Xavier leur répondit si nettement et si raisonnablement tout ensemble, avec l'assistance de Paul de Sainte-Foi, qui lui servait d'interprète au besoin, que la plupart, satisfaits de ses réponses, se rendirent à la vérité.

Le premier qui demanda et reçut le baptême fut un homme de basse condition et dénué des biens de

la fortune, comme si Dieu eût voulu que l'Église du Japon n'eût point d'autre fondement que l'abjection et la pauvreté, ainsi que l'Église universelle. On lui donna le nom de Bernard, et par sa vertu il devint, avec le temps, très-illustre.

Cependant Xavier visita les bonzes, et tâcha de gagner leur bienveillance, persuadé que le christianisme ferait peu de progrès parmi le peuple s'ils s'opposaient à la prédication de l'Évangile, et jugeant d'ailleurs que tout le monde embrasserait la loi du vrai Dieu, pourvu qu'ils ne la combattissent point ouvertement.

Son honnêteté et sa franchise lui concilièrent d'abord les bonnes grâces de leur chef. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, assez homme de bien pour un bonze, estimé si sage, que le roi de Saxuma lui communiquait ses plus importantes affaires, et si savant dans la religion, qu'il fut surnommé Ningit, c'est-à-dire *le cœur de la vérité*. Mais ce nom ne lui convenait pas tout à fait; et Xavier s'aperçut bientôt que le vieillard ne savait que croire touchant l'immortalité de l'âme, disant tantôt que nos âmes ne différaient guère de celles des bêtes, tantôt qu'elles venaient du ciel, et qu'elles avaient en elles-mêmes quelque chose de divin.

Ces incertitudes d'un esprit flottant entre la vérité et le mensonge donnèrent lieu à Xavier de prouver l'immortalité de l'âme dans les conversations qu'ils eurent ensemble, mais en s'en tenant aux principes naturels. Ses raisonnements n'eurent point pourtant d'autre effet que de lui attirer des louanges. Ningit loua le savoir du bonze européen, c'est ainsi qu'on nommait le père, et tomba d'accord que personne n'avait une plus profonde connaissance de la nature;

mais il demeura toujours incertain sur ce point de religion ou par honte de changer d'avis à son âge, ou peut-être par la raison que les gens qui ont douté toute leur vie sont plus difficiles à convaincre que ceux qui n'ont jamais rien cru.

L'estime que Ningit avait pour Xavier fit considérer le saint du reste des bonzes. Ils l'écoutaient avec applaudissement lorsqu'il parlait de la loi divine, et ils confessaient eux-mêmes tout haut qu'un homme qui était venu des extrémités du monde, à travers mille dangers, pour prêcher une nouvelle religion, ne pouvait avoir été inspiré que par l'esprit de vérité, ni avancer rien qui ne fût digne de croyance.

Le témoignage des bonzes autorisa la prédication de l'Évangile; mais le déréglement de leurs mœurs les empêcha de suivre une loi si sainte. Néanmoins, avant la fin de l'année, il y en eut deux, moins corrompus que les autres, ou plus fidèles à la grâce de Jésus-Christ, qui embrassèrent la foi; et leur exemple toucha si fort les Cangoximains, que plusieurs demandèrent le baptême.

Ces premiers fruits de la prédication en promettaient de plus abondants, et la foi florissait de jour en jour davantage dans Cangoxima, lorsqu'une persécution excitée tout à coup ruina de si belles espérances et arrêta les progrès de l'Évangile. Les bonzes, surpris de voir tout le peuple disposé à quitter la religion du pays, ouvrirent leurs yeux sur leurs propres intérêts, et connurent évidemment que si la nouvelle loi était une fois reçue, comme ils ne vivaient que d'aumônes et d'offrandes qu'on faisait aux dieux, ils n'auraient bientôt plus de quoi subsister. Ils jugèrent en même temps qu'il fallait remédier au mal avant qu'il fût incurable, et n'épar-

gner rien pour exterminer les prédicateurs portugais.

On vit donc alors ces religieux idolâtres, qui avaient été au commencement si favorables à Xavier, lui faire une guerre ouverte. Ils le décriaient partout et le traitaient publiquement d'imposteur, jusque-là qu'un jour qu'il prêchait dans une des places de la ville, un bonze l'interrompit au milieu de son discours, et avertit le peuple de s'en défier, disant que c'était un démon qui leur parlait sous la figure d'un homme.

Le déchaînement des bonzes n'eut pas l'effet qu'ils prétendaient. Les Japonais, qui ont naturellement de l'esprit et de la droiture, comprirent sans peine ce qui faisait changer de langage et de conduite à leurs prêtres, et ils en eurent plus de croyance à ce que le père leur disait.

Quelques-uns reprochaient aux bonzes que l'intérêt seul allumait leur zèle; disant que ce n'était ni par des calomnies, ni par des insultes, qu'on défendait la religion, mais par des raisons solides; que si la doctrine de l'Européen était fausse, pourquoi ils n'en montraient pas clairement la fausseté; qu'au reste il importait peu que le nouveau prédicateur fût un démon ou un homme, et que la vérité devait être bien reçue de quelque part qu'elle vînt; qu'après tout il vivait très-austèrement, et qu'il était de meilleure foi qu'eux.

Les merveilles que Dieu fit par son serviteur confirmèrent encore davantage la loi chrétienne.

Le saint, se promenant un jour au bord de la mer, rencontra des pêcheurs qui tendaient leur filet vide, et qui se plaignaient de leur mauvaise fortune. Il eut pitié d'eux, et, après avoir fait une courte prière,

il leur conseilla de pêcher de nouveau. Ils le firent sur sa parole, et prirent tant de poissons, qu'à peine purent-ils tirer le filet. Ils continuèrent leur pêche les jours suivants avec le même succès; et, ce qui parut plus étrange, la mer de Cangoxima, qui n'était guère poissonneuse, le fut depuis extrêmement.

Une femme qui avait entendu parler des guérisons que l'apôtre avait faites aux Indes, lui apporta son petit enfant qu'une enflure de tout le corps rendait très-difforme. Xavier prit l'enfant entre ses bras, le regarda avec des yeux de pitié, et prononça sur lui trois fois ces paroles : *Dieu le bénisse!* Après quoi il le rendit à sa mère si sain et si beau, qu'elle en demeura hors d'elle-même.

Ce miracle éclata dans la ville, et fit espérer à un lépreux la guérison qu'il cherchait en vain depuis plusieurs années. N'osant paraître en public à cause de son mal, qui le séparait du commerce des autres hommes et le rendait odieux à tout le monde, il fit appeler le père. Xavier, qui était alors fort occupé, ne pouvant aller chez cet homme, y envoie un de ses compagnons, avec ordre de demander trois fois au malade s'il croirait en Jésus-Christ au cas qu'on le guérît de sa lèpre et de faire trois fois le signe de la croix sur lui s'il promettait constamment d'embrasser la foi. Tout se passa comme Xavier l'avait ordonné. Le lépreux donna sa parole qu'il se ferait chrétien s'il recouvrait la santé; et l'on n'eut pas plutôt fait sur lui trois signes de croix, que tout à coup son corps devint net comme s'il n'avait jamais eu de lèpre. Sa guérison si subite le fit croire sans peine en Jésus-Christ, et sa foi vive hâta son baptême.

Mais le plus illustre miracle qu'opéra Xavier dans

Cangoxima fut la résurrection d'une fille de qualité. Elle était morte à la fleur de l'âge; et son père, qui l'aimait tendrement, en pensa perdre l'esprit. Deux néophytes qui le vinrent voir avant qu'on fît les funérailles de celle qu'il pleurait jour et nuit, lui conseillèrent de chercher du secours auprès du saint homme qui faisait de si grandes choses, et de lui demander avec confiance la vie de sa fille.

Le païen, persuadé par les néophytes que rien n'était impossible aux bonzes d'Europe, et commençant à espérer contre toutes les apparences humaines, selon la coutume des affligés, qui croient aisément ce qui les flatte, va trouver le père François, se jette à ses pieds, et le conjure les larmes aux yeux de ressusciter une fille unique qu'il venait de perdre, en ajoutant que ce serait lui rendre la vie à lui-même.

Xavier, touché de la foi et de l'affliction du païen, se retira avec son compagnon Fernandez pour prier Dieu. Étant revenu peu de temps après : « Allez, dit-il à ce père désolé, votre fille est en vie. »

L'idolâtre, qui espérait que le saint viendrait avec lui à son logis et invoquerait le nom du Dieu des chrétiens sur le corps de sa fille, crut qu'on se moquait de lui, et s'en alla mécontent. Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il vit un de ses domestiques qui, tout transporté de joie, lui cria de loin que sa fille était vivante. Il la rencontra bientôt elle-même qui venait au-devant de lui. La fille dit à son père que, dès qu'elle eut rendu l'âme, deux démons horribles s'étaient saisis d'elle, et avaient voulu la précipiter dans un abîme de feu; mais que deux hommes inconnus, d'un aspect auguste et modeste, l'avaient arrachée des mains de ses deux

bourreaux, et lui avaient rendu la vie sans qu'elle pût dire comment cela s'était fait.

Le Japonais comprit qui étaient ces deux hommes dont parlait sa fille, et l'amena droit à Xavier, pour lui rendre des actions de grâces telles qu'en méritait une si grande faveur. Elle n'eut pas plutôt aperçu le saint avec son compagnon Fernandez, qu'elle s'écria : « Voilà mes deux libérateurs ! » et au même instant la fille et le père demandèrent le baptême. Il ne s'était jamais rien vu de semblable parmi les Japonais, et l'on n'avait même jamais ouï dire que les dieux du Japon eussent le pouvoir de faire revivre les morts ; en sorte que cette résurrection donna au peuple une haute idée de Jésus-Christ, et rendit le nom de Xavier très-fameux.

Les bonzes, voyant qu'ils ne gagnaient rien par leurs mensonges et leurs calomnies, et que les gens de qualité n'étaient guère moins charmés de la doctrine chrétienne que le peuple, n'osant d'ailleurs user de violence à cause des édits qui permettaient la profession du christianisme, imaginèrent un artifice tout nouveau : ce fut de se plaindre au roi du roi même, de la part de tous les dieux du pays.

Les plus considérables d'entre les bonzes ayant été choisis dans une assemblée générale pour une ambassade si importante, vont trouver le prince, et lui disent avec un air plus menaçant que soumis, qu'ils viennent au nom de Xaca et d'Amida et des autres dieux du Japon, lui demander en quel lieu du monde il veut les bannir ; que ces dieux cherchent une autre demeure et d'autres temples, puisqu'il les chasse honteusement de son royaume, ou plutôt du leur, pour y recevoir un Dieu étranger qui usurpe tous les droits divins, et qui ne souffre ni de supé-

rieur ni d'égal. Ils ajoutent fièrement qu'à la vérité il était roi : mais qu'était un roi ? Un homme profane. Était-ce à lui à être l'arbitre de la religion, le juge des dieux ? Que dirait la postérité quand elle apprendrait que le roi de Saxuma, qui tient sa couronne de Xaca et d'Amida, a renversé leurs autels, et les a privés des honneurs dont ils ont joui de tout temps ? Mais que ne feraient point les provinces voisines pour venger l'injure des dieux ? Que tout semblait permis en ces rencontres, et que le moins qu'il avait à craindre était une guerre domestique d'autant plus cruelle, que la seule religion en serait la cause.

La conjoncture dans laquelle les bonzes parlèrent au roi leur fut favorable. Il venait d'apprendre que les navires du Portugal, qui prenaient terre ordinairement à Cangoxima, avaient suivi la route de Firando, et il en avait un chagrin extrême, non-seulement parce que ses États ne profiteraient point du commerce des Portugais, mais aussi parce que le roi de Firando, son ennemi, en tirerait seul tout l'avantage. Comme la bienveillance qu'il témoigna d'abord au père Xavier n'eut presque pas d'autre principe que l'intérêt, il se refroidit beaucoup pour lui dès qu'il sut une si mauvaise nouvelle, et ce refroidissement le disposa à croire les bonzes. Il leur accorda tout ce qu'ils voulurent, et défendit sous peine de la vie à ses sujets de quitter l'ancienne religion du Japon pour embrasser la nouvelle loi que les bonzes européens avaient publiée.

Quelque bonne disposition qu'il y eût dans l'esprit des Cangoximains à l'égard de l'Évangile, les nouveaux édits empêchèrent les idolâtres d'avoir commerce avec les trois religieux chrétiens : tant

la colère ou la faveur des princes fait tourner aisément les peuples !

Ceux néanmoins dont Dieu avait déjà touché le cœur et qui étaient baptisés, bien loin de manquer à la grâce de leur vocation, y furent d'autant plus fidèles, que, n'étant guère plus de cent, ils se sentaient infiniment redevables à la miséricorde divine de les avoir choisis pour être de ce petit nombre. La persécution augmenta même leur ferveur, et ils déclarèrent tous au père Xavier qu'ils étaient prêts à souffrir l'exil et la mort pour l'honneur de Jésus-Christ.

Quoique le père ne doutât pas de leur constance, il voulut les fortifier par de bons discours avant de quitter une ville et un royaume où il ne voyait nulle apparence d'étendre la foi. Il les assemblait pour cela secrètement tous les jours : après leur avoir lu certains passages de l'Écriture traduits en japonais, et conformes à l'état où était l'Église naissante de Cangoxima, il leur expliquait un des mystères de la vie de Notre-Seigneur ; et ses auditeurs étaient si pénétrés de l'onction intérieure du Saint-Esprit, qu'ils l'interrompaient à tous moments par leurs larmes et par leurs soupirs.

Il avait fait faire plusieurs copies de son catéchisme à l'usage des fidèles. L'ayant augmenté d'une explication plus ample du Symbole, et y ayant ajouté diverses instructions spirituelles avec la vie de Notre-Seigneur, qu'il traduisit tout entière, il le fit imprimer en caractères japonais pour le répandre partout.

En ce temps-là les deux bonzes convertis et deux autres Japonais convertis entreprirent le voyage des Indes pour voir de leurs yeux ce que le père leur

disait de la splendeur où était le christianisme dans Goa, c'est-à-dire la multitude des chrétiens, la magnificence des églises, et la beauté des cérémonies ecclésiastiques.

Il partit enfin lui-même de Cangoxima au commencement de septembre de l'année 1550, avec Cosme de Torrez et Jean Fernandez, portant sur son dos, selon sa coutume, tout ce qui était nécessaire au sacrifice de la messe. Avant son départ il recommanda les fidèles à Paul de Sainte-Foi. Ces néophytes, privés de prêtres, se maintinrent au milieu de l'idolâtrie et parmi les persécutions des bonzes, sans que jamais un seul chancelât. Il arriva même que leur vie édifiante gagna plusieurs idolâtres; de sorte qu'en peu d'années le nombre des chrétiens fut de plus de cinq cents personnes, et que le roi de Saxuma écrivit au vice-roi des Indes pour avoir des pères de la compagnie qui publiassent en tout son royaume une loi si pure et si sainte.

Les nouvelles qu'on avait eues des navires portugais venus depuis peu au Japon, firent prendre à Xavier le chemin de Firando, et la mauvaise intelligence qui était entre les deux rois lui fit espérer que le roi de Firando le recevrait bien, lui et ses deux compagnons.

Ils rencontrèrent sur la route une forteresse qui appartenait à un prince nommé Elkandono, vassal du roi de Saxuma. Des gens du château qui revenaient de Cangoxima et qui avaient vu le père Xavier, l'invitèrent en chemin à venir saluer leur seigneur, ne doutant pas qu'Elkandono ne fût bien aise de voir un homme si célèbre.

Xavier, qui cherchait toutes les occasions de publier l'Evangile, ne perdit pas celle-là. Le bon accueil

qu'on lui fit lui donna lieu de parler d'abord de la vraie religion et du salut éternel. Les domestiques du prince et les soldats de la garnison, qui étaient présents, furent si frappés de la sainteté qui éclatait sur le visage de l'apôtre, et de la vérité qui brillait dans ses paroles, qu'après s'être éclaircis de leurs doutes, dix-sept demandèrent le baptême, et le père les baptisa de sa main en présence du *tono* : c'est ainsi que les Japonais appellent un seigneur et un prince particulier.

Les autres avaient la même pensée, et ils auraient reçu la même grâce, si Elkandono ne s'y fût opposé par politique et contre ses propres sentiments, pour ne pas s'attirer de méchantes affaires du côté de la cour de Saxuma ; car dans le cœur il reconnut Jésus-Christ, et permit même à Xavier de baptiser en cachette sa femme et son fils aîné : du reste, il promit de recevoir le baptême et de se déclarer chrétien dès que son souverain serait favorable à la loi de Dieu.

L'intendant de la maison d'Elkandono fut un de ceux qui embrassèrent la foi. C'était un homme avancé en âge et d'une prudence consommée. Xavier lui donna le soin de la nouvelle chrétienté, et lui mit entre les mains la formule du baptême écrite, l'explication du Symbole, un abrégé de la vie de Notre-Seigneur, les sept Psaumes de la pénitence, les Litanies des saints, et une table des fêtes de l'Église.

Il marqua lui-même dans le palais un lieu propre où les fidèles pussent s'assembler, et il ordonna à l'intendant d'y faire venir le plus de païens qu'il pourrait, de lire aux uns et aux autres, les dimanches, une partie de la doctrine chrétienne, de faire

chanter les psaumes de la pénitence tous les vendredis, et les litanies tous les jours. L'intendant exécuta ponctuellement les ordres du père, et ces semences de piété fructifièrent si bien, que peu d'années après Louis Almeyda trouva plus de cent chrétiens dans la forteresse d'Elkandono, tous d'une vie réglée et innocente, modestes en leur extérieur, assidus à la prière, charitables les uns envers les autres, sévères à eux-mêmes et ennemis de leurs corps, si bien que ce lieu avait plus l'air d'une maison religieuse que d'une place de guerre. Le tono, quoique toujours idolâtre, assistait aux assemblées des chrétiens, et il voulut que deux enfants qui lui naquirent fussent baptisés.

Un de ces néophytes composa également en sa langue l'histoire de la rédemption du genre humain, depuis le péché d'Adam jusqu'à la descente du Saint-Esprit, et c'est lui qui, étant un jour interrogé sur ce qu'il répondrait au roi s'il lui commandait de renoncer à la loi de Jésus-Christ : « Je lui répondrais hardiment, dit-il : Seigneur, vous voulez sans doute qu'étant né votre sujet je vous sois fidèle; vous me voulez dans vos intérêts, prêt à vivre et à mourir pour votre service; vous voulez encore que je sois modéré avec mes égaux, doux à mes inférieurs, soumis à mes maîtres, équitable envers tout le monde : commandez-moi donc d'être chrétien, car un chrétien est obligé d'être tout cela. Que si vous me défendez la profession du christianisme, je deviens en même temps violent, dur, orgueilleux, rebelle, injuste, scélérat, et je ne puis plus répondre de moi. »

Le saint et ses compagnons, étant partis, continuèrent leur chemin tantôt par terre et tantôt par

mer. Après beaucoup de fatigues souffertes gaiement et bien des périls essuyés, ils arrivèrent au port de Firando, qui était le terme de leur voyage. Les Portugais firent ce qu'ils purent pour recevoir honorablement le père Xavier. On déchargea toute l'artillerie à son arrivée, on déploya toutes les enseignes et toutes les banderoles, on fit sonner toutes les trompettes, et enfin tous les navires jetèrent des cris d'allégresse à la vue de l'homme de Dieu. Il fut conduit malgré lui avec la même pompe au palais du roi; et cette magnificence ne servit pas peu à le faire considérer d'une cour païenne, qui sans cela l'aurait peut-être méprisé, ne voyant en lui rien que de simple et de pauvre.

Le roi de Firando, à qui les Portugais firent entendre combien celui qu'ils lui présentaient était puissant auprès de leur maître, le traita d'autant plus favorablement qu'il sut que le roi de Cangoxima l'avait obligé de sortir de ses États; car, pour faire plaisir à la couronne de Portugal et dépit à celle de Cangoxima, il donna sur-le-champ aux trois religieux chrétiens un pouvoir très-grand de publier la loi de Jésus-Christ dans tout son royaume.

Ils allèrent aussitôt prêcher par la ville, et tout le peuple courut entendre les bonzes d'Europe. Les premiers discours de Xavier firent une grande impression sur les esprits, et en moins de vingt jours il baptisa plus d'infidèles à Firando qu'il n'avait fait en toute une année à Cangoxima.

La facilité que le saint trouva à réduire ces peuples sous l'obéissance de la foi lui fit concevoir la pensée de leur laisser Cosme de Torrez pour achever de les convertir, et d'aller, lui, à Méaco, où il avait toujours eu dessein de se rendre, comme à la capi-

tale de l'empire, d'où la connaissance de Jésus-Christ se répandrait aisément dans tout le Japon.

Étant parti avec Fernandez et deux Japonais chrétiens, Matthieu et Bernard, pour ce grand voyage, sur la fin du mois d'octobre de l'année 1550, ils gagnèrent par mer Facata, qui est à vingt lieues de Firando, et de là ils s'embarquèrent pour Amanguchi, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Amanguchi est la capitale du royaume de Naugato et une des plus riches villes du Japon; mais c'était une ville toute corrompue et pleine des débauches les plus monstrueuses.

Xavier n'y était venu que pour aller à Méaco; mais cette étrange corruption des mœurs lui fit tant d'horreur et tant de pitié tout ensemble, qu'il ne put se résoudre à passer sans annoncer Jésus-Christ à des hommes si aveugles et si débordés, ni sans leur faire connaître la pureté de la loi chrétienne. Le zèle dont il fut épris au récit des abominations de la ville ne lui permit pas d'aller demander permission au roi, comme il avait fait ailleurs. Il parût d'abord en public, embrasé d'un feu intérieur qui brillait sur son visage, et il proposa hardiment au peuple les vérités de la foi. Son compagnon Fernandez fit de même d'un autre côté. On les écoutait par curiosité, et plusieurs apprenant qui ils étaient, quels périls ils avaient courus, et ce qu'ils prétendaient, admirèrent leur courage et leur désintéressement, selon l'humeur de la nation japonaise, qui a des sentiments nobles et de l'estime pour les hommes généreux. Des places publiques on les appelait dans les maisons, et on leur faisait expliquer leur doctrine plus en détail et plus à loisir; car si votre loi nous paraît plus raisonnable que la nôtre, disaient les

principaux de la ville, nous vous promettons de la suivre. »

Mais, quand on est une fois esclave des plus honteuses passions, il est difficile d'embrasser ce qu'on juge le meilleur, et de juger même sainement. Aucun d'eux ne tint sa parole. Ayant confronté les deux lois ensemble, presque tous tombèrent d'accord que la loi chrétienne était la plus conforme au bon sens, à prendre les choses dans la spéculation; mais lorsqu'ils venaient à les regarder dans la pratique, la perversité de leur cœur étouffait en eux toutes les lumières de la raison.

Xavier, après avoir fait plus d'un mois de séjour dans Amanguchi sans recueillir guère d'autres fruits de ses travaux que beaucoup d'affronts, poursuivit son voyage vers Méaco avec ses trois compagnons, Fernandez, Matthieu et Bernard.

Ils partirent sur la fin du mois de décembre, et par un temps de pluies continuelles. Pendant tout l'hiver, qui est horrible en ces contrées, les vents ne sont pas moins dangereux sur terre que les typhons ne le sont sur mer. Le froid est très-piquant, et la neige tombe en telle abondance, que dans les villes et dans les villages les habitants ne peuvent sortir de leur logis, ni avoir aucune communication entre eux que par des galeries couvertes. C'est bien pis dans la campagne, où ce ne sont que forêts affreuses, que montagnes escarpées, que torrents impétueux qui traversent les vallées, et qui inondent quelquefois les plaines. Souvent tout est si glacé, que les voyageurs font presque autant de chutes que de pas, sans parler des glaçons énormes qui pendent aux arbres, et dont les passants sont à toute heure en danger d'être blessés.

Les quatre serviteurs de Dieu marchaient par une si rude saison, et dans des chemins si difficiles, les pieds nus ordinairement pour passer les ruisseaux et les ravines, mal vêtus contre la rigueur du froid, chargés de leurs petits meubles, et sans autre provision pour vivre que des grains de riz rôtis ou séchés au feu, que Bernard portait dans son sac.

Le voyage d'Amanguchi à Méaco n'est guère que de quinze jours lorsque la saison est belle et commode. Le mauvais temps fit que les quatre voyageurs furent deux mois en chemin. L'extrême fatigue causa la fièvre au père Xavier dès le premier mois, et son mal l'obligea de se reposer un peu à Sacay; mais il ne voulut point faire de remède, et se remit bientôt en chemin.

Ce qui lui semblait le plus fâcheux, c'est que Bernard, qui était leur guide, les égarait à toute heure. S'étant un jour perdus dans une forêt, et ne sachant plus quelle route tenir, ils rencontrèrent un cavalier qui allait du côté de Méaco. Xavier le suivit et s'offrit de porter sa malle, pour l'engager à les tirer de la forêt et pour passer sûrement des endroits fort dangereux. Le cavalier accepta l'offre que Xavier lui fit, et cependant il alla au grand trot, de sorte que le saint fut obligé de courir après, et cela dura presque tout le jour.

Ses compagnons le suivaient de loin; et quand ils l'eurent rejoint au lieu où le cavalier le quitta, ils le trouvèrent si épuisé, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Les cailloux et les ronces lui avaient déchiré les pieds, et les jambes lui enflèrent tellement, qu'elles se crevèrent en plusieurs endroits. Toutes ces incommodités ne l'empêchaient pas de marcher; il tirait sa force de l'union qu'il avait continuellement

avec Dieu; faisant oraison depuis le matin jusqu'au soir, et n'interrompant ses entretiens intérieurs que pour exhorter ses compagnons à la patience.

En passant par les villes et par les villages qu'ils rencontraient sur leur route, Xavier lisait toujours quelque chose de son catéchisme à la foule qui s'assemblait autour d'eux. On se moquait de lui le plus souvent, et les enfants criaient après lui : *Deos, Deos, Deos*, parce qu'il avait d'ordinaire ce mot portugais à la bouche, et qu'il ne le prononçait presque jamais une seule fois en leur langue.

Ayant condamné publiquement en deux diverses villes les fausses sectes du Japon et les vices énormes qui y régnaient, il fut traîné hors des murailles par les habitants, qui résolurent de le lapider; mais, comme ils commençaient à prendre des pierres, il survint un orage qui les obligea de s'enfuir. Le saint homme demeura seul au milieu des foudres qui éclataient de toutes parts, sans rien perdre de sa tranquillité ordinaire, et adorant la Providence divine, qui combattait visiblement pour lui.

Il arriva enfin à Méaco avec ses trois compagnons dans le mois de février, l'an 1551. Le nom de cette ville si fameuse, qui était le siége de l'empire et de la religion, et où le cubo-sama, le dayri et le saqo tenaient leur cour, promettait de grandes choses à Xavier; mais l'effet ne répondit pas aux apparences. Méaco, qui signifie en japonais *chose digne d'être vue*, n'était plus qu'une ombre de ce qu'elle avait été, tant les guerres et les incendies l'avaient désolée. Tous les rois voisins s'étaient ligués contre le cubo-sama, et l'on n'entendait partout que le bruit des armes.

L'homme de Dieu tâcha d'avoir audience du cubo-

sama et du dayri ; mais il ne put en venir à bout. Il ne put pas même voir le saço ou souverain pontife de la religion japonaise. Pour lui ménager ces audiences, on lui demandait cent mille caixes, qui font six cents écus de notre monnaie ; et il n'avait rien.

N'espérant plus rien de ce côté-là, il prêcha sur les places publiques avec l'autorité seule que Dieu donne à ceux qu'il envoie. Comme toute la ville était dans le trouble, et que chacun avait l'esprit occupé des pensées de guerre, on ne songea pas même à l'écouter, ou ceux qui l'écoutèrent en passant ne firent nulle réflexion sur ce qu'il disait.

Ainsi, après être demeuré quinze jours à Méaco inutilement, ne voyant aucune apparence d'y faire du fruit dans la confusion où les choses étaient, il eut une forte pensée de s'en retourner à Amanguchi, sans croire pourtant son voyage de Méaco tout à fait perdu, non-seulement parce qu'il avait beaucoup souffert, et que la souffrance est un vrai gain pour les hommes apostoliques, mais encore parce qu'il avait au moins prêché Jésus-Christ dans la ville du monde la plus idolâtre, et frayé le chemin à ses frères qui devaient les années suivantes y établir le christianisme, selon la vue qu'il en eut dès lors.

Il s'embarqua donc sur une rivière qui tombe des montagnes voisines, qui vient baigner les murs de Méaco, puis va se rendre en un bras de mer qui s'étend vers Sacay. Dans sa route, Xavier prit à Firando ce que le vice-roi des Indes et le gouverneur de Malacca l'obligèrent d'emporter au Japon : c'était une petite horloge sonnante, un instrument de musique assez harmonieux, et d'autres ouvrages d'art dont la rareté faisait tout le prix.

Dès qu'il fut à Amanguchi, ses présents lui ob-

tinrent une audience du roi, et le firent recevoir agréablement. Oxindono, qui trouvait les ouvrages de l'Europe admirables, non content d'en remercier le père avec toutes les honnêtetés possibles, lui envoya, le jour même, une grosse somme d'or et d'argent pour marque de sa gratitude. Mais Xavier la refusa constamment, et ce refus le fit admirer lui-même du prince. « Que le bonze européen, disait Oxindono, est éloigné de l'avarice des nôtres, qui aiment le bien avec tant de passion, et qui ne pensent qu'à leurs intérêts! »

Le lendemain, Xavier présenta au roi d'Amanguchi des lettres du gouverneur et de l'évêque des Indes, dans lesquelles la foi chrétienne était fort louée, et lui demanda pour toute grâce la permission de la publier, en l'assurant de nouveau que c'était là le seul motif de son voyage. Le roi, étonné de plus en plus de la générosité du père, lui permit de vive voix et par un édit public d'enseigner la loi de Dieu.

Outre cela, Oxindono leur assigna pour leur logement un ancien monastère de bonzes qui n'était point habité. Ils n'y furent pas plutôt établis, qu'un grand nombre de gens accoururent chez eux, les uns par politique et pour plaire au roi, les autres pour observer leur conduite et y trouver à redire, plusieurs par curiosité et pour apprendre quelque chose de nouveau. Tous proposaient leurs doutes, et disputaient avec tant de véhémence, que la plupart en étaient hors d'haleine. La maison ne désemplissait point, et ces visites continuelles prenaient tout le temps de l'homme de Dieu.

C'est au fort de tant d'interrogations dont le saint était accablé, que, par un des plus étranges pro-

diges dont on ait jamais ouï parler, il satisfaisait d'une seule réponse plusieurs personnes qui l'interrogeaient sur des matières fort différentes et le plus souvent opposées, telles que sont l'immortalité de l'âme et le mouvement des cieux, les éclipses du soleil et de la lune et les couleurs de l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer. Après les avoir écoutés tous, il leur répondait en peu de mots, et ses paroles, multipliées dans leurs oreilles par une vertu toute divine, leur faisaient entendre ce qu'ils désiraient savoir, comme s'il eût répondu à chacun en particulier. Ils s'aperçurent plusieurs fois de ce prodige, et en demeurèrent si étonnés, que, se regardant les uns les autres tout hors d'eux-mêmes, et regardant le père avec admiration, ils ne savaient que penser ni que dire.

Quand Xavier et son compagnon Fernandez furent un peu délivrés de ces premiers embarras, ils se mirent à prêcher deux fois le jour dans les places de la ville, en dépit des bonzes. Il y avait à Amanguchi sept ou huit religions opposées les unes aux autres, et chacune d'elles avait plusieurs partisans qui la défendaient comme la meilleure; de sorte que ces divers bonzes étaient toujours en dispute. Mais dès que le saint commença à publier la loi divine, toutes ces sectes s'accordèrent ensemble pour lutter contre leur ennemi commun. Elles n'osèrent pas néanmoins d'abord se déclarer ouvertement contre un homme à qui la cour était favorable, et qui leur semblait avoir quelque chose au-dessus de l'humain.

Dieu rendit alors au père Xavier le don des langues, qui lui avait été donné dans les Indes en plusieurs occasions; car, sans avoir jamais appris la

langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois aux marchands de la Chine trafiquant à Amanguchi, et qui y étaient en grand nombre. Il prêchait l'après-dînée aux Japonais en leur langue, mais si facilement et si naturellement, qu'à l'entendre on ne l'aurait pas pris pour un étranger.

La force de la vérité, à laquelle les savants n'avaient pu rien opposer de raisonnable dans les disputes, la nouveauté des miracles que Xavier opéra en même temps, sa vie innocente et austère, l'esprit divin qui animait ses discours, tout cela fit tant d'impression sur les cœurs, qu'en moins de deux mois plus de cinq cents personnes furent baptisées : la plupart étaient des gens de qualité et des hommes de lettres, qui avaient examiné à fond le christianisme, et qui ne se rendaient que parce qu'ils ne pouvaient plus résister.

C'était une chose admirable, au rapport du saint, de voir qu'on ne parlait que de Jésus-Christ dans toute la ville, et que ceux qui avaient été les plus ardents à combattre la loi chrétienne la défendaient avec le plus de chaleur et la pratiquaient avec le plus d'exactitude. Ils aimaient tous tendrement le père François et ne pouvaient presque le quitter. Ils prenaient plaisir à lui faire toujours de nouvelles questions sur les mystères de la foi, et l'on ne saurait dire la consolation intérieure qu'ils sentaient en voyant que tout était mystérieux dans les cérémonies les plus communes, par exemple dans la manière dont les fidèles font le signe de la croix.

Le père n'avait pas moins de satisfaction de son côté, et il le confesse lui-même dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après aux jésuites de l'Europe : « Quoique je sois déjà tout blanc, leur dit-il, je suis

« plus vigoureux et plus robuste que je n'ai jamais « été : car les fatigues qu'on prend pour cultiver une « nation raisonnable, qui aime la vérité et qui désire « son propre salut, donnent bien de la joie. Je n'ai « en toute ma vie goûté tant de consolations qu'à « Amanguchi. Ah! plût à Dieu que, comme je me « ressouviens de ces consolations que j'ai reçues de « la miséricorde divine au milieu de mes travaux, « je pusse non-seulement en faire le récit, mais en « donner l'expérience, et les faire un peu sentir à « nos académies de l'Europe! Je suis assuré que « plusieurs des jeunes gens qui y étudient vien- « draient employer à la conversion d'un peuple ido- « lâtre ce qu'ils ont d'esprit et de forces, s'ils avaient « une fois goûté les douceurs célestes qui accom- « pagnent nos fatigues. »

Ces délices intérieures du serviteur de Dieu n'étaient pas néanmoins si pures, qu'il ne s'y mêlât un peu d'amertume. Il y avait de quoi pleurer sur Oxindono, roi d'Amanguchi, qui, bien persuadé de l'excellence du christianisme, était retenu dans l'idolâtrie par ses passions; et sur Néatondono, le premier prince du royaume, qui, n'ayant que des inclinations nobles et vertueuses, aurait pu devenir l'apôtre de la cour, si des raisons frivoles ne l'eussent empêché d'être chrétien.

Mais, quelque puissant que soit d'ordinaire l'exemple des princes en matière de religion, on ne laissa pas d'embrasser le christianisme de tous côtés, et une action du compagnon de Xavier contribua beaucoup à gagner les plus opiniâtres. Fernandez prêchait en un des lieux de la ville les plus fréquentés, et il y avait parmi ses auditeurs des gens d'esprit fort attachés à leur secte, qui ne pouvaient

concevoir les maximes de l'Évangile, et qui n'écoutaient le prédicateur que pour s'en moquer. Au milieu du sermon, un homme de la lie du peuple s'approcha de Fernandez comme pour lui dire un mot à l'oreille, et lui cracha au visage. Fernandez, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris de la modération du prédicateur : les plus méchants, qu'une telle insulte avait fait rire, tournèrent leur risée en admiration, et reconnurent de bonne foi qu'un homme qui était assez maître de ses passions pour se commander en ces rencontres, avait beaucoup de courage et de grandeur d'âme.

Un des principaux de l'assemblée découvrit quelque autre chose dans cette patience inébranlable. C'était le docteur le plus savant d'Amanguchi, et le plus déclaré contre l'Évangile. Il pensa qu'une loi qui enseignait à être si patient et si insensible aux affronts ne pouvait venir que du Ciel. Ces réflexions, accompagnées des mouvements de la grâce, le touchèrent tellement, qu'aussitôt que la prédication fut achevée, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait persuadé, il demanda le baptême, et fut baptisé solennellement.

Une conversion si illustre eut des suites très-heureuses. Plusieurs qui entrevoyaient la vérité, et qui craignaient de la connaître tout à fait, ouvrirent les yeux et reçurent la lumière de l'Évangile, entre autres un jeune homme de vingt-cinq ans qu'on estimait beaucoup pour la subtilité de son esprit, et qui avait étudié dans les plus fameuses académies du Japon. Il était venu à Amanguchi pour se faire bonze ; mais, ayant su que la secte des bonzes avec

qui il voulait s'associer ne reconnaissait point de premier principe, que leurs livres n'en faisaient nulle mention, il changea de pensée, et demeura fort irrésolu sur le choix d'un état de vie, jusqu'au moment où, convaincu par l'exemple du docteur et par les raisons de Xavier, il se fit chrétien. On lui donna le nom de Laurent; et c'est lui qui, ayant été reçu en la compagnie de Jésus par Xavier même, exerça d'abord le ministère de la prédication avec tant d'éclat et tant de succès, qu'il convertit une multitude innombrable de gens nobles et vaillants, qui furent depuis les colonnes de l'Église japonaise.

Au reste, les monastères des bonzes se dépeuplaient tous les jours peu à peu par la désertion des jeunes gens qui avaient encore des restes de pudeur et de probité. Ces jeunes bonzes découvraient à Xavier les mystères de leurs sectes, et lui faisaient connaître des abominations cachées aux yeux du public sous des apparences de sévérité.

Le père, qui ne ménagea plus rien avec des hommes qui haïssaient mortellement les fidèles, et qui avaient seuls intérêt à empêcher l'établissement de la foi, publiait tout ce qu'on lui en disait, et les représentait au naturel. Ces hypocrites démasqués devenaient la risée du peuple; mais ce qui les mortifiait davantage, c'est que ceux qui les avaient écoutés auparavant comme des oracles, leur reprochaient hautement leur ignorance.

Les bonzes n'en furent pas quittes pour être l'objet des mépris de toute la ville; ils perdirent, avec leur crédit et leur réputation, les aumônes qui les faisaient vivre; de sorte que la plupart, sans avoir nulle disposition au christianisme, abandonnèrent leurs couvents pour ne pas mourir de faim, et chan-

gèrent leur profession de bonze en celle de soldat ou d'artisan ; ce qui faisait dire aux chrétiens qu'il ne resterait bientôt de ces religieux idolâtres dans Amanguchi que ce qu'il en faudrait pour garder les monastères.

Les bonzes, voyant que le peuple déférait plus à l'autorité de Xavier qu'à la leur, et ne sachant comment réfuter leur adversaire, firent une intrigue à la cour pour perdre les chrétiens dans l'esprit du roi. On lui donna des ombrages d'eux, en décriant leur conduite, et disant que c'étaient des gens de cabale, ennemis du bien public et de la personne du prince : de sorte qu'Oxindono, qui leur avait été si favorable et qui les aimait, changea tout à coup de sentiments.

Mais ni le changement du roi, ni les calomnies des bonzes ne purent retarder les progrès de l'Évangile. Le nombre des fidèles monta en peu de jours à plus de trois mille dans Amanguchi, et ils étaient tous si fervents, qu'il n'y en avait pas un qui ne fût prêt non-seulement à quitter ses biens, mais encore à verser son sang pour la défense de la foi, au cas que le prince vînt à persécuter l'Église naissante avec le fer et le feu, comme on le croyait.

La réputation de l'apôtre s'augmenta aussi malgré les faux bruits qu'on faisait courir, et son nom devint si célèbre dans les royaumes voisins, que tous les peuples avaient le désir de voir le grand bonze de l'Europe.

Xavier songeait depuis peu à s'en retourner aux Indes pour choisir lui-même des ouvriers tels qu'en demandait le Japon ; et son dessein était d'y revenir par la Chine, qu'il songeait déjà à convertir ; car, en traitant tous les jours avec les marchands chinois

qui étaient à Amanguchi, il avait compris qu'une nation si polie et si sensée deviendrait aisément chrétienne; et d'ailleurs on lui faisait espérer que, dès que la Chine serait convertie, le Japon se convertirait.

Sur ces entrefaites, un navire portugais commandé par Édouard de Gama arriva au royaume de Bungo, et l'on apprit à Amanguchi que ce navire, qui venait des Indes, en devait reprendre le chemin dans un mois ou deux. Xavier, pour savoir au vrai ce qui en était, envoya Matthieu sur les lieux; c'était l'un de ces Japonais chrétiens qui l'accompagnaient, et il le chargea d'une lettre adressée au capitaine et aux marchands du vaisseau.

Le navire était au port de Figen, à cinquante lieues d'Amanguchi et à une lieue de Fucheo, que d'autres nomment Funai, capitale du royaume de Bungo. Les Portugais furent ravis d'apprendre des nouvelles du père Xavier; ils lui donnèrent des leurs, et l'avertirent que dans un mois au plus tard ils feraient voile vers la Chine, où ils avaient laissé trois vaisseaux chargés pour les Indes, qui partiraient au mois de janvier, et que Jacques Pereyra, son intime ami, était sur l'un de ces navires.

Matthieu revint en cinq jours; et, outre qu'il apporta au père François des lettres du capitaine et des principaux marchands, il lui en rendit de Goa, par lesquelles les pères du collége de Saint-Paul lui écrivaient que sa présence était absolument nécessaire pour le règlement des affaires de la compagnie.

Xavier donc, sans perdre de temps, après avoir recommandé les chrétiens au père Cosme de Torrez et au frère Jean Fernandez, qu'il laissa dans Aman-

guchi, se mit en chemin vers la mi-septembre de l'année 1551. Il pouvait faire ce voyage aisément par mer; mais il aima mieux aller par terre et à pied, selon sa coutume. Il prit pour compagnons Matthieu et Bernard; deux seigneurs chrétiens voulurent aussi le suivre. On avait confisqué leurs biens depuis peu de jours, en punition de ce qu'ils avaient reçu le baptême; mais la grâce de Jésus-Christ, qui leur tenait lieu de tout, leur rendait leur pauvreté si précieuse, qu'ils s'estimaient bien plus riches qu'auparavant. Un autre chrétien nommé Laurent se joignit aussi à eux.

Le père marcha gaiement avec ses cinq compagnons jusqu'à Pinlaschau, village distant de Figen d'une lieue à deux. En arrivant, il sentit toutes ses forces épuisées, trouva ses pieds fort enflés, et fut saisi d'un violent mal de tête, tellement qu'il ne put passer outre. Matthieu, Laurent et Bernard prirent les devants pour porter de ses nouvelles au navire. Dès qu'Édouard de Gama sut que le saint homme était proche, il fit venir tous les Portugais qui trafiquaient à Fucheo; et, ayant choisi les principaux, il monta à cheval avec eux pour lui aller rendre ses devoirs en cérémonie.

Xavier, qu'un peu de repos rétablit, et qui se douta de l'honneur qu'on voulait lui faire, s'était déjà remis en chemin; mais il n'évita pas tout à fait ce qu'il fuyait. La cavalcade le rencontra à un quart de lieue de Figen, marchant entre les deux seigneurs d'Amanguchi, qui ne l'avaient pas quitté, et portant lui-même son paquet. Gama fut surpris de voir en cet équipage un homme si considérable; et, mettant pied à terre avec tous les siens, il le salua d'une manière très-respectueuse. Après les premiers com-

pliments, on pria le père de vouloir bien monter à cheval; mais on ne put jamais l'y résoudre, de sorte que les Portugais firent suivre leurs chevaux, et marchèrent eux-mêmes à pied jusqu'au port.

Le navire était orné d'étendards et de banderoles, selon l'ordre qu'en avait donné le capitaine. Ceux qui y étaient demeurés paraissaient en armes sur les bords : ils firent leur décharge à la vue du saint, et toute l'artillerie joua aussitôt. Le bruit du canon s'entendit si distinctement à Fucheo, que le peuple en fut effrayé; et le roi s'imagina que les Portugais étaient attaqués par certains corsaires, qui depuis peu ravageaient ces côtes. Pour s'en éclaircir, il dépêcha un des gentilshommes de sa cour au capitaine du vaisseau.

Gama, montrant le père François au gentilhomme du roi de Bungo, lui dit que ce bruit qui avait alarmé la ville n'était qu'une légère démonstration de l'honneur qu'on devait à un si grand personnage, très-chéri du Ciel et très-estimé à la cour de Portugal. Le Japonais, qui ne voyait rien que de pauvre en la personne du père, et qui se souvenait de ce qu'on lui avait écrit d'Amanguchi, s'arrêta un peu sans parler; puis, avec l'air d'un homme étonné : « Je suis bien en peine, dit-il, quelle réponse faire à mon prince; car ce que vous venez de me dire ne s'accorde guère ni avec ce que je vois, ni avec ce que les bonzes d'Amanguchi assurent. Du reste, je crains que, si je rapporte au roi ce que vous pensez de ce bonze, les nôtres ne passent ou pour des esprits peu éclairés qui font de faux jugements, ou pour des envieux et des imposteurs. »

Alors Gama, prenant la parole, dit au gentilhomme japonais tout ce qu'il fallait pour lui inspirer une

haute estime de la conduite du saint, et pour l'empêcher de concevoir du mépris de sa pauvreté. Sur ce dernier point, il lui déclara que celui qui semblait si méprisable en apparence était d'une très-noble extraction; que la fortune l'avait fait riche, mais que la vertu le faisait pauvre, et que ce dénûment complet était l'effet d'une grande âme qui méprisait ce que les hommes estiment le plus.

Un tel discours ravit d'admiration le Japonais; il fit à son prince un rapport fidèle de ce qu'on lui avait dit, en ajoutant lui-même que les Portugais étaient plus heureux de posséder ce saint homme que si leur navire était plein de lingots d'or.

Le roi de Bungo avait déjà entendu parler du père François, et ne croyait pas ce que les bonzes d'Amanguchi en avaient écrit. C'était un prince de vingt-cinq ans, sage, généreux, civil, mais très-emporté dans les plaisirs, selon la coutume des rois du Japon.

Ce qu'il apprit de son gentilhomme augmenta le désir qu'il avait de voir Xavier, et dès le jour même il lui écrivit en ces termes :

« Père bonze de Chemachicogin (c'est ainsi qu'ils « appellent le Portugal), que votre heureuse arrivée « en mes États soit aussi agréable à votre Dieu « que les louanges dont les saints l'honorent. Qua- « syonafama, mon domestique, que j'ai envoyé au « port de Figen, m'a dit que vous y étiez arrivé « d'Amanguchi, et toute ma cour vous dira combien « j'en ai eu de joie. Comme Dieu ne m'a pas fait « digne de vous commander, je vous supplie in- « stamment de venir, avant le lever du soleil, « frapper à la porte de mon palais, où je vous at- « tendrai avec impatience. Cependant, prosterné « par terre, je prie à genoux votre Dieu, que je

« confesse être le Dieu de tous les dieux, le souve-
« rain des plus grands et des meilleurs qui vivent
« au ciel; je le prie, dis-je, de faire entendre aux
« superbes de ce siècle combien cette vie sainte et
« pauvre lui est agréable. Mandez-moi des nouvelles
« de votre santé pour me faire bien dormir la nuit,
« jusqu'à ce que les coqs m'éveillent en m'annon-
« çant votre venue. »

Cette lettre fut portée par un jeune prince du sang royal, suivi de trente jeunes seigneurs de la cour, et accompagné d'un sage vieillard qui était son gouverneur, nommé Poomendono, homme des plus distingués du royaume, et frère naturel du roi de Minato. L'honneur que les Portugais rendaient au père Xavier surprit tellement le prince, qu'il dit tout haut à son gouverneur : « En vérité, il faut que le Dieu de ces gens-là soit grand, et que ses décrets soient cachés aux hommes, puisqu'il veut bien que les plus riches navires obéissent à une personne aussi pauvre qu'est ce bonze des Portugais, et que le bruit du canon fasse entendre que la pauvreté a de quoi plaire au Seigneur de tout le monde, cette pauvreté si abjecte d'elle-même, et si honteuse dans l'opinion commune, qu'il semble que ce soit un péché énorme même d'y penser. — Bien que nous ayons horreur de la pauvreté, repartit Poomendono, et que nous croyions les pauvres incapables d'être heureux, il se peut faire que ce pauvre estime tant sa pauvreté, qu'elle soit agréable au Dieu qu'il sert, et que, la pratiquant dans toute la rigueur possible pour l'amour de son Dieu, il soit plus riche qu'aucun homme de la terre. »

Le jeune ambassadeur, étant retourné à la cour, témoigna au roi avec quel respect on avait reçu sa

lettre, et entreprit de lui persuader que le bonze de l'Europe devait être traité bien autrement que les bonzes ordinaires, jusqu'à dire que ce serait un grand péché de le confondre avec eux; qu'au reste il n'était pas pauvre au point que ses ennemis disaient; que le capitaine et les marchands portugais lui donneraient de bon cœur leur navire et tous leurs trésors, s'il en voulait, et qu'ainsi on ne pouvait pas appeler pauvre celui qui a autant de richesses qu'il en veut.

Cependant les Portugais s'étant assemblés pour régler comment le père Xavier paraîtrait le lendemain à la cour, tous furent d'avis qu'il y parût avec le plus de magnificence et de pompe qu'il se pourrait. Il s'opposa d'abord à leur sentiment par l'horreur qu'il avait du faste, si peu convenable à son état religieux; mais il se rendit ensuite aux prières, et encore plus aux raisons de l'assemblée. Ces raisons étaient que les bonzes d'Amanguchi ayant écrit tout ce qu'ils avaient pu imaginer pour rendre Xavier méprisable, il était à propos d'ôter aux peuples les fausses idées qu'ils avaient pu prendre, et de faire voir combien les chrétiens honoraient les ministres de l'Évangile, afin de porter par là les gentils à les respecter et à les croire; qu'ainsi l'honneur serait moins pour lui que pour Jésus-Christ, et qu'on estimerait la prédication à mesure qu'on révérerait le prédicateur.

Ils disposèrent donc tout en diligence pour l'entrée du saint, et partirent le lendemain avant le jour dans un très-bel équipage. Ils étaient trente Portugais distingués, habillés d'étoffes fort riches, portant des chaînes d'or et parés de pierreries. Les valets et les esclaves, bien vêtus aussi, accompa-

gnaient leurs maîtres. Le père François avait une soutane de camelot noir et un surplis par-dessus, avec une étole de velours vert, garnie de brocart d'or. La chaloupe et les deux barques où ils se mirent pour aller du navire à la ville par la rivière qui y conduisait, étaient couvertes, sur les bords, des plus beaux tapis de la Chine, et environnées de bannières de soie de toutes couleurs. Il y avait dans la chaloupe et dans les barques des trompettes, des flûtes, des hautbois et d'autres instruments de musique, qui, mêlés ensemble, faisaient une très-agréable symphonie.

La nouvelle qui se répandit dans Fucheo que le grand bonze de l'Europe y devait venir le matin, attira plusieurs gens de condition sur le rivage ; et tant de monde accourut en foule au bruit des trompettes, que les Portugais eurent de la peine à descendre.

Quansyandono, capitaine de Canafama, et un des principaux de la cour, les attendait par ordre du roi. Il reçut le saint très-civilement, et lui offrit une litière pour se rendre au palais ; mais Xavier la refusa et marcha avec toute sa suite en ordre. Édouard de Gama allait le premier, tête nue et une canne à la main, comme l'écuyer et le majordome du père. Cinq autres Portugais le suivaient, et c'étaient les plus considérables du navire ; l'un portait un livre dans un sac de satin blanc, l'autre une canne de Bengale garnie d'or; le troisième des mules de chambre d'un beau velours noir, telles qu'en mettaient des personnes de la première qualité ; le quatrième portait un tableau de Notre-Dame, enveloppé d'une écharpe de damas violet; et le cinquième, un parasol magnifique. Le père marchait après dans

nous avons dit, avec un air éga-
et modeste. Le reste des Portu-
; et, à voir leur contenance, leur
in, on les aurait pris pour des
s seigneurs, plutôt que pour des

ainsi les principales rues de la
mpettes, des flûtes et des haut-
multitude infinie de peuple, sans
ui remplissaient les fenêtres, les
s toits.

r la place qui est devant le palais
rent six cents de ses gardes, les
s, les autres de dards, tous avec
s et de riches habits. Ces gardes,
r fit celui qui les commandait,
no, s'avancèrent en bon ordre
e séparèrent en deux rangs pour
ge au milieu d'eux.

agné le palais, les Portugais qui
iatement devant le père Xavier,
lui et le saluèrent respectueuse-
it la canne de Bengale, et l'autre
s. Celui qui avait le parasol l'éten-
aint homme, et les deux autres,
re et le tableau, se mirent à ses
fit d'une si bonne grâce et d'une
le pour Xavier, que les seigneurs
s en furent ravis, et qu'on leur
le père François n'était pas ce
ssement les bonzes; que c'était
me venu du ciel pour confondre
abattre leur orgueil.

traversé une longue galerie, on

entra dans une grande salle pleine de gens qui, à leurs habits de damas rehaussés d'or et ornés de belles figures, paraissaient de la plus haute qualité. Là un jeune enfant, qu'un vénérable vieillard tenait par la main, s'étant approché du père, le salua en ces termes : « Que ton arrivée en la maison du roi mon seigneur lui soit aussi agréable que l'est l'eau du ciel aux laboureurs dans une extrême sécheresse! Entre sans craindre, continua-t-il; car je t'assure que les gens de bien t'aiment, quoique les méchants ne te puissent voir sans chagrin, et que leur visage à ta vue soit comme une nuit sombre et orageuse. »

Xavier répondit selon que le demandait l'âge de celui qui faisait le compliment. De là ils passèrent dans une autre salle, où étaient plusieurs gentilshommes vêtus très-superbement. Au moment que le père entra, tous s'inclinèrent trois fois profondément jusqu'à toucher la terre de leur front; cette révérence, que les Japonais appellent *gromenare*, n'est que du fils au père et du vassal au seigneur. Ensuite deux se détachèrent de la troupe pour lui témoigner au nom de tous la joie qu'ils avaient, et l'un parla de la sorte : « Que votre arrivée, père bonze saint, soit aussi agréable à notre roi que l'est le rire d'un petit enfant à sa mère qui le tient entre ses bras; et cela sera assurément; car nous vous jurons, par les cheveux de nos têtes, que tout, jusqu'à ces murailles qui semblent tressaillir d'allégresse en votre présence, nous excite à vous bien recevoir et à nous réjouir de votre venue, qui tournera sans doute à la gloire de ce Dieu dont vous avez dit de si grandes choses dans Amanguchi. »

Après ce compliment, les jeunes seigneurs vou-

lurent suivre le père ; mais l'enfant dont nous venons de parler, que Xavier tenait par la main, leur fit signe de s'arrêter. On entra sur une terrasse toute bordée d'orangers, et de là on passa dans une salle beaucoup plus spacieuse que les deux autres. Facharandono, frère du roi, était là avec une suite magnifique. Ayant fait au saint toutes les civilités qui se font d'ordinaire aux grands du Japon, il lui dit que ce jour était le plus solennel de l'année pour la cour de Bungo, et que le roi son seigneur s'estimait plus riche et plus heureux de l'avoir dans son palais que s'il possédait tout l'argent des trente-deux trésors de la Chine. « Cependant, ajouta le prince, je vous en souhaite une augmentation de gloire et l'accomplissement du dessein qui vous fait venir des extrémités de la terre. »

Alors l'enfant qui conduisait le père Xavier le mit entre les mains de Facharandono, et se retira un peu à l'écart ; ils entrèrent dans l'antichambre du roi, où les principaux seigneurs du royaume attendaient le saint. Après avoir été reçu d'eux d'une manière très-civile, il fut enfin introduit à l'audience dans une chambre où l'or éclatait de tous côtés. Le roi, qui était debout, fit cinq à six pas dès qu'il vit paraître le père, et s'inclina ensuite jusqu'à terre par trois fois, de quoi toute la compagnie fut fort étonnée.

Xavier, de son côté, se prosterna devant le roi, et voulut lui toucher le pied, selon l'usage du pays ; mais celui-ci ne le permit pas et releva lui-même Xavier ; puis, le prenant par la main, le fit asseoir auprès de lui sur la même estrade. Le prince son frère était assis au-dessous, et les Portugais étaient vis-à-vis d'eux, avec les personnes les plus remar-

quables de la cour. Le roi dit d'abord au père tout ce qui peut se dire d'honnête ; et, quittant l'orgueil de la majesté royale dont les rois du Japon ne se défont jamais en public, il le traita familièrement comme son ami particulier.

Le prince et le saint continuèrent leur entretien sur divers articles de la religion jusqu'à l'heure du dîner. Quand on eut servi, le prince invita Xavier à manger avec lui. Xavier s'en défendit par toutes les raisons imaginables ; mais le prince, qui le voulait absolument : « Je sais bien, dit-il, mon ami et mon père, que vous n'avez pas besoin de ma table ; mais si vous étiez Japonais comme nous, vous sauriez qu'un roi ne peut donner aux gens qu'il chérit une plus grande marque de son amitié qu'en les faisant manger avec lui ; c'est pourquoi, comme je vous aime, et que je veux vous le témoigner, il faut que vous dîniez avec moi, et je prétends bien par là recevoir plus d'honneur que vous. »

Alors Xavier, s'inclinant profondément, baisa le cimeterre du roi, ce qui se pratique au Japon pour marquer du respect. Il lui dit ensuite : « Je prie de tout mon cœur le Seigneur du ciel de reconnaître pour moi tant de faveurs, en donnant à Votre Majesté la lumière de la foi et les vertus du christianisme, afin qu'elle serve Dieu fidèlement durant sa vie, et qu'elle en jouisse éternellement après sa mort. » Le roi l'embrassa et demanda à Dieu de son côté que les prières du saint fussent exaucées, à condition néanmoins qu'ils seraient au ciel toujours ensemble, et qu'ils ne se sépareraient jamais l'un de l'autre, pour pouvoir parler longtemps et à fond des choses divines.

Enfin ils se mirent à table. Tandis qu'ils man-

geaient, les Portugais et tous les seigneurs de la cour étaient à genoux avec les gens de la ville, parmi lesquels il y avait quelques bonzes qui enrageaient dans leur cœur.

Ces honneurs que Xavier reçut du roi de Bungo lui acquirent tant de considération et tant de confiance dans le peuple, que, dès qu'il fut à la maison des Portugais, on vint de tous côtés pour l'entendre parler de Dieu. Ses prédications publiques, ses conversations particulières ne furent pas sans effet. Une multitude innombrable de gens renonça d'abord aux idoles et professa Jésus-Christ. Le saint passait les journées entières à baptiser les idolâtres ou à instruire les nouveaux fidèles.

Entre les conversions qui se firent à Fucheo, une des plus remarquables fut celle d'un fameux bonze de Canafama, nommé Sacai-Feran. Ce bonze, qui était très-instruit et qu'on regardait comme l'appui de sa secte, voyant que les autres n'osaient attaquer Xavier sur la religion, entreprit de disputer avec lui publiquement. La dispute se fit dans la principale place de la ville, en présence d'une foule de peuple. A peine Xavier eut-il exposé la doctrine chrétienne, que le bonze reconnut son aveuglement. L'infidèle ne laissa pas de combattre la vérité qu'il entrevoyait déjà; mais étant enfin convaincu par les réponses de son adversaire, et touché de Dieu intérieurement, il se mit à genoux, et, levant les mains au ciel, il prononça tout haut ces paroles, les larmes aux yeux : « Jésus-Christ, unique et véritable Fils de Dieu, je me rends à vous; je confesse de cœur et de bouche que vous êtes le Dieu éternel et tout-puissant, et je prie tous ceux qui m'écoutent de me pardonner si je leur ai tant de fois enseigné comme

vraies des choses que je reconnais et que je déclare présentement n'être que des fausseté et des fables. »

Une action si surprenante émut tous les assistants, et il ne tint qu'au père Xavier de baptiser ce jour-là cinq cents personnes, qui, persuadées par l'exemple du bonze de Canafama, demandèrent avec instance le baptême. Mais il ne jugea pas à propos de le faire, et il lui sembla nécessaire, avant le baptême des adultes, de les bien fortifier contre les chicanes des sophistes idolâtres.

Le saint disposait ainsi peu à peu les gentils à ce premier sacrement par la réformation de leurs mœurs; et il aima mieux ne point baptiser le roi de Bungo que de précipiter son baptême; ou plutôt il crut que sa conversion serait toujours assez prompte, pourvu quelle fût sincère et constante. Ainsi le plus grand soin du père François à l'égard du prince fut de lui donner de l'horreur des vices que les bonzes lui avaient enseignés, et où il vivait sans aucun scrupule, sur la parole de ses maîtres.

Tandis que Xavier obtenait ces succès dans la capitale de Bungo, Cosme de Torrez et Jean Fernandez souffraient pour la foi dans Amanguchi. Après le départ du saint, toute la nation des bonzes s'éleva contre eux, et entreprit de les confondre dans des disputes réglées, se flattant que les compagnons de Xavier n'étaient pas si instruits que lui, et jugeant d'ailleurs que le moindre avantage qu'on aurait sur eux rétablirait les affaires du paganisme.

Il en arriva tout autrement que les bonzes ne pensaient. Torrez, à qui Fernandez servait d'interprète, répondit à leurs questions avec tant de force, qu'ils en demeuraient confus. Ne pouvant le vaincre par leurs raisonnements, ils tâchèrent de le décrier

par leurs calomnies, en faisant courir le bruit que les compagnons du grand bonze de Portugal égorgeaient la nuit de petits enfants, suçaient leur sang et mangeaient leur chair; que le démon avait déclaré par la bouche d'une idole que ces deux Européens étaient ses disciples, et que c'était lui qui leur enseignait les réponses si subtiles que l'un d'eux faisait dans les disputes publiques.

Outre cela, quelques-uns des bonzes juraient avoir vu de leurs yeux un démon qui lançait des traits de feu, comme autant de foudres, contre le palais du roi, en punition, disaient-ils, de ce qu'on avait reçu dans la ville des prédicateurs de la loi nouvelle.

Mais s'apercevant que toutes ces inventions ne leur réussissaient pas, et que le peuple se moquait d'eux au lieu de les croire, pour se venger, et pour vérifier leur version en même temps, ils engagèrent un seigneur du royaume, grand homme de guerre, et mécontent de la cour, à prendre les armes. Ce seigneur, excité tout à la fois par des motifs de ressentiment, d'intérêt et de religion, leva une armée en moins de trois semaines, avec le secours des bonzes, et vint fondre sur Amanguchi.

Le roi, qui n'était point en état de donner bataille ni de soutenir un long siége, et qui craignait tout de ses sujets, dont il était fort haï, perdit tellement courage, qu'il ne trouva pas d'autre ressource pour lui que la mort; car, appréhendant la honte de tomber entre les mains des rebelles, par un désespoir barbare il tua son fils, et s'ouvrit lui-même le ventre avec un couteau, ayant ordonné auparavant à un de ses fidèles domestiques de brûler leurs corps aussitôt après leur mort, et de ne laisser pas même leurs cendres au pouvoir de l'ennemi.

Tout fut mis à feu et à sang dans la ville. Pendant ce désordre, des soldats poussés par les bonzes cherchèrent Torrez et Fernandez pour les massacrer; ils auraient péri tous les deux infailliblement, si la femme de Neatondono, dont nous avons parlé, et qui, toute païenne qu'elle était, affectionnait beaucoup Xavier, ne les eût tenus cachés dans son palais jusqu'à ce que la tranquillité publique fût rétablie. Cependant la ville reprit sa première forme en peu de jours.

Les chefs du peuple s'étant assemblés pour élire un roi, tous d'un commun accord élurent le frère du roi de Bungo, jeune prince très-vaillant, et né pour de grandes choses. La cour de Bungo célébra l'élection du nouveau roi avec de grandes magnificences, lorsque Xavier était encore à Fucheo. Le saint s'en réjouit lui-même, d'autant plus qu'il s'imagina qu'un changement si étrange causé par les bonzes pour la destruction du christianisme servirait à l'établir davantage. Il ne se trompa point dans ses conjectures, et il eut dès lors une espèce d'assurance que la révolution de l'État serait utile à la foi; car, ayant prié le roi de Bungo de recommander au roi son frère la chrétienté d'Amanguchi, le roi fit si bien ce que désirait le saint homme, que le nouveau souverain donna sa parole royale de n'être pas moins favorable aux chrétiens que le roi son frère.

Il y avait plus de quarante jours que Xavier était à Fucheo, quand les marchands portugais se disposèrent à faire voile vers la Chine, selon les mesures qu'ils avaient prises. Tout étant prêt pour l'embarquement, il alla prendre congé du roi avec eux. Le roi dit aux marchands qu'il leur enviait la compa-

gnie du père François; qu'en le perdant il lui semblait perdre son père : et que la pensée seule qu'il ne le reverrait peut-être jamais lui causait une douleur très-sensible. Xavier lui baisa la main, et lui dit qu'il reviendrait voir Sa Majesté le plus tôt qu'il pourrait, qu'il l'aurait toujours dans le cœur, et qu'en reconnaissance des faveurs dont elle l'avait honoré, il prierait Dieu incessamment de la combler des bénédictions du ciel.

Le roi l'ayant tiré à l'écart comme pour lui dire quelque chose en particulier, Xavier profita de l'occasion, donna à ce prince des conseils très-importants pour le salut de son âme, et lui dit en finissant : « Qu'il plaise au Seigneur exaucer les prières que je lui ferai jour et nuit pour votre conversion; je la souhaite avec une ardeur extrême, et je vous assure qu'en quelque lieu que je sois, la plus agréable nouvelle qu'on puisse me dire, c'est que le roi de Bungo est chrétien, et qu'il vit selon les maximes du christianisme. »

Ce discours du père attendrit tellement le roi, que les larmes lui en vinrent aux yeux par trois fois. Ces larmes pourtant ne produisirent rien alors; ce ne fut que quelques années après que, faisant réflexion sur les avertissements du saint homme, il régla tout à fait ses mœurs et reçut enfin le baptême.

Xavier, ayant pris congé du roi, se rendit au port de Figen avec les marchands qui devaient faire voile dans peu de jours. Le départ du saint donnait de la joie aux bonzes; mais la gloire avec laquelle il partait leur faisait beaucoup de dépit. Il leur semblait que tous les honneurs qu'il avait reçus tournaient à leur honte, et qu'après un tel affront ils demeureraient éternellement dans l'opprobre, s'ils n'en ti-

raient au plus tôt une vengeance éclatante. S'étant assemblés pour délibérer sur une affaire si importante, ils conclurent que le meilleur expédient était de soulever le peuple dans Fucheo, comme on avait fait dans Amanguchi; d'abandonner au pillage les marchandises des Portugais, de mettre le feu à leur navire, et de les faire tous passer au fil de l'épée; ensuite, si l'occasion était favorable, d'attenter à la personne du roi et d'éteindre dans le sang toute la famille royale.

Comme Xavier était en vénération dans la ville, même parmi les idolâtres les plus vicieux, ils crurent qu'ils ne feraient rien s'ils ne détruisaient la bonne opinion et la haute idée qu'on avait de lui. Ils se mirent donc à publier non-seulement ce que les bonzes d'Amanguchi en avaient écrit, mais ce qu'ils inventèrent eux-mêmes de nouveau : que c'était le plus méchant homme de la terre, ennemi des vivants et des morts, qui déterrait la nuit des cadavres pour faire ses enchantements, et qu'il avait un démon dans la bouche avec lequel il charmait le monde.

Ils ajoutaient qu'il avait jeté un sort sur le roi, et que c'était la cause de l'entêtement du prince; mais que, si le roi ne devenait raisonnable, il n'y allait pas moins que de sa couronne et de sa vie; qu'Amida et Xaca, si puissants et si redoutables, avaient juré qu'ils feraient de lui et de ses sujets un exemple terrible; que si le peuple était sage, il se précautionnerait de bonne heure contre la colère du Ciel, en vengeant l'honneur des dieux sur ce faux bonze et sur ces corsaires qui en faisaient leur idole.

Le peuple était trop persuadé de la sainteté du père Xavier pour croire des choses si peu vraisem-

blables; et tout ce que les bonzes purent dire ne servit qu'à les rendre plus odieux. Ainsi, désespérant d'animer la populace contre lui, ils furent contraints de prendre un autre parti pour le perdre au moins de réputation dans l'esprit du roi.

Il y avait à douze lieues de la ville un célèbre monastère de bonzes dont le chef ou supérieur se nommait Fucarandono; c'était un homme consommé dans toutes les sciences japonaises, et qui avait enseigné trente ans les mystères de la religion païenne dans la plus fameuse académie du royaume; mais, quelque docte qu'il fût, son autorité surpassait de beaucoup sa doctrine : on l'écoutait comme l'oracle du Japon, et on le croyait aveuglément sur parole.

Les bonzes de Fucheo s'imaginèrent que s'ils pouvaient le faire venir dans la ville et le mettre aux prises avec Xavier en présence de toute la cour, leur honneur était rétabli, tant la défaite du bonze de Portugal leur paraissait infaillible. Ils écrivirent pour cela à Fucarandono avec toute la chaleur possible, et lui mandèrent que, s'il prenait la peine de faire ce petit voyage pour venger l'injure qu'ils avaient reçue, ils le reporteraient en triomphe sur leurs épaules dans son monastère.

Ce bonze, qui avait encore plus de vanité que de savoir, vint en diligence, accompagné de six bonzes très-savants, ses inférieurs et ses disciples. Il se rendit au palais justement lorsque Xavier et les marchands portugais avaient audience du roi, auquel ils étaient venus dire le dernier adieu pour partir le lendemain. Avant que le prince les eût congédiés, on l'avertit que Fucarandono demandait à saluer Sa Majesté en présence du bonze de Portugal.

Au nom de Fucarandono, le roi parut interdit et demeura un instant sans répondre, se doutant que le bonze venait défier à la dispute le père François, et cherchant en lui-même, comme il l'avoua depuis, le moyen de rompre ce contre-temps; car, quelque idée qu'il eût de la capacité du saint homme, il ne le croyait pas assez fort pour un si terrible adversaire; et, par la tendresse qu'il avait pour lui, il ne voulait pas l'exposer à recevoir une confusion publique.

Xavier, qui s'aperçut de l'embarras où était le roi, et qui en devina la cause, le supplia instamment de permettre au bonze d'entrer et de dire tout ce qu'il voudrait; « car, pour ce qui me regarde, ajouta Xavier, vous ne devez point, seigneur, vous en mettre en peine. La loi que je prêche n'est pas une science des académies de la terre, ni une invention de l'esprit humain; c'est une doctrine toute céleste et dont Dieu seul est le maître. Tous les bonzes du Japon, ni tous les savants du monde ne peuvent pas plus contre elle que les ombres de la nuit contre la lumière du soleil. »

Le roi, à la prière du saint, permit que le bonze entrât. Fucarandono, après avoir fait au roi les trois révérences accoutumées, s'assit auprès de Xavier; et l'ayant regardé fixement : « Je ne sais, lui dit-il avec un air suffisant, si tu me connais, ou, pour mieux dire, si tu me reconnais. — Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, » répondit Xavier. Alors le bonze éclatant de rire et se tournant vers ses compagnons : « Je vois bien, leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, et qui fait semblant de ne m'avoir jamais vu. » Ensuite regardant Xavier avec un sourire de mépris : « Ne te reste-t-il

rien, poursuivit-il, des marchandises que tu m'as vendues au port de Frenajoma? — En vérité, répliqua Xavier avec un visage toujours serein et modeste, je n'ai de ma vie été marchand, et je n'ai jamais vu Frenajoma. — Oh! quel oubli! reprit le bonze faisant l'étonné et continuant ses éclats de rire : quoi! se peut-il faire que tu aies oublié cela? — Rappelez-m'en le souvenir, repartit doucement le père, vous qui avez plus d'esprit et plus de mémoire que moi. — Je le veux bien, dit le bonze tout fier de la louange que Xavier lui avait donnée. Il y a aujourd'hui mille cinq cents ans tout juste que toi et moi, qui étions marchands, faisions notre trafic à Frenajoma, et que j'achetai de toi cent pièces de soie à très-bon marché : t'en souvient-il maintenant? »

Le saint, qui jugea où allait le discours du bonze, lui demanda honnêtement quel âge il avait. « J'ai cinquante-deux ans, dit Fucarandono. — Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous fussiez marchand il y a quinze siècles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde? Et comment trafiquions-nous en ce temps-là, vous et moi, dans Frenajoma, si la plupart de vous autres bonzes enseignez que le Japon n'était qu'un désert il y a mille cinq cents ans. »

Fucarandono demeura muet; et, pour sauver un peu son honneur, il changea de question. Mais il le perdit bientôt entièrement, car, oubliant toutes les bienséances que la nature prescrit aux hommes et que l'usage du monde enseigne aux honnêtes gens, il avança des propositions si infâmes, que le roi et les seigneurs de la cour en furent indignés.

Comme le bonze s'emportait en cris et en injures qui sentaient bien plus la querelle que la contro-

verse, un des seigneurs qui étaient présents lui dit en riant : « Si vous aviez envie de combattre, que n'alliez-vous au royaume d'Amanguchi, où la guerre est allumée? Vous auriez trouvé là avec qui vous casser la tête : pourquoi venir ici, où tout est en paix? — Si vous êtes venu pour disputer, ajouta un autre, que ne le faites-vous d'une manière douce et honnête, à l'exemple du bonze européen? »

Ces moqueries et ces reproches n'apaisèrent pas Fucarandono. Il repartit aux seigneurs avec tant de hardiesse et de fierté, que le roi, fatigué de ses insolences, le fit chasser de la salle, jurant que, s'il n'était bonze, il lui en coûterait la vie.

L'affront que reçut Fucarandono fut pris par les bonzes de la ville pour une injure faite aux dieux. Aussi publièrent-ils que la religion était profanée, et que le roi, avec toute sa cour et tout le peuple, avait encouru la haine du Ciel. Ils fermèrent pour cela les temples, et ne voulurent plus ni offrir de sacrifices, ni même recevoir d'aumônes. La populace, qu'on n'avait pu émouvoir auparavant, commença à se mutiner, et elle aurait pris les armes, si le prince n'eût, par sa prudence, calmé un peu les esprits.

Cependant les Portugais, ne se croyant pas assurés contre la fureur d'un peuple superstitieux, et ayant sujet de craindre qu'on ne se vengeât sur leurs personnes de l'affront reçu par Fucarandono, retournèrent en diligence à leur navire, dans le dessein de faire voile au premier vent. En quittant la ville, il prièrent le père Xavier de les suivre; mais il ne put se résoudre à sortir comme un fugitif, ni à laisser les chrétiens, dont les bonzes avaient juré la ruine.

Quelque impatience qu'eussent ces marchands de s'éloigner d'un pays où leur vie n'était pas en sûreté, la crainte qu'ils eurent pour celle du père François les retint encore quelques jours. Pendant ce temps-là Xavier eut plusieurs conférences publiques avec Fucarandono et les bonzes. Ils tâchèrent de l'embarrasser par des questions insidieuses, des arguments subtils; mais, fort de la vérité et guidé par la grâce, le père mit dans ses réponses tant de clarté, de raison et de douceur, que le roi et le peuple, qui étaient témoins de ces discussions, reconnurent le triomphe de la foi chrétienne sur les impostures du paganisme. Les bonzes, confus et ne sachant plus que répondre, étaient furieux.

Le roi, indigné de l'emportement et de l'obstination des bonzes, leur dit presque avec colère : « Pour moi, autant que je suis capable d'en juger, je trouve que le père François parle avec bon sens, et que vous autres ne savez ce que vous dites. Il faut être plus éclairé, ou moins passionné que vous ne l'êtes, pour bien connaître ces vérités, ajouta le prince. Mais si la loi divine vous manque, aidez-vous de la raison, qui seule fait voir qu'on ne peut nier des choses claires, et n'aboyez pas comme des chiens. »

S'étant levé après ces paroles, il prit Xavier par la main et le ramena jusqu'à son logis. Les gens qui suivaient en foule chantaient les louanges du saint homme, tandis que les bonzes, outrés de dépit et transportés de fureur, criaient tout haut : « Que le feu du ciel tombe sur un prince qui se laisse séduire si facilement par un enchanteur étranger ! »

Les disputes que Xavier eut avec les bonzes se terminèrent ainsi. Elles furent très-glorieuses pour

lui et pour la religion qu'il prêchait, mais peu fructueuses pour les idolâtres qui y assistèrent.

Le père Xavier alla le lendemain dire adieu au roi, qui lui donna de nouvelles marques de sa bienveillance; il partit du Japon le même jour, 20 novembre 1551, après y être resté deux ans et quatre mois.

Outre les deux Japonais Matthieu et Bernard, qui avaient toujours suivi le père, et qui ne voulurent point le quitter, un ambassadeur du roi de Bungo s'embarqua avec lui sur le vaisseau portugais. Le motif de cette ambassade était de rechercher l'amitié du vice-roi des Indes, et d'obtenir un prédicateur qui vînt achever de convertir le royaume de Bungo à la place du père François.

Ils naviguèrent le long des côtes durant six jours, et la navigation fut heureuse jusqu'à une île du roi de Minato, nommé Meleitor, d'où, traversant un détroit, ils cinglèrent en haute mer. Alors il s'éleva un vent du midi si furieux, que le pilote ne put tenir contre avec tout son art. La tempête porta le navire dans une mer inconnue aux Portugais et aux Indiens, et le ciel était si noir de nuages, que pendant cinq jours et cinq nuits on ne vit ni soleil ni étoiles, tellement que les marins ne pouvaient prendre la hauteur pour savoir où ils étaient.

Un jour, sur le soir, le vent redoubla au point que le vaisseau n'avait pas la force de rompre les vagues, tant elles étaient hautes et venaient avec furie. Dans une conjoncture si fâcheuse, le parti qu'on prit fut de raser le château de proue, pour venir plus aisément à bout des voiles, et afin que le vaisseau obéît mieux au gouvernail; on attacha ensuite au navire avec de gros câbles la chaloupe qui

suivait. Mais la nuit étant survenue pendant ce travail, et une nuit très-obscure, avec une pluie épouvantable qui augmenta la tempête, on ne put tirer de la chaloupe cinq Portugais et dix Indiens, tant esclaves que matelots.

Ceux du navire ne trouvaient de ressource dans un péril si extrême qu'en la compagnie du père Xavier. Il les exhortait à pleurer leurs péchés pour apaiser le courroux du Ciel, et il versait lui-même des larmes en abondance devant Dieu.

Lorsque la nuit était le plus noire, on entendit un cri lamentable, comme de gens qui se croient perdus et qui demandent du secours. Le bruit venait de la chaloupe, que la violence du vent avait détachée du vaisseau, et que les flots emportaient.

Dès que le capitaine s'en fut aperçu, il ordonna au pilote de tourner vers ces malheureux, sans considérer qu'en voulant sauver son neveu Alphonse Calvo, qui était un des cinq Portugais de la chaloupe, il faisait périr le navire, et il se perdait lui-même. En effet, comme le navire était difficile à gouverner, quand on voulut le tourner du côté de la chaloupe, il demeura de travers et penché entre deux montagnes d'eau, dont l'une tomba sur la poupe et inonda le tillac. En ce moment, tous crurent que c'en était fait d'eux, et ce ne furent que cris et larmes.

Xavier, qui était en prière dans la chambre du capitaine, accourut au bruit, et vit un spectacle pitoyable : le vaisseau près d'être submergé, et les matelots, les soldats et les passagers, tous pêle-mêle les uns sur les autres, déplorant leur malheureuse destinée, et n'attendant plus que la mort.

Alors le saint homme, levant les yeux et les mains

au ciel, dit tout haut, dans un transport de ferveur : « Jésus, l'amour de mon âme, secourez-nous, je vous en prie par les cinq plaies que vous avez reçues pour nous sur la croix. » Aussitôt le navire, qui coulait déjà à fond, se releva de lui-même et gagna le dessus de l'eau. Les matelots, encouragés par un miracle si visible, disposèrent tellement les voiles, qu'ils prirent le vent en poupe et se mirent sur leur route.

Cependant la chaloupe disparut, et personne ne douta qu'elle n'eût été engloutie dans les flots. Le capitaine pleura son neveu, les autres regrettèrent leurs compagnons. Pour le père, ce qui l'affligeait davantage, c'était la perte de deux esclaves mahométans qui n'avaient pas voulu se faire chrétiens. Il gémit sur leur état malheureux ; mais dans ces sentiments, rentrant en lui-même, ou plutôt se recueillant tout en Dieu, il eut la pensée d'implorer la protection du Ciel sur la chaloupe, au cas qu'elle ne fût pas encore abîmée.

Il suivit l'inspiration du Saint-Esprit, et sa prière n'était pas finie, qu'il se sentit exaucé ; si bien que, se tournant vers Édouard de Gama, qui était extrêmement triste : « Ne vous affligez pas, mon frère, lui dit-il d'un visage gai, avant trois jours la fille viendra joindre la mère. » Il entendait que la chaloupe rejoindrait le navire, et il s'expliqua.

Le capitaine, occupé de sa douleur, voyait trop peu d'apparence à ce que le père disait pour y ajouter foi. Il ne laissa pas, dès le point du jour, de faire monter sur la hune, pour voir si l'on découvrait quelque chose ; mais on ne vit rien que la mer toujours fort émue et toute blanche d'écume.

Le père, qui s'était retiré pour faire oraison,

revint deux heures après avec la même gaieté sur le visage, et ayant donné le bonjour au capitaine, au pilote et à six ou sept autres Portugais qui étaient ensemble, il leur demanda si l'on n'avait point vu la chaloupe; ils répondirent que non, et comme il souhaitait qu'on montât à la hune, un des Portugais, nommé Pierre Veglio, lui dit brusquement. « Oui, mon père, la chaloupe reviendra, mais c'est quand il s'en sera perdu une autre. » Il voulait dire qu'elle ne reviendrait jamais.

Xavier reprit doucement Veglio de son peu de foi, et lui fit entendre que rien n'était difficile à la main toute-puissante de Dieu. « La confiance que j'ai en la divine miséricorde, dit-il, me fait espérer que les personnes que j'ai mises sous la protection de la sainte Vierge, et pour qui j'ai fait vœu de dire trois messes à Notre-Dame-du-Mont, ne périront point. »

Il pressa ensuite le capitaine de faire monter à la hune pour voir si la chaloupe ne paraissait point. Gama, pour contenter le serviteur de Dieu, y monta lui-même avec un matelot; et, après avoir regardé attentivement de tous côtés durant une demi-heure, ils ne virent rien ni l'un ni l'autre.

Cependant Xavier, dont l'agitation du vaisseau avait troublé l'estomac, et qui avait été deux jours et trois nuits sans manger ni dormir, fut attaqué de maux de tête très-violents, et eut de si grands vertiges, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Un des marchands portugais, appelé Fernand Mendez Pinto, le pria de se reposer un peu, et lui offrit pour cela sa chambre. Xavier, qui, par un esprit de mortification, couchait ordinairement sur le tillac, accepta l'offre de Mendez, et demanda, pour comble de

grâce, qu'un valet chinois du marchand se tînt devant la porte de la chambre, afin que personne ne l'interrompît.

Le dessein du père n'était pas de donner du soulagement à son corps : il se remit en prière, et l'on sut du valet chinois que, depuis les sept heures du matin qu'il se retira, il avait été à genoux jusqu'au soir poussant des soupirs et versant des larmes. Il sortit de sa retraite après le soleil couché, et redemanda au pilote si l'on n'avait point découvert la chaloupe, qui ne pouvait être guère éloignée. Le pilote repartit qu'il n'y fallait plus penser, et qu'il n'était pas possible qu'elle eût résisté à une si furieuse tempête; mais que, quand elle aurait échappé du péril par hasard, ou que Dieu l'aurait sauvée par miracle, elle serait à plus de cinquante lieues de leur bord, et qu'il y aurait de la témérité à croire qu'elle pût revenir.

Xavier, sans avoir égard au rapport du pilote, pria instamment le capitaine de faire abaisser les voiles pour donner le temps à la chaloupe de regagner le navire. L'autorité du saint homme l'emporta sur les raisons du pilote, et l'on s'arrêta près de trois heures; mais enfin les passagers se lassèrent, ne pouvant souffrir davantage le balancement du vaisseau; et chacun cria : « A la voile! » Le père leur reprocha leur impatience, se saisit lui-même de l'antenne pour empêcher les matelots de tendre les voiles, et, penchant la tête dessus, éclata en soupirs et en sanglots, et répandit un torrent de pleurs.

Il se releva un peu après, et tenant les yeux attachés au ciel, encore tout baignés de larmes : « Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, dit-il d'un ton pathétique, je vous conjure par les souffrances de

votre passion d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous à travers tant de périls. » Il se remit ensuite comme il était, et demeura appuyé sur l'antenne sans dire mot pendant quelque temps, comme s'il eût été endormi.

Alors un enfant qui était assis au pied du mât s'écria tout à coup : « Miracle ! miracle! voilà la chaloupe! » Tout le monde s'amassa au cri de l'enfant, et l'on vit effectivement la chaloupe à une portée de mousquet. Ce ne furent qu'exclamations et cris de joie tandis qu'elle approchait du vaisseau. Cependant la plupart se jetèrent aux pieds de Xavier, et, se reconnaissant pour des pécheurs indignes de posséder un si saint homme, lui demandèrent pardon de leur incrédulité. Mais le père, confus de se voir traité de la sorte, s'échappa de leurs mains le plus tôt qu'il put, et alla s'enfermer dans une chambre.

Enfin la chaloupe gagna le navire. On remarqua que, quoique les flots fussent fort émus, elle vint droit sans être agitée, et qu'elle s'arrêta d'elle-même. On observa aussi qu'elle n'eut aucun mouvement jusqu'à ce que les quinze hommes qu'elle portait fussent entrés dans le vaisseau, et que les matelots l'eussent attachée derrière à la poupe.

Dès qu'on eut embrassé ces hommes qu'on croyait perdus, on voulut savoir leur aventure; et l'on fut bien surpris d'apprendre qu'ils étaient venus au milieu de la plus horrible tempête qui se vit jamais, sans craindre ni de périr, ni de s'égarer, parce que, disaient-ils, le père François était leur pilote, et que sa présence ne leur laissait pas la moindre inquiétude. Comme les gens du navire soutenaient que le père ne les avait point quittés, ceux de la chaloupe,

qui l'avaient vu toujours auprès d'eux tenant le gouvernail, ne pouvaient croire ce qu'on leur disait. Après un peu de contestation, les uns et les autres jugèrent que le saint avait été en même temps en deux lieux; et un miracle si visible fit tant d'impression sur l'esprit des deux esclaves sarrasins de la chaloupe, qu'ils abjurèrent le mahométisme.

L'impatience qu'avaient les quinze hommes de voir celui qui les avait conduits si heureusement, et qui s'était évanoui de leurs yeux au moment qu'ils avaient joint le navire, obligea Xavier de paraître. Ils voulurent le saluer comme leur libérateur en se prosternant devant lui; mais il ne le souffrit pas, et leur déclara que c'était la main du Seigneur, et non pas la sienne, qui les avait sauvés du naufrage. En même temps il rendit à Dieu de publiques actions de grâces pour une faveur si extraordinaire, et ordonna au pilote de disposer tout pour continuer leur voyage, en l'assurant qu'ils auraient bientôt le vent favorable.

L'usage que le pilote avait de la mer ne lui promettait pas un changement si soudain; mais l'aventure de la chaloupe lui fit ajouter foi, contre sa propre expérience, aux paroles du père Xavier, et il reconnut un moment après que Celui qui commande à la mer et aux vents faisait parler le saint homme.

On n'eut pas plutôt tendu les voiles, qu'un vent du nord se leva; l'air s'éclaircit, et la mer se calma entièrement; de sorte qu'en treize jours de navigation ils gagnèrent le port de Sanciam, où les marchands portugais du navire tenaient leur commerce. Comme la saison de naviguer dans ces mers se passait, il n'y avait plus là que deux navires des

Indes, et celui de Jacques Pereyra en était un. Le navire d'Édouard Gama n'étant pas en état d'aller d'une traite à Malacca, et ayant besoin de se rafraîchir à Siam, le saint se mit dans le vaisseau de son ami Pereyra. Au moment qu'il y entra, le vent, qui depuis quinze jours était au nord, et tout contraire à celui qu'il fallait pour aller aux Indes, changea tout à coup, si bien que le jour suivant, qui fut le dernier de l'année 1551, on mit à la voile. Un autre navire, qui n'attendait que le vent, partit avec eux; mais il éprouva dans la suite qu'il ne portait pas l'apôtre des Indes.

Avant leur départ, Xavier s'entretenant des périls de la mer avec le pilote qui l'avait amené du Japon, et qui se nommait François d'Aghiar, lui annonça qu'il ne finirait pas ses jours sur l'eau, et qu'aucun navire où il serait ne ferait jamais naufrage, quelque violente que fût la tempête. Aghiar crut si fermement ce que le père lui dit, et en ressentit depuis si visiblement l'effet dans plusieurs rencontres, que, sans observer ni vents ni saisons, il se mettait très-souvent en mer avec un vieux bâtiment fort mal équipé, jusque-là que ceux qui ne savaient pas ce qui le faisait agir le prenaient pour un homme téméraire et peu entendu dans la marine.

Il montra, une fois entre autres, combien il s'assurait sur les promesses du saint : ce fut en allant de Tenasserim au royaume de Pégu, dans une barque légère, tout usée et tout en désordre. Une tempête qui s'éleva au milieu du voyage jeta contre des rochers et brisa de grands navires qui suivaient la barque d'Aghiar. Elle seule semblait braver les écueils; et tandis que la mer était horriblement agitée, le pilote chantait comme si elle eût été fort

tranquille. Un passager qui tremblait de peur lui demanda comment il avait le courage de chanter lorsqu'ils étaient si près de la mort. « C'est, repartit Aghiar, que je ne crains rien, et je ne craindrais pas, ajouta-t-il, quand les ondes monteraient une fois plus haut, et que ma barque serait de verre ; car le père François m'a assuré que je ne périrais point sur mer, en quelque vaisseau que je fusse. »

Des Sarrasins qui étaient dans la barque, et qui entendaient les paroles du pilote, furent si touchés de ce miracle continuel, qu'ils promirent de se faire chrétiens aussitôt qu'ils seraient à terre, et ils exécutèrent fidèlement leur promesse. La barque ayant mouillé à Tavar, ils y reçurent le baptême, d'autant plus persuadés de la vérité du miracle et de celle du christianisme qu'ils virent eux-mêmes sur le rivage d'alentour les débris des autres navires.

Les entretiens qu'eut Xavier avec Pereyra durant la navigation roulèrent presque tous sur le Japon et sur la Chine. Le saint dit à son ami le progrès qu'avait fait la foi en peu de temps dans les royaumes de Saxuma, d'Amanguchi, de Bungo, et l'espérance qu'il y avait de convertir aisément toutes ces îles, dès que les Chinois adoreraient Jésus-Christ ; que c'est ce qui lui avait fait prendre la résolution de passer à la Chine, et qu'il ne retournerait aux Indes qu'afin de faire ce voyage après qu'il aurait réglé les affaires de la compagnie ; qu'il apportait pour cela du Japon son catéchisme traduit en chinois, et que cette traduction lui en faciliterait les commencements, qui sont toujours difficiles.

Quelques Portugais qui étaient dans le même vaisseau, et qui savaient les ordonnances de la Chine, trouvèrent le dessein du père un peu chimérique. Ils

lui dirent qu'outre la mauvaise intelligence qu'il y avait entre les Chinois et les Portugais, il était défendu aux étrangers, sous peine de mort ou de prison perpétuelle, de mettre le pied dans ce royaume, et que des marchands de leur nation qui s'y étaient glissés secrètement pour trafiquer, ayant été reconnus, les uns avaient eu la tête tranchée, les autres avaient été chargés de fers et jetés dans les cachots pour le reste de leurs jours. Ils ajoutèrent néanmoins qu'on pourrait entrer sûrement dans la Chine, si on envoyait une solennelle ambassade vers l'empereur des Chinois, au nom du roi Jean III; mais que cela ne se pourrait faire sans une prodigieuse dépense, quand on ne compterait que les présents de l'empereur et de ses ministres; et qu'apparemment le vice-roi des Indes ne se chargerait pas des frais de l'entreprise dans un temps où il avait peine à soutenir d'autres affaires très-importantes.

Ces difficultés commençaient à embarrasser le père François, lorsque Jacques Pereyra, qui, sous l'habit d'un marchand, avait le cœur d'un prince et d'un apôtre, offrit son navire et tout son bien pour faire réussir l'expédition qu'on venait de proposer. Le père accepta ses offres avec un vif transport de joie, et s'engagea, de son côté, à obtenir du vice-roi l'ambassade de la Chine pour son ami.

Pereyra, qui avait eu des nouvelles du siége que soutenait alors Malacca, témoigna au saint qu'il y avait lieu de craindre qu'on ne retînt son navire pour le secours de la ville. Xavier, à qui Dieu avait révélé la délivrance de Malacca, et aux prières duquel elle fut peut-être accordée, rassura son ami en lui disant que, lorsque la forteresse avait été près de se rendre, les infidèles, frappés d'une terreur pa-

nique, avaient pris la fuite, et que la ville était entièrement libre.

Il restait encore une inquiétude à Pereyra touchant le voyage que voulait faire le père Xavier avant celui de la Chine. Comme la saison était déjà fort avancée, il craignait qu'on ne trouvât plus à Malacca de navire pour Goa. Il ne pouvait mener lui-même le père à Cochin, parce qu'il s'était obligé de passer à Sunda pour y décharger des marchandises. Mais l'inquiétude de Pereyra fut aussitôt dissipée; car Xavier, éclairé d'en haut, de nouveau, lui dit positivement que le vaisseau d'Antoine Pereyra était dans le port de Malacca, et qu'ils le trouveraient sur le point de lever l'ancre pour faire voile vers Cochin.

Xavier découvrait ces choses à son ami pendant un grand calme qui rendait la navigation agréable, lorsqu'on sentit venir un de ces terribles tourbillons dont nous avons parlé, qui submergent les vaisseaux en un instant. Tous ceux du navire crurent d'abord leur perte certaine; ils espéraient néanmoins quelque chose en faisant réflexion que le père François était avec eux, et ils le prièrent d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur.

Le saint, sans rien répondre, se retira pour faire oraison. Il revint peu de temps après, le visage tout en feu, et donna sa bénédiction au navire, en disant tout haut ces paroles : « Le navire *la Sainte-Croix* (c'était le nom du vaisseau) ne périra jamais sur mer; le lieu qui l'a vu bâtir le verra se défaire de lui-même. Plût à Dieu, ajouta-t-il, que l'on en pût dire autant du vaisseau qui est parti avec nous! Mais nous ne verrons que trop tôt combien sa destinée est malheureuse. »

Au même moment il parut des signes qui commencèrent à vérifier la prophétie : le tourbillon se dissipa, et la mer redevint tranquille. Ils virent ensuite des marchandises et des corps morts qui flottaient sur l'eau, et ils jugèrent par là que le typhon avait abîmé le navire qui suivait. Mais ils en furent bientôt assurés par deux matelots qui s'étaient attachés à une planche au moment que le navire périt, et qui, après avoir disputé leur vie aux flots pendant quelques heures, avaient été poussés vers le vaisseau de Pereyra.

Le reste de la navigation fut heureux, et l'on ne vit jamais un temps plus serein. Le navire ayant pris terre au détroit de Sincapour, Xavier, qui savait certainement qu'Antoine Pereyra était dans le port de Malacca, près de faire voile vers Cochin, comme nous avons dit, lui écrivit par une frégate qui partait, pour le prier d'attendre encore trois jours. Il écrivit par la même voie au père François Pérez, supérieur des jésuites de Malacca, et leur ordonna à tous de chercher des rafraîchissements pour les Japonais qui l'accompagnaient.

Dès que l'on sut dans la ville que Xavier venait, ce fut une joie publique qui effaça presque le souvenir de tous les malheurs de la guerre. Les habitants accoururent en foule sur le rivage ; et aussitôt que le saint parut, on n'entendit de tous côtés qu'acclamations et cris de joie. Ils le reçurent, à la sortie du vaisseau, avec toute la tendresse et toute la vénération possibles.

Il visita l'ancien gouverneur don Pedro de Silva, et le nouveau qui lui succédait, don Alvare d'Ataïde, et leur communiqua son projet touchant l'ambassade de la Chine. L'un et l'autre trouvèrent ce

dessein également avantageux à la couronne de Portugal et à la religion chrétienne.

Jacques Pereyra, ne pouvant accompagner le père à Goa, fournit dès lors trente mille écus pour faire les préparatifs du voyage de la Chine, et envoya avec le père un de ses gens, qui disposa tout. Xavier, après avoir embrassé plusieurs fois ce fidèle ami, entra avec ses Japonais dans le vaisseau d'Antoine Pereyra, qui n'attendait qu'eux pour mettre à la voile.

La prédiction que l'homme de Dieu avait faite en faveur du navire *la Sainte-Croix* fit qu'on l'appela le vaisseau du saint, et que, de Malacca, d'où il partit en même temps que celui qui portait Xavier, sa réputation se répandit dans tout l'Orient.

Pendant trente ans, *la Sainte-Croix* courut toutes les mers et tous les ports de l'Asie, bravant corsaires et tempêtes. Son dernier maître, la voyant à demi pourrie et ouverte en plusieurs endroits, jugea qu'elle ne pourrait plus servir si on ne la raccommodait entièrement. Il la fit pour cela conduire à Cochin et pousser à terre au lieu même où elle avait été bâtie autrefois; mais elle ne fut pas plutôt sur le flanc, qu'elle se défit d'elle-même, sans qu'il restât de ce grand corps que des planches et des poutres inutiles qui n'étaient plus bonnes qu'à brûler.

Pour reprendre la navigation du père Xavier, il arriva à Cochin le 24 janvier de l'année 1552. Le roi des Maldives y était depuis quelques mois. C'était un prince de vingt ans, né dans la religion de Mahomet, et nourri dans la haine des chrétiens. La révolte de ses sujets, qui ne l'aimaient pas ou qui haïssaient le gouvernement, l'obligea d'abandonner son royaume pour sauver sa vie, et de se réfugier chez les Portu-

gais, dont il espérait du secours pour se rétablir. Les pères de la compagnie le reçurent en leur maison, et d'abord tâchèrent de le convertir en lui faisant voir la fausseté de sa secte. Il semblait convaincu des vérités de la foi et prêt à se faire chrétien; mais la crainte d'irriter encore davantage ses peuples rebelles s'il changeait de religion, lui faisait différer son changement de jour en jour; et peut-être qu'il n'aurait point quitté le mahométisme, si le père François ne fût survenu pour achever l'ouvrage que les autres avaient commencé.

Le saint apôtre parla de Dieu si fortement au roi des Maldives, qu'il le réduisit enfin sous l'obéissance de la foi, malgré toute la prudence mondaine qui l'empêchait de se rendre. L'ayant instruit de nouveau des mystères du christianisme, il le baptisa solennellement.

Lorsque le saint homme était près de partir, il se présenta une occasion d'écrire en Europe, dont il se servit pour rendre compte de son voyage au Japon au roi de Portugal et au général de la compagnie. S'étant embarqué pour Goa, il s'y rendit en très-peu de temps, au commencement de février.

Dès qu'il fut à terre, il visita les malades des hôpitaux de la ville, et alla ensuite au collége de Saint-Paul, qui était la maison de la compagnie. Après les embrassements ordinaires, qui furent plus tendres que jamais, il demanda s'il n'y avait point de malades dans le collége. On lui dit qu'il n'y en avait qu'un qui était à l'agonie. Aussitôt Xavier va le voir, et récite un évangile sur lui. A la vue du saint, le moribond reprend ses esprits et recouvre entièrement la santé. Les médecins n'en espéraient rien, et l'on avait déjà tout préparé pour sa sépulture; mais il

ne désespérait pas lui-même de sa guérison; et le jour que Xavier arriva, il disait d'une voix mourante que, si Dieu lui faisait la grâce de voir leur bon père, il guérirait infailliblement.

Les nouvelles que Xavier donna de l'Église du Japon aux pères de Goa les consolèrent beaucoup, et il fut consolé lui-même en apprenant d'eux l'état de la chrétienté des Indes. Les missionnaires qu'il avait dispersés avant son départ se trouvèrent presque tous réunis à son retour. Les uns étaient venus sur ses lettres et par son ordre, les autres d'eux-mêmes pour des affaires très-pressantes, comme si le Saint-Esprit les eût rassemblés exprès afin que la présence de l'homme de Dieu redoublât en eux la ferveur religieuse et le zèle apostolique. Dieu avait béni partout leurs travaux. La ville d'Ormuz, qui échut en partage au père Barzée, avait changé tout à fait de face : on y voyait les idolâtres, les Sarrasins et les Juifs courir au baptême, des temples d'idoles consacrés à Jésus-Christ, des mosquées et des synagogues désertes, les mœurs réformées et toutes les coutumes perverses abolies.

Le christianisme florissait plus que jamais sur la côte de la Pêcherie depuis la mort du père Antoine Criminal, qui l'y avait cultivé avec tant de soin, et qui avait été massacré par les Badages. Le sang du martyr semblait y avoir multiplié les chrétiens; on y en comptait plus de cinq cent mille, tous fervents et prêts à mourir eux-mêmes pour leur foi.

L'Évangile n'avait guère fait moins de progrès à Cochin et à Coulan, à Bazain et à Meliapor, aux Moluques et dans les îles du Maure. Mais on ne saurait dire combien les ouvriers évangéliques travaillaient utilement à Goa. Tous les prêtres des idoles

avaient été chassés de l'île par l'ordre du gouverneur, à la sollicitation d'un des pères du collége de Saint-Paul; on défendit même, sous des peines rigoureuses, de faire aucun acte public d'idolâtrie dans tout le district de Goa, et ces ordonnances réduisirent peu à peu une infinité de gentils. Pour les Portugais, leur vie était réglée; dans la liberté de tout faire, ils ne se permettaient rien que d'honnête. Les gens de guerre vivaient presque en religieux, et on ne saurait dire combien leur piété édifiait le peuple.

Mais rien ne toucha plus Xavier que la conversion de deux princes qu'on avait vus à Goa pendant son absence. Le premier était le roi de Tanor, royaume situé le long des côtes de Malabar, entre Cangranor et Calicut; le second était le roi de Trichenemalo, qui est un des États de Ceylan.

Xavier loua Dieu de voir les grands de la terre soumis à l'empire de Jésus-Christ par le ministère des enfants d'Ignace, et il s'en réjouit avec ses frères, d'autant plus que l'évêque de Goa, dom Jean d'Albuquerque, lui témoigna être extrêmement satisfait de leur conduite.

On dit au père Xavier que le vice-roi des Indes et les capitaines des forteresses avaient ordre du roi Jean III de défrayer les missionnaires dans tous leurs voyages, et que ce prince si religieux s'en remettait à la compagnie de l'obligation qu'il avait de procurer le salut des infidèles, suivant les anciennes conventions faites avec le saint-siége, quand on accorda à la couronne de Portugal les conquêtes de l'Orient.

Parmi tant de sujets de satisfaction, la conduite d'Antoine Gomez causa une véritable douleur au

père Xavier. Avant son voyage du Japon, il l'avait établi recteur du collége de Saint-Paul.

Gomez était un homme fort instruit et un habile prédicateur; mais il avait un attachement singulier à ses idées. Il gouvernait arbitrairement, et avait introduit de telles innovations, que le saint fut obligé de lui donner un successeur. Ce fut le père Gaspard Barzée, qu'il fit aussi vice-provincial. Xavier voulut ensuite châtier le coupable; il l'envoya à la forteresse de Diu, vers Cambaye, avec ordre aux pères qui y étaient de lui donner son congé, et de faire ce qu'ils pourraient pour lui persuader de retourner en Portugal par le premier navire qui partirait. Tout s'exécuta selon les intentions du saint homme; mais Gomez, s'étant embarqué sur un vaisseau qui fit naufrage au milieu de sa navigation, se noya malheureusement : comme pour apprendre par une fin si funeste que les talents de la nature, et même les dons de la grâce, ne servent qu'à perdre un religieux qui n'a pas l'esprit d'humilité et d'obéissance.

LIVRE SIXIÈME

Les affaires de la compagnie étant arrangées de la sorte, Xavier ne songea qu'à fournir les missions des Indes de bons ouvriers, ou plutôt qu'à augmenter dans la plupart des missions le nombre de ceux qui y étaient déjà employés, et qui ne suffisaient pas aux besoins communs.

Il tourna ensuite toutes ses pensées vers la Chine. Le vice-roi don Alphonse de Norogna accorda très-volontiers au marchand Jacques Pereyra l'ambassade que Xavier avait demandée; il promit même de la favoriser en toutes choses, et donna de quoi faire des présents à l'empereur de la Chine. Néanmoins les plus magnifiques furent aux dépens de l'ambassadeur : c'étaient des chasubles de drap d'or et des ornements d'autel de brocart, des tableaux de dévotion faits par d'excellents peintres de l'Europe, avec d'autres superbes ornements d'église, tous propres à représenter aux Chinois la majesté de la religion chrétienne.

L'évêque dom Jean d'Albuquerque ne fut pas

moins favorable au dessein du père que le vice-roi, et voulant écrire à l'empereur de la Chine, pour lui rendre un témoignage honorable de la sainte loi de Dieu, il fit faire sa lettre en caractères d'or, avec divers embellissements de peinture.

Xavier choisit pour ses compagnons Balthazar Gago, Édouard Sylvia et Pierre Alcaceva, avec François Gonzalez et Alvare Ferreira de Monte-Mayor, sans compter un jeune séculier chinois, nommé Antoine, qui avait été élevé dans le séminaire de Sainte-Foi. Les uns étaient destinés à la Chine, et les autres au Japon.

Tandis qu'on équipait le navire qui devait les porter, Xavier assemblait, la nuit, les pères du collége de Saint-Paul, ne pouvant le faire le jour, parce qu'ils étaient occupés depuis le matin jusqu'au soir. Il les entretenait des vertus que demande la profession apostolique, et parlait avec tant d'ardeur et tant d'onction, que ce n'étaient que soupirs et que larmes dans l'assemblée.

Mais les instructions qu'il leur fit en leur disant le dernier adieu sont bien remarquables, et nous ne pouvons mieux les rapporter qu'en faisant parler l'écrivain qui les a recueillies de la bouche même du saint :

« Le père maître François, dit-il, embrassant ses frères avant de s'embarquer pour la Chine, et pleurant sur eux, leur recommandait à chacun d'être constants dans leur vocation, d'avoir une humilité profonde, qui eût pour principe une véritable connaissance de soi-même, et particulièrement d'obéir avec promptitude. » Il s'étendit sur ce dernier point, et recommanda l'obéissance comme une vertu très-agréable à Dieu, fort louée par le Saint-

Esprit, et absolument nécessaire aux enfants de la compagnie.

L'apôtre partit de Goa le jeudi saint, qui était le 14 avril de l'année 1552. La mer fut assez tranquille jusqu'aux îles de Nicobar, qui sont un peu au-dessus de Sumatra, vers le nord. Les flots commencèrent alors à grossir; et en peu de temps la tourmente devint si furieuse, qu'à peine restait-il quelque espérance d'échapper. Ce qui augmenta la crainte, c'est que deux fustes qui venaient de compagnie, ne pouvant soutenir la furie des ondes, furent submergées l'une après l'autre.

Le navire qui portait Xavier et ses compagnons était un vaisseau royal fort grand, extrêmement chargé, de sorte que sa marche et sa charge l'empêchaient de bien obéir à la voile et au gouvernail. On jugea qu'il était nécessaire de le soulager, et l'on tirait déjà les marchandises pour les jeter dans la mer, lorsque le père François pria le capitaine de ne rien précipiter. Mais comme les matelots dirent que la tempête venant à redoubler sur le soir, selon la coutume, on ne pourrait pas décharger commodément le vaisseau dans l'obscurité de la nuit, il leur repartit qu'ils n'eussent là-dessus aucune inquiétude, que la mer se calmerait, et qu'on verrait la terre avant le coucher du soleil. Le capitaine, qui savait combien les prédictions du père étaient sûres, n'eut pas de peine à le croire, et l'événement fit voir la vérité de la prophétie. Le calme revint, et la terre parut lorsque le soleil se couchait.

Mais, tandis que tout le monde se réjouissait d'approcher du port, on s'aperçut que le saint homme avait le visage triste et soupirait même de douleur.

Quelques-uns lui en demandèrent la cause, et il leur dit qu'ils priassent Dieu pour la ville de Malacca, affligée d'une maladie endémique. Xavier disait vrai, et la maladie était si universelle et si contagieuse, qu'elle semblait un commencement de peste. On ne voyait partout que fièvres malignes qui faisaient mourir les plus robustes en fort peu de temps, et qui se gagnaient promptement.

C'est l'état où le navire trouva Malacca. Jamais la vue de l'homme de Dieu ne fut plus agréable aux habitants : chacun se promit de lui des soulagements pour le corps, des consolations pour l'âme, et ils ne se trompèrent pas dans leur espérance.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla chercher les malades, et trouva auprès d'eux de quoi exercer sa charité en toutes manières. Il n'y en avait pas un qui ne voulût se confesser au père François et mourir entre ses bras, suivant l'opinion commune, que quiconque avait ce bonheur se sauvait infailliblement.

Il allait avec ses compagnons, de rue en rue, ramasser les pauvres qui languissaient sur le pavé sans aucun secours ; il les portait aux hôpitaux et au collége de la compagnie, qu'il changea en hôpital ; quand tout fut plein dans les hôpitaux et dans le collége, il fit construire des cabanes le long de la mer, des débris de vaisseaux, pour servir de logement au reste de ces malheureux. Il leur procura ensuite des aliments et des remèdes qu'il demandait lui-même pour l'amour de Dieu aux personnes de piété, et il leur rendit jour et nuit toutes sortes de services.

Ce qui parut merveilleux, c'est qu'encore qu'on ne pût servir les malades, assister les moribonds,

enterrer les morts, sans être frappé du même mal, ni sans en mourir, Xavier et ses compagnons conservèrent toujours leur santé parmi de si périlleux emplois.

Dès que la mortalité eut presque tout à fait cessé, le saint se mit à traiter de l'ambassade et du voyage de la Chine avec don Alvare d'Ataïde, gouverneur de Malacca, que le vice-roi chargeait de l'exécution d'une affaire si importante. Don Alvare avait fort approuvé cette entreprise lorsque Xavier lui en fit l'ouverture au retour du Japon, et même il promit alors de la favoriser de tout son pouvoir; mais l'envie et l'intérêt sont deux passions qui étouffent les sentiments les plus raisonnables, et qui font oublier les engagements les plus solennels.

Le gouverneur était mécontent de Pereyra, qui n'avait pas voulu lui prêter, l'année précédente, dix mille écus, et il ne pouvait souffrir qu'un marchand fût nommé ambassadeur auprès du plus grand monarque du monde. Sur cela, la pensée lui vint d'empêcher le voyage de la Chine. Il ne se déclara pas néanmoins d'abord; et, pour mieux couvrir son dessein, ou pour ne pas paraître trop ingrat, il donna de belles paroles au père Xavier, auquel il était extrêmement obligé; car le saint lui avait procuré la charge de capitaine-major de la mer, et lui en avait apporté lui-même le titre. En retour, don Alvare, lorsqu'on lui parla la première fois de l'ambassade de la Chine, témoigna y prendre beaucoup d'intérêt, et s'engagea à la faire réussir, pourvu que les ports et les navigations des Portugais fussent une fois dans sa dépendance.

Quelque soin que prît don Alvare de cacher ses mauvaises intentions, Xavier les connut bientôt;

il écrivit à Pereyra, qui était encore à Sunda, de venir sans nul équipage et de n'affecter rien de splendide, pour ne pas aigrir un esprit jaloux et intéressé.

Mais toute la modestie de l'ambassadeur n'empêcha pas le gouverneur d'éclater. Au bruit de son arrivée, il envoya sur le port des officiers de justice et des gens de guerre, avec ordre de se saisir du navire *la Sainte-Croix,* d'en détacher le gouvernail et de le lui apporter.

Cependant, pour donner à sa passion le prétexte du bien public, selon la coutume de ceux qui ont l'autorité entre les mains, il dit hautement que les intérêts de la couronne l'obligeaient d'agir de la sorte; qu'il savait que les Javes faisaient des préparatifs de guerre pour venir fondre de nouveau sur Malacca; qu'il ne pouvait avoir trop de navires contre de si puissants ennemis, et que *la Sainte-Croix* lui était absolument nécessaire.

Cette fable imaginée par le gouverneur fut bientôt détruite par l'arrivée de quelques autres vaisseaux portugais qui venaient du pays des Javes, et qui assurèrent que ces barbares, divisés entre eux par des guerres domestiques, n'avaient garde de rien entreprendre au dehors.

Don Alvare, ne sachant plus comment sauver les apparences, leva le masque, et ne garda plus aucune mesure. Xavier, voyant que l'amour du gain était ce qui le possédait davantage, lui fit offrir par Pereyra trente mille écus en pur don; mais l'envie de tout avoir fut cause que don Alvare refusa ce qu'on lui offrait.

Le trésorier et d'autres ministres de la couronne de Portugal étant venus lui représenter que les or-

donnances royales défendaient qu'on traversât la navigation des marchands qui payaient le droit du port, il les menaça la canne à la main, et les chassa de sa chambre en colère, disant qu'il était trop vieux pour recevoir des conseils; que, tant qu'il serait gouverneur de Malacca et capitaine de la mer, Jacques Pereyra ne passerait point à la Chine.

François Alvarez, qui était auditeur royal, et qui avait beaucoup de crédit dans la ville, n'ayant pu, ni par prière ni par raisons, obliger don Alvare à rendre le gouvernail de *la Sainte-Croix*, voulut le faire enlever par la force; mais Xavier s'y opposa, jugeant bien que les soldats qui gardaient le gouvernail le défendraient au péril de leur vie, et que cette affaire aurait des suites très-fâcheuses.

La voie que prit le saint homme fut d'envoyer au gouverneur le grand vicaire Jean Suarez, accompagné des personnes les plus considérables de la ville, pour lui faire voir les lettres du roi Jean III, qui portaient expressément que c'était son intention que le père Xavier étendît la foi le plus avant qu'il pourrait dans tous les royaumes de l'Orient, et que les gouverneurs des Indes le favorisassent en toutes choses. Suarez lut encore au gouverneur la lettre du vice-roi don Alphonse de Norogna, où l'on déclarait criminel d'État quiconque mettrait obstacle à cette entreprise particulière.

Ce qui devait ramener don Alvare à la raison ou l'intimider du moins, ne servit qu'à le rendre plus déraisonnable et plus audacieux. Il se leva de son siége tout hors de lui-même, et, frappant des pieds, il renvoya brusquement le grand vicaire avec ces paroles : « Les intérêts du roi veulent cela, et moi je ne le veux point. Je serai le maître. »

Un si étrange endurcissement affligea au dernier point le père Xavier. Comme il vit que toutes les voies de la douceur était inutiles, et que le temps propre pour la navigation se passait, après avoir bien consulté Dieu là-dessus, il jugea enfin qu'il fallait tenter les derniers remèdes. Depuis dix ans qu'il était aux Indes, personne, hors l'évêque de Goa, ne savait qu'il fût nonce apostolique. Il avait gardé sur cela un profond silence, et n'avait fait aucun exercice de sa dignité. Mais il crut être obligé de se déclarer dans une occasion si importante, et de frapper des anathèmes de l'Église, s'il en était besoin, celui qui faisait ouvertement la guerre à l'Église.

Il ne voulut pas néanmoins lancer la foudre lui-même. S'étant adressé pour cela au grand vicaire, il commença par lui montrer un des brefs de Paul III qui l'établissait son nonce dans tous les royaumes de l'Orient. Il supplia ensuite Suarez de les faire voir à don Alvare, et de lui expliquer les censures qu'encouraient ceux qui s'opposaient aux légats du pape en matière de religion, et de l'exhorter par ce qu'il y avait de plus saint à permettre l'ambassade de la Chine; en cas de refus, de le menacer des peines ecclésiastiques de la part du vicaire de Jésus-Christ, et de le conjurer en même temps, par la mort du Sauveur des hommes, d'avoir pitié de lui-même.

Suarez fit à l'égard du gouverneur toutes les démarches que le saint lui avait marquées; mais rien ne put faire revenir don Alvare. Il se moqua des menaces qu'on lui fit, et se déchaîna contre la personne de Xavier, disant tout haut que c'était un ambitieux et un hypocrite, l'ami des pécheurs et des publicains.

Le grand vicaire, ne pouvant souffrir davantange une impiété si outrée et si scandaleuse, excommunia enfin le gouverneur, selon qu'il en était convenu avec le père François.

L'excommunication n'embarrassa pas un homme qui n'avait nul principe de religion ni d'honneur. Sans se mettre donc en peine de la colère du Ciel et des bruits du monde, il se rendit maître du navire *la Sainte-Croix*, et mit dessus un capitaine qui était à lui, avec vingt-cinq matelots, pour aller trafiquer à Sancian, où les Portugais faisaient un très-grand commerce.

Le mauvais succès de la négociation du vicaire de Malacca fut très-sensible au père Xavier; il en eut le cœur blessé, et confessa au père François Perez qu'il n'avait jamais rien ressenti si vivement. L'état déplorable où don Alvare était devant Dieu, la ruine de Pereyra, l'ambassade de la Chine entièrement renversée, tout cela le faisait gémir.

Le père Xavier écrivit au roi de Portugal des lettres très-fortes en faveur de Pereyra; il ne lui écrivit rien contre don Alvare, et don Alvare en fut lui-même témoin, ayant intercepté les lettres du père.

En effet, il n'y trouva pas un mot de plainte, et cela le surprit étrangement. L'homme de Dieu offrait tous les jours pour lui le sacrifice de la messe, et versait beaucoup de larmes au pied des autels, afin de lui obtenir la grâce d'une sincère pénitence. Il dit un jour que don Alvare perdrait tout à la fois ses biens, l'honneur et la vie, et ajouta : « Dieu veuille que l'âme ne périsse point! »

Au reste, quoique la porte de la Chine semblât tout à fait fermée depuis qu'on avait perdu l'espé-

rance de l'ambassade qui devait faciliter l'entrée du royaume, le saint ne désespéra pas d'annoncer l'Évangile aux Chinois, et s'imagina qu'allant à une île voisine de Canton, il pourrait gagner secrètement la terre ferme.

Dans ces pensées il résolut de s'embarquer sur *la Sainte-Croix*, que le gouverneur de Malacca envoyait à Sancian. Mais, parce qu'on ne pouvait tenter l'entrée de la Chine par la voie qu'il se proposait sans courir de très-grands dangers, il voulut être le seul prêtre qui s'y exposât, et retint avec lui seulement un frère de la compagnie, le Chinois Antoine de Sainte-Foi, et un autre jeune homme indien.

Le grand vicaire, Jean Suarez, qui l'accompagna jusqu'au navire, lui demanda en chemin s'il avait pris congé du gouverneur, et ajouta que s'il y manquait, les faibles pourraient s'en scandaliser; que ce serait une marque de ressentiment et une occasion de murmure. Le saint, qui voulait montrer par son exemple comment on doit en user avec un excommunié, repartit sans balancer : « Don Alvare ne me verra point en cette vie; je l'attends au jugement de Dieu, où il aura un grand compte à rendre. »

Ayant passé outre, il s'arrêta devant une église assez proche de la mer, et dans un transport d'esprit, élevant les yeux au ciel, il pria à haute voix pour le salut du malheureux don Alvare. Il se prosterna ensuite, et demeura un peu en silence, le visage contre terre, parlant à Dieu au fond de son cœur. Puis il se leva avec une action véhémente qui avait quelque chose de terrible, ôta ses souliers de ses pieds, les battit l'un contre l'autre, et les se-

coua sur une pierre, en disant qu'il ne voulait point emporter la poussière d'une terre si maudite.

Il prédit alors, plus en détail qu'il n'avait fait, les châtiments que le Ciel préparait au gouverneur de Malacca; et, s'étant rendu sur le vaisseau, il laissa la foule qui l'avait suivi étonnée de ses prédictions et affligée de son départ.

Aussitôt on mit à la voile. Il y avait sur le navire plus de cinq cents hommes, en comptant les gens de service et les passagers. Ils étaient déjà fort avancés dans leur voyage, lorsque le vent tomba tout à coup; en moins de rien les flots s'aplanirent de telle sorte que *la Sainte-Croix* demeura immobile comme si elle eût été au port ou à l'ancre.

Pendant ce calme, qui dura quatorze jours, l'eau vint à manquer, et quelques-uns moururent d'abord. On alla de tous côtés avec la chaloupe pour découvrir quelque côte où l'on pût trouver des fontaines : ce fut en vain.

Cependant le navire était rempli de malades qu'une soif cruelle consumait, et ils seraient tous morts sans ressource, si l'un d'eux, faisant réflexion que le père Xavier pouvait tout auprès de Dieu, n'eût rendu l'espoir aux autres; s'étant tous traînés devant lui, ils le conjurèrent, avec plus de larmes que de paroles, d'obtenir du Ciel de l'eau ou du vent.

Xavier leur dit qu'ils s'adressassent eux-mêmes à Dieu, leur fit réciter les litanies à genoux au pied d'un grand crucifix, et leur ordonna de se retirer, mais d'avoir confiance en Jésus-Christ. Il se retira de son côté dans une chambre, d'où, étant sorti peu de temps après, il descendit dans la chaloupe avec un enfant, et, lui ayant fait goûter l'eau de la mer, lui demanda si elle était douce, ou salée. L'en-

fant répondit qu'elle était salée; il lui ordonna d'en goûter de nouveau, et l'enfant dit qu'elle était douce.

Alors le père, étant remonté, fit remplir d'eau tous les vases du navire; mais quelqu'un se pressant de boire trouva l'eau salée. Le saint fit le signe de la croix sur les vases : au même moment l'eau perdit sa salure naturelle, et devint si bonne, que tous protestèrent qu'elle était meilleure que celle de Bengar, dont les gens de mer faisaient leur provision ordinaire, et qui passait pour la plus excellente eau des Indes.

Ce miracle frappa tellement des Arabes sarrasins qui transportaient leurs familles entières à la Chine, que, se jetant aux pieds du saint homme, ils confessèrent le Dieu des chrétiens et demandèrent le baptême. Les fidèles, de leur côté, admiraient le père François, et le remerciaient tous ensemble de leur avoir sauvé la vie. Mais le père leur disait que c'était à Dieu, et non pas à un pécheur comme lui, qu'il fallait rendre des actions de grâces.

Pendant la navigation, un enfant de cinq ans, étant sur le bord du navire, tomba dans la mer. Le père fut inconsolable, et sa douleur ne lui permit pas de paraître durant trois jours. Il était mahométan, et le miracle de l'eau ne l'avait pas converti. Il parut enfin, mais pleurant toujours et ne cessant point de regretter son fils unique. Xavier, qui ne savait pas ce malheur, demanda au mahométan quelle était la cause de ses larmes. L'ayant apprise, il se recueillit un peu, et lui dit : « Si Dieu vous rend votre fils, me promettez-vous de croire en Jésus-Christ et de vous faire chrétien de bonne foi? »

L'infidèle le lui promit, et trois jours après, avant le lever du soleil, on vit l'enfant sur le tillac. L'en-

fant ne savait pas ce qu'il était devenu durant ces six jours; il se souvenait seulement d'être tombé dans la mer, sans pouvoir dire comment il était revenu au vaisseau. Son père pensa mourir de joie en le revoyant; et Xavier n'eut pas besoin de faire souvenir l'infidèle de ce qu'il avait promis. Il vint de lui-même se présenter, accompagné de sa femme, de son fils et de son valet; tous quatre furent baptisés, et l'enfant fut nommé François.

Les gens du navire qui avaient été témoins de ces deux miracles en parlèrent aux habitants d'une île nommée Cincheo, où l'on passa, et qui était un lieu de trafic plein de marchands étrangers. L'envie de voir un homme si admirable fit venir un jour au navire environ soixante personnes, les uns Éthiopiens, les autres Indiens, tous idolâtres ou mahométans. Xavier leur prêcha d'abord l'Évangile, et les instruisit des saintes pratiques du christianisme. Il n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'ils crurent en Jésus-Christ et reçurent le baptême.

En les baptisant, il parut d'une taille bien au-dessus de la sienne, de sorte que ceux qui étaient sur le rivage proche du vaisseau croyaient qu'il était monté sur un banc; mais, le voyant aller et venir toujours sous la même forme, ils s'imaginèrent qu'il pouvait y avoir en cela quelque chose de miraculeux, et voulurent s'en éclaircir. Étienne Ventura monta sur le navire tout exprès, et, s'approchant du père Xavier, vit qu'il touchait des pieds le tillac, et que néanmoins il dépassait de toute la tête les plus grandes personnes sur qui il versait les eaux sacrées du baptême. Ventura remarqua aussi qu'après que le saint eut baptisé cette troupe, il revint à sa taille naturelle.

De Cincheo le navire continua sa route vers Sancian, où il aborda peu de jours après. Ce sont trois îles si proches l'une de l'autre, qu'à les regarder d'un peu loin, elles semblent n'en faire qu'une, et c'est pour cela que les Chinois les appellent en leur langue *Saceu*, mot composé de *sam*, qui signifie *trois*, et de *ceu*, qui veut dire *île*. La principale de ces îles, que les Portugais ont appelé Sancian, a un très-bon port tout couronné de montagnes, et en forme d'un demi-cercle à la pointe qui regarde Macao. Elle a peu d'habitants naturels, presque rien des commodités de la vie, et est d'elle-même si stérile, si inculte et si sauvage, qu'elle semble plutôt un lieu de bannissement que de commerce. Les Chinois avaient permis aux Portugais d'y trafiquer pour acheter d'eux des marchandises et pour leur en vendre sans contrevenir à la loi du royaume, qui défendait aux étrangers de mettre le pied sur la terre ferme. Aussi les marchands portugais ne pouvaient s'en approcher de plus près sans hasarder leur vie ou leur liberté; il ne leur était pas même permis de bâtir dans l'île des maisons solides, ils pouvaient seulement dresser des cabanes avec des nattes et des branches d'arbre, pour n'être pas toujours renfermés dans leurs vaisseaux.

Parmi ces marchands il y en avait un extrêmement riche et très-charitable, mais de bonne société, aimant les plaisirs que la bienséance permet, et ne se refusant rien de ce qui peut rendre la vie douce; du reste fort affectionné au père Xavier. Il se nommait Pierre Veglio; c'est ce Veglio qui était avec le saint au Japon, et qui en revint avec lui.

Comme Xavier avait fort à cœur le salut de ce marchand, il l'exhortait de temps en temps à mor-

tifier ses inclinations naturelles, et même à châtier quelquefois son corps pour expier ses péchés. Veglio n'entendait pas ce langage; et, soit qu'il fût trop délicat, ou qu'il ne se crût pas assez criminel, il ne pouvait se résoudre à prendre la discipline; mais, au lieu de macérations et de pénitences, il faisait de grandes aumônes, et le père François avait de lui tous les secours imaginables pour le soulagement des personnes nécessiteuses.

Un jour le père, ayant besoin d'une certaine somme d'argent pour marier une jeune orpheline pauvre, eut recours à Veglio selon sa coutume. Il le trouva engagé au jeu chez un autre marchand; mais comme l'affaire pressait, il ne laissa pas de lui demander cette aumône.

Veglio, qui aimait à rire : « Père François, dit-il, contrefaisant le fâché, quand on perd, on n'est guère en état de donner; et pour un homme sage, vous faites un étrange contre-temps. — Il est toujours temps de faire du bien, répondit Xavier; et le meilleur temps pour donner l'aumône est quand on a l'argent à la main comme vous l'avez. »

Le marchand, continuant sur le ton qu'il avait commencé, et faisant semblant de souffrir impatiemment la présence du père Xavier, ajouta, comme pour s'en défaire : « Tenez, voilà la clef de mon coffre, prenez tout si vous voulez, et laissez-moi en repos. » Il y avait dans le coffre du marchand trente mille taez, qui faisaient quarante-cinq mille écus d'or. Le père prit trois cents écus, ce qui suffisait pour le mariage de l'orpheline.

Quelque temps après, Veglio, comptant son argent, et trouvant la somme tout entière, crut que le père n'y avait point touché, et ne manqua pas de

lui en faire des reproches. Xavier l'assura qu'il avait pris trois cents écus. « Je vous jure, repartit Veglio, que je n'en ai pas trouvé un de manque; mais Dieu vous le pardonne, poursuivit-il; mon dessein était de partager toute la somme avec vous, et je m'attendais que des quarante-cinq mille écus vous en prendriez du moins la moitié. »

Xavier, voyant que Veglio parlait très-sincèrement et par un pur principe de charité, dit, comme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu : « Pierre, ce dessein que vous avez eu est une bonne œuvre devant les yeux de Celui qui pèse les intentions et les mouvements du cœur; il vous en tiendra compte lui-même, et ce que vous n'avez pas donné vous sera un jour rendu au centuple. Cependant je vous réponds, de sa part, que les biens temporels ne vous manqueront jamais, et que, si vous avez des disgrâces qui vous mettent mal en vos affaires, vos amis vous assisteront de leur bourse. Je vous annonce, de plus, que vous ne mourrez point sans être averti auparavant du jour de votre mort. »

Depuis ces prédictions, Veglio, changé tout à fait en un autre homme, ne s'appliqua plus qu'aux exercices de piété, et dans la condition d'un marchand mena presque la vie d'un religieux. Ce qu'on lui avait prédit de la connaissance du jour de sa mort lui revenait très-souvent à la mémoire, et il ne put s'empêcher de demander une fois au saint en quel temps et de quelle manière cela se ferait. Le saint lui dit sans hésiter : « Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous à la mort, et sachez que vous n'avez plus qu'un jour à vivre. »

Le marchand vécut dans l'opulence et dans la splendeur jusqu'à une extrême vieillesse. Il lui ar-

riva de temps en temps des revers, selon le cours des fortunes qui dépendent de la mer; mais ses amis le secoururent toujours à propos et lui donnèrent le moyen de se rétablir. Enfin, étant un jour à un grand festin plus gai que jamais, et ayant demandé à boire, dès qu'il eut goûté le vin il le trouva amer. Aussitôt, se ressouvenant de la prédiction du père Xavier, il fut saisi d'une horreur secrète qui de l'âme se répandit dans le corps, comme si on lui eût annoncé son trépas, ou que l'image de la mort se fût présentée à ses yeux. Néanmoins, reprenant un peu ses esprits pour s'éclaircir davantage, il pria ceux qui étaient à table avec lui de goûter du vin de son verre. Tous le trouvèrent excellent, hors lui seul, qui en goûta à diverses reprises. Il se fit apporter d'autres vins et un autre verre; mais il sentit toujours la même amertume. Alors, ne doutant pas que sa dernière heure ne fût venue, après avoir fait intérieurement un sacrifice de sa vie à Dieu, il raconta aux conviés la prophétie qui s'accomplissait, et se leva de table avec les sentiments d'un chrétien qui ne pense plus qu'à mourir.

Ayant partagé tout son bien entre ses enfants et les pauvres, il alla voir ses amis pour leur dire le dernier adieu. Il était en une parfaite santé, nonobstant son âge. On crut que la vieillesse lui affaiblissait l'esprit, et on tâcha de lui ôter ces noires pensées. Mais bien loin de croire là-dessus personne, il ordonna lui-même ses funérailles, et invita ses amis à lui venir rendre les derniers devoirs. Pour le contenter et pour se moquer de lui, ils se transportèrent tous dans l'église. En leur présence il reçoit le viatique et l'extrême-onction sans être malade, se met ensuite dans la bière et fait chanter la messe des morts.

Le peuple était accouru en foule au bruit d'une si étrange nouvelle, les uns attirés par la nouveauté du spectacle, les autres pour voir de leurs yeux si la prédiction du père Xavier serait véritable.

La messe étant achevée, le prêtre, accompagné de ses ministres, fit toutes les cérémonies de l'Église autour du cercueil, et chanta enfin les derniers mots des funérailles chrétiennes sur le vieillard, qui était plein de vie et répondait à tout.

Il ne restait plus rien à faire, lorsque le valet de Veglio, étant venu pour tirer son maître de la bière, le trouva mort. Chacun fut témoin de la vérité du fait, et tout le monde se retira admirant la miséricorde de Dieu envers ce marchand si charitable, et bénissant la mémoire du saint apôtre des Indes.

Vers le même temps, Xavier connut le démêlé qu'avaient ensemble don Alvare d'Ataïde, gouverneur de Malacca, et don Bernard de Sosa, nouvellement venu des Moluques, et il en raconta le détail aux Portugais, qui l'ayant appris dans la suite par des gens de Malacca même, virent bien que tout se rapportait à ce que le père leur en avait dit.

Ces connaissances miraculeuses furent accompagnées d'actions aussi surprenantes; et sans parler d'un enfant mort que Xavier ressuscita, mais dont la résurrection n'est point circonstanciée dans les actes de la canonisation du saint, il purgea le pays des tigres qui le désolaient. Ces bêtes féroces sortaient en troupe des bois, et dévoraient non-seulement les enfants, mais les hommes qui s'écartaient trop des retranchements que l'on avait faits pour s'en défendre. Une nuit, le serviteur de Dieu alla au-devant des tigres, et, les voyant proches, il leur jeta de l'eau bénite, leur commanda de se retirer et

de ne reparaître jamais. Le commandement eut son effet. Toute la troupe prit la fuite, et depuis on ne vit plus de tigres dans l'île.

La joie qu'avaient eue les Portugais de l'arrivée du père Xavier se changea en tristesse, dès qu'ils surent qu'il n'était venu à Sancian que pour passer à la Chine. Ils tâchèrent tous de lui faire changer de dessein, en lui remettant devant les yeux les lois rigoureuses de l'empire; que les ports étaient gardés par des officiers vigilants et fidèles qu'on ne pouvait surprendre ni corrompre; que les mandarins étaient cruels envers tous les étrangers; que, l'année précédente, des matelots portugais jetés par la tempête sur le rivage de Canton avaient été déchirés de verges et enfermés dans de noirs cachots, où, s'ils n'étaient morts, ils souffraient encore de nouveaux supplices; que pour lui, le moins qu'il devait attendre était une prison perpétuelle, et que ce n'était pas là ce que devait chercher un apôtre épris du salut de tout l'Orient.

Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit du saint. Il avait pris son parti pour d'autres raisons plus fortes, et il répondit aux marchands ce qu'il écrivit alors au père François Perez, qu'il ne pouvait pas se défier de la divine bonté, et que sa défiance serait d'autant plus criminelle, qu'une puissante inspiration du Saint-Esprit le portait à enseigner aux Chinois la loi du vrai Dieu.

Les Portugais, se persuadant qu'une volonté si déterminée venait en partie de ce que l'homme de Dieu ne concevait pas assez le péril, ou de ce qu'il croyait qu'on lui exagérait trop les choses, lui députèrent des marchands chinois avec qui ils trafiquaient, pour lui faire entendre raison là-dessus;

mais la chose tourna tout autrement qu'ils ne pensaient. Ces Chinois, à qui Xavier ne manqua pas de parler du christianisme, et qui étaient des hommes de bon sens, lui conseillèrent de passer à la Chine, au lieu de l'en détourner. Ils l'avertirent seulement de porter les livres qui contenaient toute la doctrine chrétienne, et ajoutèrent que depuis peu l'empereur avait envoyé des savants dans les royaumes voisins pour s'informer des religions qui étaient différentes de la religion chinoise; qu'ils s'imaginaient que celle dont les chrétiens faisaient profession serait bien reçue à la cour, et qu'il leur semblait que la nouveauté d'une loi si raisonnable servirait de passeport à celui qui l'y porterait le premier.

Xavier fut ravi de voir le facile accès que trouvait l'Évangile parmi la nation du monde la plus polie, et ne douta pas que la religion des chrétiens, venant à être comparée avec les sectes de l'Orient par des esprits judicieux, n'eût l'avantage sur elles. Encouragé donc de nouveau à poursuivre son dessein, il commença par chercher un bon interprète; car le Chinois Antoine, qu'il avait amené à Goa, ne savait point la langue de la cour, et avait presque oublié celle du peuple. Il trouva un autre Chinois qui non-seulement avait une parfaite connaissance du langage des mandarins, mais qui aussi savait très-bien écrire, en quoi consiste la principale science de la Chine; homme, du reste, distingué, d'un bon naturel et d'une conversation agréable, surtout qui paraissait entièrement dévoué aux chrétiens, et qui promettait tous les bons offices possibles.

Il y eut plus de peine à trouver des matelots qui voulussent mener le père; car il n'y allait pas moins

que de la vie pour qui que ce fût qui l'eût entrepris. Mais l'intérêt fait oser et braver tout à ceux qui aiment l'argent plus que leur vie même. Un marchand Chinois nommé Cappocea s'offrit de conduire Xavier dans la province de Canton, pourvu qu'on le payât bien, et il demanda en poivre la valeur de deux cents pardos (1). Le père l'accorda, et obtint de ses amis autant de poivre qu'il voulut. Il ne restait plus qu'à convenir de la manière dont la chose s'exécuterait.

Le Chinois promit de prendre Xavier la nuit dans sa barque, et de le jeter, avant le jour, sur un rivage éloigné des habitations maritimes; que si néanmoins cette voie ne paraissait pas assez sûre, il s'engageait à cacher le père dans sa maison, et à l'exposer de grand matin aux portes de Canton quatre jours après. Mais il voulait que Xavier s'engageât, de son côté, à s'aller présenter d'abord au mandarin avec les lettres que le vice-roi des Indes et l'évêque de Goa écrivaient à l'empereur; car le saint avait retenu ces lettres, qui étaient pour l'ambassade que don Alvare rompit. Le Chinois exigeait, au reste, un secret inviolable, et il fit promettre au père de ne jamais dire le nom ni la maison de celui qui l'aurait débarqué.

Cependant tous les navires portugais firent voile vers les Indes, hors *la Sainte-Croix,* qui n'avait pas encore sa charge complète. Xavier donna aux marchands qui partaient diverses lettres pour Malacca et pour Goa. Il écrivit à son ami Jacques Pereyra en termes pleins de reconnaissance et de charité. Il écrivit par la même voie au père François Perez,

(1) Un pardos vaut dix-sept sous de notre monnaie.

supérieur de Malacca. Il lui ordonnait, en vertu de la sainte obéissance, de sortir au plus tôt d'une ville si malheureuse, et de conduire ses inférieurs à Cochin, où il l'établissait recteur du collége, à la place d'Antoine Heredia, qu'il envoyait à Goa.

Parmi les marchands qui partirent, il y en eut un qui se retira plus promptement que les autres, sans rien dire au père Xavier, auquel il avait donné retraite en sa cabane, ni sans attendre un vaisseau chinois qu'il avait acheté au port de Canton. Un jour que le père disait la messe de grand matin, ce marchand mit à la voile et s'enfuit avec une grande précipitation, comme si l'île eût dû être engloutie par la mer ce jour-là. Après la messe, Xavier, regardant de tous côtés, et ne voyant point celui qu'il cherchait des yeux : « Où est mon hôte? » dit-il en homme inspiré. Ayant appris que le marchand était déjà en haute mer : « Qui le presse de partir? continua-t-il. Pourquoi n'attendre pas le navire qui vient de Canton? Et où sa malheureuse destinée l'entraîne-t-elle? » Le soir même on vit arriver le vaisseau chinois. Pour le marchand fugitif, il n'eut pas plutôt gagné Malacca, qu'étant allé chercher dans un bois de quoi radouber son navire, il y fut poignardé par des voleurs.

Tous les vaisseaux portugais étant partis, hors celui qui appartenait au gouverneur de Malacca, ou plutôt dont le gouverneur s'était emparé injustement, Xavier fut réduit à une telle disette de toutes choses, qu'à peine pouvait-il trouver de quoi vivre. Certainement il y a lieu de s'étonner que des gens auxquels il avait sauvé la vie en changeant l'eau de la mer en eau douce, eussent la dureté de le laisser mourir de faim. Quelques-uns ont cru que

don Alvare leur avait donné ordre de refuser tout au père François; mais il est probable que la Providence, qui le voulait éprouver de la manière dont elle éprouve quelquefois ceux qu'elle aime davantage, permit ce délaissement pour l'entière perfection du saint.

Ce qui le toucha le plus, c'est que l'interprète chinois qui lui avait fait des offres si avantageuses retira sa parole, ou de lui-même par la crainte du péril, ou à la sollicitation des gens dévoués au gouverneur de Malacca. Le père ne perdit pas néanmoins courage; il espéra que Dieu l'aiderait par une autre voie, et qu'au pis-aller Antoine de Sainte-Foi lui servirait de truchement. Mais, pour comble de malheur, le marchand qui devait l'introduire dans la Chine ne revint point au temps assigné, et il l'attendit en vain plusieurs jours.

N'espérant plus rien de ce côté-là, il ne manqua pas d'espérance, et il eut une autre ressource. On avait eu nouvelle que le roi de Siam, voisin de Malacca et ami des Portugais, préparait pour l'année suivante une magnifique ambassade vers l'empereur de la Chine. Xavier résolut donc de retourner à Malacca par la première occasion, et de mettre tout en œuvre pour passer à la Chine avec l'ambassadeur de Siam.

Mais la Sagesse éternelle, qui inspire quelquefois de grands desseins à ses serviteurs, ne veut pas toujours qu'ils les exécutent, quoiqu'elle veuille que, de leur côté, ils n'épargnent rien pour l'exécution.

Dieu traita Xavier comme autrefois Moïse, qui mourut à la vue de la terre où il avait ordre de conduire les Israélites. La fièvre prit au père Fran-

çois le 20 novembre, et il eut en même temps une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort, comme il le déclara franchement au pilote du navire, François d'Aghiar.

Dès ce moment il sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa plus qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Étant fort abattu de sa fièvre, il se retira sur le vaisseau qui était l'hôpital commun des malades, pour y mourir en pauvre, et le capitaine Louis Almeyda l'y reçut, malgré tous les ordres de son maître don Alvare.

Comme l'agitation du vaisseau causait au saint de grands maux de tête, et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il eût voulu, il pria, le jour suivant, Almeyda de le faire remettre à terre. On l'y transporta, et on le laissa sur le rivage exposé aux injures de l'air et de la saison, surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait alors. Il serait mort là sans aucun secours, si un Portugais plus charitable que les autres, nommé Georges Alvarez, ne l'eût fait porter dans sa cabane, qui ne valait pourtant guère mieux que le rivage, et qui était ouverte de toutes parts.

Le mal s'étant déclaré par une douleur de côté fort aiguë et par une grande oppression, Alvarez fut d'avis qu'on saignât Xavier, et le père y consentit par une déférence aveugle au sentiment de son hôte, bien qu'il sût que tous les remèdes seraient inutiles. Un chirurgien du navire, homme maladroit et peu expérimenté dans son art, le saigna si mal, que les nerfs furent offensés, et que le malade tomba en faiblesse et en convulsion. On ne laissa pas de lui tirer du sang une autre fois, et la seconde saignée eut tous les mêmes accidents que la

première. Outre cela elle fut suivie d'un dégoût horrible, en sorte que le malade ne pouvait rien prendre; aussi sa nourriture la plus délicate se réduisait à un peu d'amandes que le capitaine du vaisseau lui donna par charité.

Le mal croissait d'heure en heure, et la nature s'affaiblissait chaque jour; mais son visage était toujours serein et son esprit calme. Il regardait tantôt le ciel, et tantôt le crucifix, en s'entretenant avec son Dieu, non sans répandre beaucoup de larmes. Il demeura en cet état jusqu'au 28 novembre, que le délire lui prit. Dès lors il ne parla que de Dieu et de son passage à la Chine, mais en des termes plus tendres et plus ardents que jamais.

Il perdit ensuite la parole et ne la recouvra que trois jours après. Les forces lui manquèrent alors tout à fait, de sorte qu'on crut à tout moment qu'il allait passer. Il revint cependant encore, et, ayant l'esprit libre aussi bien que la parole, il recommença tout haut ses entretiens avec Dieu. Ce n'étaient qu'aspirations dévotes, que prières courtes, mais vives et affectueuses. Ceux qui l'assistaient n'entendaient pas tout ce qu'il disait, parce qu'il parlait toujours latin; et Antoine de Sainte-Foi, qui ne le quitta point, a rapporté seulement que l'homme de Dieu répétait souvent : *Jesu, fili David, miserere mei;* et ces paroles qui lui étaient si familières : *O sanctissima Trinitas!* Il disait aussi, en invoquant la Reine du ciel : *Monstra te esse matrem.*

Il passa deux jours sans prendre aucune nourriture; et ayant fait porter dans le navire les ornements dont il se servait pour dire la messe, et les livres qu'il avait composés pour l'instruction des

peuples de l'Orient, il se disposa à sa dernière heure, qui était fort proche.

Outre Antoine de Sainte-Foi, il y avait auprès de lui un jeune homme indien, qu'il avait amené de Goa. Le saint, tout mourant, jeta les yeux sur ce jeune homme, et parut troublé en le regardant; puis, avec un air de compassion, il dit par deux fois : « Ah ! misérable ! » et versa des larmes. Dieu fit connaître alors au père Xavier la funeste mort de l'Indien, qui cinq à six mois après, s'étant jeté dans des débauches honteuses, fut tué d'un coup d'arquebuse ; ainsi l'esprit de prophétie accompagna le saint homme jusqu'à son dernier soupir.

Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux baignés de larmes et tendrement attachés sur son crucifix, il dit ces paroles : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum;* et en même temps, saisi d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit vers les deux heures après midi, l'an 1552.

Il avait quarante-six ans, et en avait employé dix et demi dans les Indes. Sa taille était un peu au-dessus de la médiocre, sa constitution robuste, son air également agréable et majestueux. Il avait le teint beau, le front large, le nez bien proportionné, les yeux bleus, mais vifs et perçants, les cheveux et la barbe d'un châtain foncé. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, et il était presque tout blanc la dernière année de sa vie. C'est sans doute ce qui a donné lieu à ses premiers historiens de le faire âgé de cinquante-cinq ans, avant qu'on eût des preuves certaines de son âge.

Quand on sut que le père François venait d'expi-

rer, plusieurs du navire et même des plus dévoués au gouverneur de Malacca accoururent à la cabane. Ils lui trouvèrent le visage aussi vermeil que s'il eût été vivant, et à la première vue ils ne purent presque croire qu'il fût mort. Dès qu'ils l'eurent regardé de près, la piété l'emporta en eux sur tous les autres sentiments : ils se mirent à genoux, lui baisèrent les mains avec respect, et se recommandèrent même à lui les larmes aux yeux, comme ne doutant pas que son âme ne jouît de Dieu dans le ciel.

Le corps ne fut mis en terre que le dimanche suivant, vers le midi. Ses funérailles se firent sans aucune cérémonie, et, excepté Antoine de Sainte-Foi, François d'Aghiar, et deux autres, personne n'y assista. Un historien des Indes a écrit que le froid insupportable qu'il faisait ce jour-là en fut cause; mais la crainte qu'eurent les gens du navire de s'attirer l'indignation du gouverneur de Malacca, y eut pour le moins autant de part que le froid. On lui ôta sa soutane, toute déchirée, que les quatre qui lui rendirent les derniers devoirs divisèrent entre eux par dévotion, et on le revêtit de ses habits sacerdotaux.

Georges Alvarez eut ensuite soin de faire mettre le corps dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois. Il fit remplir la caisse de chaux vive, afin que, les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os sur le vaisseau, qui devait dans peu de mois retourner aux Indes.

A la pointe du port s'élevait une colline au pied de laquelle était un petit pré où les Portugais avaient planté une croix. C'est proche de cette croix que le saint fut enterré. On dressa deux monceaux

de pierres, l'un du côté de la tête, l'autre du côté des pieds, pour marque du lieu de la sépulture.

Deux mois et demi après la mort du saint homme, le navire qui était au port de Sancian étant sur le point de faire voile vers les Indes, Antoine de Sainte-Foi et Georges Alvarez prièrent le capitaine Louis Almeyda de ne pas laisser dans l'île ce qui restait du père François.

Un des gens d'Almeyda ouvrit le cercueil par l'ordre de son maître, le 17 février 1551, pour voir si les chairs étaient toutes consumées, et si l'on pourrait ramasser les os; mais ayant ôté la chaux de dessus le visage, il le trouva frais et vermeil comme celui d'un homme qui dort doucement. Sa curiosité le porta à visiter le corps; il le trouva aussi très-entier; mais, pour s'éclaircir et s'assurer davantage, il coupa un peu de chair de la cuisse droite auprès du genou, et vit le sang couler.

Il courut en même temps dire au capitaine ce qu'il avait vu, et lui porta ce petit morceau de chair qu'il avait coupé, qui était de la longueur d'un doigt.

Tous aussitôt se transportèrent sur le lieu de la sépulture; et ayant examiné curieusement le corps de tous côtés, ils le trouvèrent entier et sans aucune corruption. Les habits sacerdotaux dont il était revêtu n'avaient été nullement endommagés par la chaux; et, ce qui étonna le plus tout le monde, le saint corps exhalait une odeur si douce et si agréable, qu'au rapport de plusieurs qui étaient présents, les parfums les plus exquis n'en approchaient point, et qu'il paraissait que c'était une odeur céleste.

Alors ces gens, qui, pour flatter la passion du gouverneur de Malacca, avaient maltraité le père

Xavier pendant sa vie, l'honorèrent enfin après sa mort, et plusieurs lui demandèrent pardon avec larmes de l'avoir abandonné dans sa maladie par une lâche complaisance. Dans ces sentiments de piété, et ayant remis sur le corps la chaux qu'on en avait ôtée, ils portèrent au navire ce dépôt sacré, et mirent à la voile peu de temps après, s'estimant heureux de porter aux Indes un si grand trésor.

Ils arrivèrent à Malacca le 22 mars, sans avoir rencontré sur leur route aucun de ces tourbillons terribles qui infestent toutes ces mers, comme si la présence du corps les eût dissipés. Avant de gagner le port, ils envoyèrent la chaloupe pour avertir la ville du présent qu'ils venaient lui faire. Quoiqu'il n'y eût plus personne de la compagnie dans Malacca et que la peste y fût très-violente, toute la noblesse et tout le clergé vinrent, avec Jacques Pereyra, jusqu'au rivage, recevoir le corps, chacun un cierge à la main, et ils le portèrent en cérémonie à l'église Notre-Dame-du-Mont, suivis d'une foule de chrétiens, de mahométans et d'idolâtres, qui, à cet égard, semblaient tous n'avoir qu'une même religion.

Le seul don Alvare d'Ataïde manqua de respect pour le saint : il jouait dans son palais lorsque la procession passa; et, au bruit du peuple, mettant la tête à la fenêtre, il traita la dévotion publique de simplicité et de sottise, après quoi il se remit froidement au jeu; mais son impiété ne demeura pas impunie, et les prédictions de l'homme de Dieu à son égard commencèrent bientôt à se vérifier.

Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit des vexations tyranniques de don Alvare, le priva du gouvernement de Malacca, et l'ayant fait amener

à Goa comme prisonnier d'État, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là tous ses biens furent confisqués, et pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle. Avant de partir des Indes il avait une maladie qui s'augmenta extrêmement en Europe, et dont il mourut enfin sans aucun secours, tant la mauvaise odeur de son corps le rendait insupportable à tout le monde.

Pour Pereyra, qui avait sacrifié tout à la religion, et que le gouverneur dépouilla si injustement, le roi Jean III lui rendit son bien avec usure, et le combla de faveurs les années suivantes, selon la prophétie de Xavier.

Mais la dévotion du peuple fut récompensée sur-le-champ. La peste, qui depuis quelques semaines désolait la ville, comme le saint l'avait prédit avant sa mort en écrivant au père François Perez, cessa tout à coup, en sorte que le mal ne se communiqua plus, et que ceux qui en avaient été frappés guérirent sans aucun remède. Outre la maladie contagieuse, la famine faisait mourir tous les jours une infinité de personnes. Ce second fléau fut détourné en même temps; car avec le navire qui était chargé du corps de l'homme de Dieu, divers vaisseaux arrivèrent au port de Malacca, et y apportèrent toutes sortes de provisions et de vivres.

Des faveurs si considérables devaient obliger les habitants à honorer leur bienfaiteur d'une sépulture digne de lui. Cependant, soit que la crainte du gouverneur les retînt, soit que Dieu le permît pour la plus grande gloire de son serviteur, ayant tiré le corps du cercueil, ils l'enterrèrent hors de l'église, dans un lieu où l'on enterrait ordinairement les gens du commun.

Ce dépôt sacré demeura ainsi sans honneur jusqu'au mois d'août, que le père Jean Beira vint de Goa pour retourner aux Moluques avec deux compagnons que le vice-provincial, Gaspard Barzée, lui avait donnés suivant l'ordre du père Xavier.

Comme il aimait tendrement le saint, il eut une très-sensible affliction de sa mort, et il ne put se résoudre à partir pour les Moluques sans voir le corps dont on lui disait tant de merveilles. S'étant ouvert là-dessus à Jacques Pereyra et à deux ou trois autres amis du défunt, ils le déterrèrent secrètement la nuit. Le corps fut trouvé entier frais, et sentant très-bon, sans que l'humidité de la terre pendant cinq mois l'eût altéré le moins du monde; on trouva même teint d'un sang vermeil le linge qui avait été mis sur son visage.

Un spectacle si surprenant les toucha; ils ne crurent pas devoir remettre le corps en terre, et résolurent de le transporter à Goa. Pereyra fit faire un cercueil d'un bois précieux; et après qu'on l'eut garni d'un riche damas de la Chine, on y mit le corps enveloppé d'un drap d'or, avec un oreiller de brocart sous la tête. Le cercueil fut déposé ensuite dans un lieu très-propre, qui n'était connu que de ces fidèles amis du père François; et Dieu voulut bien déclarer par un miracle évident que leur zèle lui plaisait; car un cierge qu'ils allumèrent devant le cercueil, et qui en moins de dix heures devait être consumé, dura dix-huit jours entiers, brûlant jour et nuit.

Le saint corps ayant été embarqué pour Goa, une furieuse tempête jeta d'abord le navire qui le portait sur des bancs de sable, et la quille y entra si avant, qu'on ne pouvait en sortir, lorsque, contre

toutes les apparences, il s'éleva du côté de la proue un vent qui dégagea le vaisseau ; et afin qu'on vît que c'était la main de Dieu qui agissait, ce souffle cessa dès que la quille fut hors du sable.

Peu de temps après, à l'entrée du golfe de Ceylan, ils donnèrent impétueusement contre des écueils couverts. Le gouvernail ayant sauté de la violence du coup, on demeura engagé par la quille dans le rocher, et ce fut un miracle que le navire, qui était vieux et usé, ne se brisât point tout à fait.

Les matelots firent en cette rencontre ce qu'on fait ordinairement en un péril extrême ; ils coupèrent les mâts à coups de hache ; et comme cela ne servit de rien, ils voulurent jeter toutes les marchandises dans la mer pour soulager le navire ; mais la furie des flots, qui le battaient de tous côtés et l'agitaient étrangement, ne leur permit pas de faire ce qu'ils voulaient.

Alors ils eurent recours à l'intercession du saint dont ils portaient le corps à Goa. L'ayant tiré de la chambre du pilote et posé sur le tillac, ils se mirent tous à genoux alentour avec des flambeaux allumés ; et comme si le père Xavier eût été encore vivant, et qu'il les eût vus et les eût entendus, ils le conjurèrent de les sauver de la mort.

A peine leur prière fut-elle finie, qu'on entendit un grand bruit sous le vaisseau, et qu'on le vit en même temps dans le canal ; par où ils jugèrent que le rocher s'était fendu et avait fait un passage libre au navire.

Ils continuèrent ensuite leur route gaiement ; et ayant tourné vers le cap Comorin, ils débarquèrent à Cochin. Toute la ville vint rendre ses devoirs à son maître et à son père bien-aimé ; et l'on ne sau-

rait croire quels furent les sentiments de piété que le peuple fit paraître. De Cochin ils firent voile jusqu'à Baticala. La femme d'Antoine Rodriguez, officier royal, qui était malade depuis longtemps, espéra de guérir si elle pouvait voir le père François. Elle se fit porter au navire, et à la vue du saint mort elle recouvra la santé en un instant. Non contente de sa guérison, elle voulut avoir une petite pièce du bout de la chasuble dont le père était revêtu, et elle guérit elle-même beaucoup de malades avec cette précieuse relique.

Le navire étant à vingt lieues de Goa, et ne pouvant guère avancer à cause d'un vent contraire, le capitaine se mit dans la chaloupe avec quelques-uns de ses gens, gagna la ville à force de rames, pour donner lui-même au vice-roi et aux pères de la compagnie les premières nouvelles de la venue du saint corps.

Le vice-roi fit donner aussitôt une fuste légère à Nugnez, sur laquelle on reçut le corps du saint au bruit de l'artillerie non-seulement du navire de Lopé, mais de six autres vaisseaux qui venaient de compagnie, et que le vent avait aussi arrêtés vers Baticala.

Le 15 mars de l'année 1554, la fuste prit terre à Rebendar, qui est à une demi-lieue de Goa. Elle demeura là le reste du jour et toute la nuit, tandis qu'on se préparait dans la ville à faire une réception solennelle au saint apôtre des Indes.

En effet, le lendemain matin, qui était le vendredi de la semaine de la Passion, on vit venir six barques à rames, environnées de torches ardentes et ornées très-richement, où était la fleur de la noblesse portugaise. Douze autres barques suivaient avec trois

cents des principaux habitants, tenant chacun un cierge à la main; et il y avait dans chaque barque des chœurs de musique et des instruments de toute sorte.

Toute l'escadre se divisa en deux ailes pour accompagner la fuste, qui prit le milieu. Le corps du saint, couvert du drap d'or de Pereyra, était sur la poupe sous un riche dais, avec des flambeaux allumés et de riches banderoles des deux côtés du bord.

Ils voguèrent ainsi vers Goa, mais lentement et en très-bel ordre. Toute la ville était sur le rivage dans l'impatience de voir son bon père. Dès qu'on l'aperçut de loin, ce ne furent que cris d'allégresse et larmes de dévotion. Quelques-uns, plus impatients que les autres, se jetèrent dans la mer, et, ayant gagné la fuste à la nage, ils l'accompagnèrent jusqu'au rivage en nageant toujours.

Le vice-roi l'y attendait, escorté de ses gardes et du reste de la noblesse, du conseil royal et des magistrats, tous en habits de cérémonie. Dans le temps qu'on débarqua le saint corps, une compagnie de jeunes gentilshommes consacrés au service des autels entonna le cantique *Benedictus Dominus Deus Israel.* Toutes les rues étaient ornées de tapisseries, et quand le bienheureux corps paraissait, on jetait des fleurs de toutes les fenêtres et de tous les toits. Après avoir parcouru la ville plusieurs fois, on gagna le collége de Saint-Paul, et l'on déposa le cercueil dans la grande chapelle de l'église. On avait fait un retranchement devant la chapelle contre la foule du peuple; mais ce retranchement fut bientôt rompu, malgré les soldats qui le défendaient.

Pour apaiser le tumulte il fallut montrer trois fois le saint et le tenir droit, afin que tout le monde le vît aisément. On jugea même à propos de le laisser trois jours découvert pour la consolation des habitants, qui ne se lassaient point de le regarder, et qui, en le regardant, étaient pénétrés d'une dévotion sensible. Après qu'on eut satisfait ainsi la dévotion publique, la nuit du dimanche le cercueil fut mis en un lieu élevé près du grand autel, du côté de l'évangile.

Nous ne devons pas omettre ici que le navire qui avait apporté à Goa un si précieux trésor s'ouvrit de lui-même, et alla au fond de l'eau dès que les marchandises et les hommes furent débarqués, comme pour faire voir que Dieu ne l'avait conservé miraculeusement qu'en faveur de ce corps sacré, et qu'un vaisseau qui avait été employé à un usage si saint ne devait plus servir à rien de profane.

L'amour que Xavier avait pour la pauvreté évangélique le faisait vivre d'aumônes et mendier son pain de porte en porte, lorsqu'il pouvait subsister d'ailleurs; étant même dans le collége de Goa, qui était très-bien fondé, il cherchait dehors de quoi vivre, pour se conformer davantage à Jésus-Christ pauvre.

Il fut toujours habillé très-pauvrement, et il y avait d'ordinaire tant de pièces à sa soutane, que les enfants des idolâtres s'en moquaient. Il la raccommodait lui-même, et ne changeait point d'habit que celui qu'il portait ne s'en allât en lambeaux, à moins que l'honneur de Dieu et l'intérêt de la religion ne l'y obligeassent. Quand il revint du Japon à Malacca, et qu'il fut reçu avec tant d'hon-

neur, il avait une soutane déchirée et un chapeau tout usé.

Il faisait à pied tous ses voyages de terre, même au Japon, où les chemins sont très-rudes; et il marchait souvent pieds nus dans la saison la plus rigoureuse. Mais il se faisait un plaisir de la souffrance.

La charité de Xavier envers le prochain a paru principalement dans ce qu'il a fait pour la conversion des âmes. Il est difficile de compter tous ses voyages de mer et de terre; si l'on voulait en prendre la peïne, on croirait qu'il n'a eu le temps que de voyager. Sans parler de ses voyages en France, en Italie, et d'Italie en Portugal, il alla de Lisbonne au Mozambique, du Mozambique à Mélinde, à Socotora, et enfin à Goa. De Goa il passa au cap Comorin et à la côte de la Pêcherie; il vint de là à Cochin, et, étant repassé à Goa, il retourna à la Pêcherie, entra bien avant dans les terres, et revint ensuite à la Pêcherie, d'où il gagna le royaume de Travancor vers l'occident.

Après avoir parcouru ces côtes, il alla une seconde fois à Cochin et à Goa; de Goa, il prit le chemin de Cambaye; et ayant traversé tout le pays qui s'étend depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à Cochin, il fit le tour du cap de Cori, et alla aux îles de Ceylan, de Célèbes et des Vaches. Il s'embarqua là pour Négapatan, et de Négapatan il entreprit le voyage de Méliapor, le long des côtes de Coromandel. De Méliapor il fit voile à Malacca, de Malacca il descendit vers l'équateur, et, l'ayant passé, il entra dans l'hémisphère austral jusqu'à l'île de Banda, et à celle d'Amboine, de Nuliager, d'Ulate, de Baramura, de Rosalao, et d'autres

sans nom, inconnues aux gens de mer et aux géographes.

Ayant tourné ensuite du côté des Moluques, il alla à Ternate, et de Ternate aux îles du Maure. Il reprit la route de Ternate et d'Amboine, repassa la ligne équinoxiale, et revint à Malacca, d'où, s'étant remis en mer, il aborda au port de Cochin; mais à peine fut-il arrivé qu'il partit pour la côte de la Pêcherie et pour l'île de Ceylan. Ensuite il retourna à Goa, et se dirigea plus bas, sur la même côte, vers Bazain; de Bazain il retourna encore à Goa et à Cochin. Il alla de nouveau de Cochin à Goa, et de Goa à Cochin; de là, suivant toute la côte jusqu'au cap Comorin, il fit voile vers Malacca. Y ayant fait peu de séjour, il continua sa route vers le nord, et, côtoyant certaines îles à la vue de la Chine, il parvint enfin au Japon. Après y avoir fait plusieurs courses pendant deux années, de Cangoxima à Firando, de Firando à Amanguchi, d'Amanguchi à Méaco, de Méaco à Amanguchi, et d'Amanguchi à Bungo, il se remit en mer, toucha à l'île de Sancian, et fut porté par la tempête à l'île de Mindanao, l'une des Philippines. Il alla encore à Malacca et à Goa; de Goa il repassa pour la cinquième fois à Malacca, et de là gagna Sancian, qui fut le lieu de sa mort.

Aussitôt qu'on sut en Europe la mort du père Xavier, on commença à y parler de sa canonisation; et pour ce sujet Jean III, roi de Portugal, donna ordre au vice-roi des Indes, François Bareto, de faire dresser des procès-verbaux de la vie et des miracles du serviteur de Dieu. Cela s'exécuta à Goa, à Cochin, à la côte de la Pêcherie, à Malacca, aux Moluques et ailleurs, et des hommes

dignes de confiance, éclairés et habiles, qui furent envoyés sur les lieux, entendirent les témoins et examinèrent les faits avec toute l'exactitude possible.

Les merveilles sans nombre que Xavier opéra avant et après sa mort, et qui furent scrupuleusement recueillies par les commissaires nommés à cet effet, se répandirent bientôt de l'Orient par toute l'Europe, et touchèrent tellement le pape Paul V, qu'il exécuta enfin ce que ses prédécesseurs avaient projeté. Après un examen juridique des vertus et des miracles du glorieux apôtre, il déclara *bienheureux* François Xavier, prêtre de la compagnie de Jésus, par une bulle expresse du 25 octobre de l'année 1619.

Grégoire XV, qui succéda immédiatement à Paul V, le canonisa ensuite dans toutes les formes et avec toutes les procédures que l'Église garde en de semblables occasions. La cérémonie en fut faite à Rome le 12 mars de l'année 1622; mais comme la mort empêcha ce pape de faire la bulle de la canonisation, ce fut Urbain VIII, son successeur, qui la fit.

Depuis que le saint-siége eut mis l'apôtre des Indes au nombre des saints, il n'est pas croyable combien la dévotion publique s'augmenta partout envers lui. Les villes le prirent pour leur protecteur et pour leur patron, on ne cessa pas de lui faire des vœux et de lui dresser des autels. On visita son tombeau avec plus de dévotion que jamais, et la chambre où il naquit fut convertie en une chapelle que les pèlerins vinrent visiter en foule de tous les endroits du monde.

Disons donc, pour finir cet ouvrage par où nous

l'avons commencé, que la vie de saint François Xavier est un témoignage authentique de la vérité de l'Évangile, et qu'on ne saurait regarder de près ce que Dieu a fait par le ministère de son serviteur, sans tomber d'accord que l'Église catholique, apostolique et romaine, est l'Église de Jésus-Christ.

FIN

Tours. — Impr. Mame.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

JUL 8 1931

JUL 23 1931

5Jul'49HLB

75m-7,'30

YA 040

521515

BX4700
F8B6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY